Collection Soleil

DONATIEN FRÉMONT

JOURNALISTE DE L'OUEST CANADIEN

Hélène Chaput

LES ÉDITIONS DU BLÉ

DONATIEN FRÉMONT
JOURNALISTE DE L'OUEST CANADIEN

Dans la même "Collection Soleil":
Gabrielle Roy Sous le Signe du Rêve
par Annette Saint-Pierre

Monique Duval
janvier 1985

Hélène Chaput

DONATIEN FRÉMONT

Journaliste de l'Ouest canadien

[redacted]

LES ÉDITIONS DU BLÉ
Saint-Boniface (Manitoba)
1977

© TOUS DROITS RÉSERVÉS - ÉDITIONS DU BLÉ,
SAINT-BONIFACE, 1977

A ceux qui croient encore
à la francophonie
au Manitoba

PRÉFACE

Ma chère Soeur,

On me demande une préface. Plutôt, je vous écris un mot. Quelqu'un disait: "Faire une préface? Moi qui n'en lis jamais". Je n'ai pas cette excuse pour me récuser car je lis la préface quand il s'en trouve. Après avoir lu le livre cependant, surtout si le sujet a été intéressant, dans l'espoir d'en jouir encore un peu.

Les études ne sont pas mon fort mais j'y vois dans la vôtre bien plus une biographie qu'un essai. Et c'est d'autant mieux. De plus c'est la biographie d'un homme bien intéressant. Il avait bien des qualités, peu de défauts. Beaucoup d'amis, peu d'ennemis. Etait bien connu de tous nos gens, ce qui fait que je l'ai assez bien connu moi-même.

Surprenant comme ce breton était devenu canadien. Avait-il oublié sa Bretagne pour autant? En tout cas je ne l'ai jamais entendu en parler. Cependant, un jour, nous causions théâtre. Je lui disais mon admiration pour ***Le Chemineau*** *de Richepin. Il ajoutait,* ***Le Flibustier,*** *avec conviction. Je fus surpris qu'un conformiste comme lui puisse connaître et apprécier un auteur comme Richepin lequel n'était pas précisément un favori de l'abbé Bethléem. Je me rendais compte de la largeur de vue et de l'éclectisme de Frémont mais après coup, il me revint que Richepin avait habité à Douarnenez, en Bretagne, et que son héros était un marin breton rentrant d'un voyage au long cours. Il m'a semblé alors que Frémont n'avait pas oublié sa Bretagne tant que ça et que tout au plus il était discret en cela comme en toute autre chose. Mais ce qu'il était devenu canadien quand même!*

Les accointances sont souvent révélatrices. Je ne doute pas que le meilleur ami de Frémont ait été Noël Bernier, cet hypersensible qui était la délicatesse même. De plus, fin lettré. Et puis qu'il ait été conservateur ne nuisait pas. Car vous savez comme moi que lorsqu'alors on tonnait contre l'esprit de parti, il s'agissait de tout parti, autre que le parti conservateur. Il en est encore ainsi. Défaut mignon de deux belles intelligences, de deux bonnes volontés, de deux bons coeurs.

Le style c'est l'homme même. C'est toujours vrai. On parle souvent de style de journaliste avec une intention péjorative. Il n'y a pas lieu ici. Style remarquable bien souvent, toujours clair et correct.

Même la calligraphie de Frémont est élégante et nette. Il n'était pas toujours polémiste, mais quand il le fallait il pouvait être assez cinglant. Constantin-Weyer en sut quelque chose. Il fallait dégonfler cette outre. Frémont s'y employa peut-être avec un malin plaisir, bien justifié croyons-nous.

Métier ingrat que celui de journaliste. L'heure de tombée est impitoyable et l'oeuvre réalisée qui se ressent souvent de la hâte--alors même qu'elle est excellente-- ne peut être qu'éphémère. Et cela peut devenir bien monotone de répéter toujours la même chose. Mais il le faut parce que c'est toujours la même chose.

On a dit que le journalisme mène à tout pourvu qu'on en sorte. N'en pas sortir est bien méritoire, mais ce qui est encore plus méritoire c'est de produire, en marge, des oeuvres littéraires ou historiques, comme a fait Frémont. Ses livres sur Radisson, Provencher et Taché sont bien faits; ils manquaient à l'étalage. Mais, Les Français dans l'Ouest canadien, voilà du nouveau. Guère plus qu'une nomenclature, c'est vrai, mais combien intéressante et utile, agrémentée d'anecdotes très alertement contées. Quelle tâche de compiler tout ça!

Je mettrais sur le dessus du panier, Les trois secrétaires de Riel. Le premier, Louis Schmidt est bien avantagé. Bien informé, intelligent et tout à fait assagi quand Frémont le connut, il n'a raconté que ce qui lui a plu. Frémont l'a peut-être trop pris au sérieux. Quant au deuxième, Carnot, fantoche assez insignifiant mais pittoresque, il ne lui sert pas plus que son dû. Mais voici le troisième, Jaxon. Celui-là, il fallait le dénicher. Gustave Le Notre n'aurait pas désavoué cette étude. Perdu de vue pendant de nombreuses années, Henry Jackson avait fait une carrière époustouflante. Frémont est parvenu à le suivre pas à pas, malgré les camouflages auxquels le personnage avait eu recours.

En voilà assez sinon trop.

Soyez assurée que vous aurez rappelé à ceux qui l'ont fréquenté, un homme de commerce bien agréable et que vous l'aurez bien fait connaître à ceux qui n'ont pas eu le plaisir de le rencontrer. Et c'est du bel et bon ouvrage.

Marius Benoist

PREMIÈRE PARTIE: L'HOMME

CHAPITRE I : INTRODUCTION

LA PRESSE FRANÇAISE DANS L'OUEST CANADIEN

Une presse française dans l'Ouest canadien - Sa raison d'être - En Colombie-Britannique - Au Manitoba - En Alberta - En Saskatchewan - Conclusion

L'on chercherait en vain, dans les manuels d'histoire de la littérature canadienne-française, un chapitre sur le journalisme français dans l'Ouest canadien. Une presse française dans ces provinces à majorité anglaise, cela existe-t-il? Une histoire du journal d'expression française dans l'Ouest canadien pourrait-elle s'ajouter à celle du journalisme au Canada français? D'aucuns feront une moue sceptique. Pourtant, quelque humble que serait cette page, elle pourrait s'écrire. Elle pourrait même, sans détonner, emprunter le genre et le style épique, car c'est vraiment une épopée qu'elle raconterait, cette histoire, oui — l'épopée de la survivance d'une infime minorité française disséminée à travers les plaines immenses de la moitié d'un continent, perdue dans un milieu souvent hostile, parfois même fanatiquement ennemi.

Car, écrire l'histoire de la presse française dans l'Ouest canadien, ce serait raconter l'histoire même de cette minorité pour laquelle elle est née, pour laquelle elle continue de vivre malgré les difficultés sans cesse renaissantes. Plus que la presse d'aucun autre pays peut-être celle de l'Ouest canadien reflète les moeurs et l'idéal du petit peuple qu'elle défend, qu'elle guide comme pas à pas, à travers les péripéties

d'une histoire mouvementée, vers le port de ses destinées nationales. Comme la presse du début, au Canada français, celle de l'Ouest canadien est une presse de combat, toujours à l'affût d'une nouvelle défense à organiser, d'un nouveau coup à porter, d'un nouvel ennemi à combattre.

Elle est née

> de la nécessité qu'il y avait de s'opposer aux assauts d'une force brutale, de défendre les principes de droit et de liberté, de sauver la vie d'un groupe minoritaire. Maintenue au prix de grands sacrifices, elle est essentiellement, par la force des choses, une presse d'idées et de lutte... Elle se consacre d'abord et surtout à la défense des traditions religieuses et nationales. Faire son histoire, c'est relater les efforts multipliés par tout un petit peuple, dans l'unique but de rester fidèle à l'idéal de la civilisation supérieure, symbolisé par le geste de Cartier sur la colline de Gaspé et prolongé dans une série ininterrompue par les actes héroïques de nos découvreurs et de nos missionnaires. [1]

L'histoire de la presse française dans l'Ouest canadien est encore toute neuve. Infime est le nombre de revues et de périodiques qui y sont nés, à côté de la liste fort imposante que l'on pourrait dresser de ceux qui ont surgi au Québec. Fort restreint est le tirage de ces journaux français de l'Ouest canadien: il ferait sourire les magnats de la grande presse. Qu'importe! cette histoire, il vaut la peine de l'esquisser puisqu'elle exprime la ténacité des nôtres à demeurer ce qu'ils sont et à vouloir transmettre à leurs descendants l'héritage qu'ils tiennent de leurs aneêtres.

Tout étrange que cela puisse paraître actuellement, puisqu'il ne s'y publia pas une feuille française durant plus d'un siècle, c'est la Colombie-Britannique qui peut revendiquer l'honneur d'avoir vu naître le premier journal français à l'ouest des Grands Lacs, vu que le *Nor'Wester* ne paraîtra qu'en décembre 1859.

Et même, si l'on en croit certains chercheurs, l'humble journal publié sous le patronage de Mgr Modeste Demers, à Victoria, aurait été le pionnier de tous les journaux de l'Ouest canadien. C'est du moins ce qu'affirme catégoriquement l'honorable David William Higgins, journaliste à Victoria dès 1858, dans un article publié en 1890 par le *Colonist,* et intitulé "Reminiscences of the Victoria Press". Selon d'autres, *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie* parut la

même année, le 11 septembre 1858, mais quelques semaines après le premier numéro de la *Victoria Gazette* et de la *Vancouver Island Gazette.*

Quoiqu'il en soit, c'est un fait établi que la première presse à être transportée au pays est celle que Mgr Demers, évêque de la Colombie-Britannique, avait reçue pour les besoins de son diocèse, en 1856, de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi. C'était à l'époque de la ruée des chercheurs d'or vers la côte Ouest; parmi eux se trouvaient un bon nombre de Français et de Canadiens français. Mgr Demers ne trouva point d'abord, parmi eux, l'homme qu'il lui fallait pour l'entreprise journalistique dont il rêvait. Il crut le rencontrer, en 1858, dans la personne de Paul de Garro, un comte français émigré de son pays après le coup d'état du 2 décembre 1851.

Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie se présentait comme "journal politique et littéraire, organe de la population française dans les possessions anglaises" et paraissait trois fois la semaine.

> L'aventure était osée et l'animateur l'avouait carrément dans son premier numéro. En entreprenant la publication d'un journal français dans cette colonie, écrivait-il, je ne me suis pas dissimulé les nombreuses difficultés que j'aurais à surmonter pour édifier une oeuvre durable... Il m'a fallu en quelque sorte créer avec presque rien *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie.* Cependant, fort de la sympathie que mes compatriotes ne manqueront pas d'accorder à une feuille française, je suis hardiment entré dans la lice, comptant sur l'appui de mes amis et de tous ceux qui, à un titre quelconque, aiment le nom français. Si le concours de la communauté ne me fait pas défaut, j'espère que *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie* tiendra plus qu'il ne promet et que le résultat sera aussi satisfaisant pour les intérêts des uns et des autres que pour ceux de votre dévoué serviteur — P. de Garro. [2]

Ces magnifiques espoirs ne devaient pas se réaliser: *Le Courrier de la Nouvelle-Calédonie* ne parut que trois semaines! L'entreprise dépassait-elle les ressources financières de l'imprimeur? Le nombre des abonnés fut-il si restreint qu'il témoignait d'un manque d'intérêt décourageant? Le noble aventurier déçut-il la confiance que Mgr Demers avait placée en lui? Quoi qu'il en soit, ce fut la fin d'un beau rêve et la conclusion du premier chapitre de l'histoire du journal français en Colombie-Britannique. Plus d'un siècle s'écoulera avant que cette province ne se dote à nouveau d'un journal français: en effet,

depuis 1967 paraît un petit hebdomadaire "Le Soleil de Colombie".

La vaillante petite presse française de Mgr Demers continua son oeuvre, toutefois, au service tour à tour du *British Colonist* à Victoria, du *Cariboo Sentinel* à Barkerville, de l'*Inland Sentinel* à Emory et à Kamloops, et cela, jusqu'en 1912. Dommage qu'il ne se soit pas trouvé alors, en Colombie-Britannique, quelque riche et habile éditeur français pour en tirer profit à l'avantage des nôtres établis dans cette province! Qui sait combien différente aurait pu être là-bas leur histoire nationale.

Au Manitoba, c'est aussi à un prêtre qu'est attribué le premier rêve d'introduire une presse. En effet, une lettre de Mgr Provencher, conservée aux archives de l'archevêché, à Saint-Boniface, nous apprend que, dès 1834, l'abbé Georges-Antoine Belcourt demande une presse afin de pourvoir de manuels les petits Indiens qu'il catéchise. Mais le calcul des déboursés et les difficultés de transport jusqu'à la Rivière-Rouge contraignent son évêque à la lui refuser. A Belcourt donc l'honneur d'avoir essayé d'introduire l'imprimerie dans l'Ouest canadien.

Cependant la gloire d'avoir réalisé semblable rêve revient au révérend James Evans, missionnaire méthodiste chez les Cris à Norway House qui réussit, en 1841, après un labeur de patience et de génie, à se fabriquer lui-même les caractères et les moules nécessaires, et à imprimer pour les Indiens des livrets d'hymnes, puis un syllabaire cris. Plus tard la Compagnie de la Baie d'Hudson lui fournira une petite presse à bras dont il ne devra faire usage que pour les besoins religieux de ses ouailles. Nous sommes encore bien loin de la presse française au Manitoba!

En décembre 1859 paraît à la Rivière-Rouge le premier journal anglais, *The Nor'Wester,* publié par William Buckingham et William Coldwell. *Le Métis,* le premier journal en français au Manitoba sera publié sous ce titre du 27 mai 1871 au 29 septembre 1881; à partir de cette date jusqu'en 1926 il s'appellera *Le Manitoba.*

C'est donc à l'époque des troubles de la Rivière-Rouge qu'est né *Le Métis.* Les esprits étaient surexcités par les récents événements qu'ils ne comprenaient guère, une lourde inquiétude subsistait au sujet des droits garantis par la Confédération dans laquelle le Manitoba était entré, presque malgré lui. Aussi Mgr Taché et son elergé sentirent-ils le besoin d'attirer à la Rivière-Rouge des chefs qui pourraient

défendre les droits des Métis et des premiers colons canadiens-français, en se mêlant adroitement de politique au besoin. Ils furent assez heureux pour gagner à leur idée trois hommes qui allaient rendre à la nouvelle province les plus éminents services: Joseph Royal, Joseph Dubuc et Marc-Amable Girard; les deux premiers avaient déjà fait leurs preuves dans le journalisme au Québec.

Peu après leur arrivée, Royal et Dubuc fondent *Le Métis*

> pour entretenir l'union dans le groupe français manitobain, pour éclairer les esprits sur les questions politiques, pour renseigner la Province-mère de Québec sur le sort de ses fils éloignés et pour repousser les attaques réitérées des ennemis de la race et de la religion. [3]

La devise du journal, "Dieu et mon droit" résume un programme qui s'élabore en douze points publiés en détail dans ses deux premiers numéros, et auxquels *Le Métis* demeurera énergiquement fidèle tout au long de son existence.

Les deux hommes qui assument la responsabilité de cet hebdomadaire sont de la trempe des soldats sans peur et sans reproche. Royal avait collaboré, dès 1864, à *La Revue Canadienne*, puis en 1867, à un autre périodique politico-religieux, *Le Nouveau-Monde*, qui connut au Québec un certain renom. A ce dernier journal, il avait eu maille à partir avec Arthur Buies qui ne se faisait aucun scrupule de lui répondre vertement dans sa fameuse *Lanterne*. Joseph Royal n'est donc plus novice dans l'art d'écrire; il sait donner à un journal un visage attrayant et présenter des rubriques variées et de belle tenue. De plus, c'est un puriste, lui aussi, infiniment respectueux de la langue française qu'il possède d'ailleurs parfaitement.

> Comme écrivain, M. Royal possédait un style personnel. Sa phrase était courte, alerte, incisive, courant droit au but... son expression juste et appropriée, avec une pointe d'esprit très fine et très souple. Doué d'une faconde peu commune, c'est presque en se jouant qu'il laissait échapper de sa plume des articles pleins de vie et de brillantes conceptions.
>
> "Il demeurait toujours d'une courtoisie parfaite et respectueux de la personne de ses contradicteurs au milieu des passes d'armes les plus vives. Il n'a eu dans sa vie que des adversaires, jamais d'ennemis.' [4]

Joseph Royal consacra vingt-trois ans de sa vie à sa province

d'adoption. Elu au Parlement, dès 1870, il y est successivement secrétaire provincial et ministre des travaux publics; plus tard, il devint procureur général tout en demeurant secrétaire provincial. En 1888, il a l'honneur d'être nommé lieutenant-gouverneur des Territoires du Nord-Ouest. Ce n'est qu'en 1893, son terme d'office fini, qu'il retourne à Montréal où il continue à s'occuper de journalisme et d'histoire.

Joseph Dubuc avait, lui aussi, touché au journalisme dans le Bas-Canada, ayant d'abord collaboré à une petite feuille humoristique *La Guêpe,* puis à *La Minerve.* Il partit pour le Manitoba en 1870, sur les instances répétées de Louis Riel, (qui l'avait connu au Collège de Montréal), et celles de l'abbé Joseph-Noël Ritchot, curé de Saint-Norbert, qui sut fournir au jeune Dubuc des arguments sans réplique.

Dès son arrivée au Manitoba, Dubuc devint le correspondant hebdomadaire attitré de La Minerve, et pendant les fameux troubles de la Rivière-Rouge, il fit connaître dans l'Est toutes les circonstances du soulèvement des Métis. Ces articles, reproduits à l'envi par nombre de journaux, ne contribuèrent pas peu à créer une vive sympathie pour Riel et le peuple métis. En même temps, Dubuc prêtait main forte à Joseph Royal pour la fondation et la rédaction du journal *Le Métis.* En 1874 Elie Tassé venait prendre la rédaction du Métis.

Après trois années de collaboration intéressée et effective à cet hebdomadaire, Joseph Dubuc occupe des postes honorables au service de ses concitoyens: député de la Baie-Saint-Paul, surintendant de l'éducation pour les écoles catholiques, membre du Conseil des Territoires du Nord-Ouest, puis conseiller légal de ce même Conseil, avocat de la Couronne, député de Saint-Norbert, président de l'Assemblée Législative, député au fédéral pour le Comté de Provencher, Juge de la Cour du Banc de la Reine au Manitoba, vice-chancelier de l'Université du Manitoba pendant vingt-six ans, jusqu'à sa mort en 1914.

La carrière de Joseph Dubuc, comme d'ailleurs, celle de Joseph Royal illustre bien le dicton populaire: "Le journalisme mène à tout, pourvu qu'on en sorte".

Le Métis, vu les graves événements politiques qui viennent de se passer à la Rivière-Rouge, s'affirme, dès ses débuts, un journal de combat. La lutte s'engage, serrée, entre lui et les ennemis de la nation métisse, au sujet de Riel. Ces derniers se retranchent surtout derrière le rempart d'une feuille libérale des plus fanatiques et très ouvertement séditieuse, *The Manitoban Liberal.* Face à cet adversaire, *Le*

Métis se dresse, modéré, conservateur, ami de l'ordre et du véritable progrès. Aussi gagne-t-il de nombreux sympathisants à la cause de Riel dans tout le Québec et au fédéral; quelques journaux d'Ontario même en viennent à entendre raison et à penser comme *Le Métis* au sujet de l'amnistie de Riel. L'ardent lutteur n'a cependant pas gain de cause. Quand prend fin, en 1880, le terme d'exil de Riel, *Le Métis* peut se rendre le témoignage d'avoir prodigué sans relâche ses articles en faveur du chef métis; ses lecteurs reconnaissent qu'il l'a fait avec générosité, tact et persévérance.

En 1881, sentant le besoin d'élargir ses cadres aux dimensions mêmes de la province dont il épouse les intérêts et les causes les plus légitimes, sous la direction d'Alphonse La Rivière,[5] *Le Métis* devient *Le Manitoba.* Il sera plus que cinquantenaire, le vaillant pionnier, quand, en 1926, il rendra les armes à *La Liberté,* mieux en position que lui de continuer la lutte sur tous les fronts, vu son indépendance à l'égard de tous les partis politiques.

Le Manitoba, cependant, avait vu naître plusieurs frères et soeurs vers la fin du dix-neuvième siècle. La plupart de ces périodiques eurent une existence bien éphémère, et de plusieurs on ne saurait trouver autre trace qu'une mention dans les travaux de bibliographie de chercheurs méticuleux.

Ainsi, il parut à Winnipeg, du 31 mars au mois de décembre 1888, un journal intitulé *Courrier du Nord-Ouest.* Un peu plus tard, et plus heureux que son devancier, *L'Écho du Manitoba* réussira à se maintenir de 1898 à 1905. Son fondateur, Henri d'Hellencourt, était l'agent consulaire de France au Manitoba; il continuera sa carrière de journaliste au *Soleil* de Québec, et à *La Presse* de Montréal, pendant de longues années après la disparition de *L'Echo du Manitoba.*

Un autre hebdomadaire, *Le Nouvelliste,* voit le jour en septembre 1907. C'est une feuille libérale, largement financée tout au long de son existence, par le député libéral de Saint-Boniface, Horace Chevrier. La plupart des responsables du *Nouvelliste* sont des Français assez récemment arrivés au pays, et dont la solide formation intellectuelle d'outre-mer n'est point sans marquer fortement le journal qu'en collaboration ils rédigent et impriment. Nommons d'abord le fondateur et le premier rédacteur du *Nouvelliste,* Claudius Juffet, son principal adjoint, René Brun, le prote Arthur Boutal, qui deviendra plus tard, propriétaire du journal, ses protecteurs Claude Buffet et Magon de la Giclais. Mais l'hebdomadaire libéral a souvent maille à partir avec

Le Manitoba, son rival conservateur; les déboires se succèdent, si bien que l'entreprise se voit, en 1911, acculée à la faillite.

Cependant, Horace Chevrier estime que le parti libéral au Manitoba ne peut se passer d'un porte-parole de langue française, surtout quand l'adversaire est aussi fortement retranché derrière les colonnes d'un journal de trente années d'expérience. De nouveau il avance les fonds nécessaires: l'entreprise, outillée à neuf, installée dans un local spacieux, rajeunie par l'apport d'un sang nouveau, est confiée à Arthur Boutal qui en devient le directeur. Toute une équipe "restée fameuse par la note pittoresque de joyeuse et insouciante jeunesse"[6] qui la caractérise, assiste le jeune directeur: René Brun, Charles Bacuez, Louis Piéchaud, (plus tard chroniqueur au *Figaro* de Paris), Pauline Le Goff, qui deviendra Mme Arthur Boutal, Antoine Picot, Hector Bergevin, d'autres encore! Ainsi *Le Soleil de l'Ouest* se leva radieux des cendres du défunt *Nouvelliste".*[7]

Le nouvel hebdomadaire rayonne au service de la cause libérale pendant plusieurs années. Quand éclate la première Grande Guerre, la majorité de son équipe de Français abandonne l'entreprise d'imprimerie-journal pour aller servir sous les drapeaux une cause plus grande encore, celle de la mère-patrie. *Le Soleil de l'Ouest* passe alors à d'autres mains où sa gloire se ternit. On voit parmi ses rédacteurs et ses directeurs les noms de Louis Baloche, du Belge Collomb, de Me Albert Dubuc. Mais le journal n'est pas fidèle à l'idéal libéral; il affiche même des tendances socialistes et antimilitaristes ce qui lui fait perdre la faveur de son public. De plus, son gérant est un piètre administrateur qui gaspille sans remords les fonds baillés pour le journal. En conséquence, *Le Soleil de l'Ouest* disparaît, en mars 1916, du firmament manitobain.

Mais le rayonnement libéral ne subit, là encore, qu'une assez brève éclipse. Peu après la disparition du *Soleil de l'Ouest, La Libre Parole* surgit; le nouveau journal est imprimé par un Canadien français du nom de Robert et rédigé par l'avocat Auguste-Henri de Trémaudan. Bientôt après, ce dernier en cède la rédaction à un professeur de l'Université du Manitoba, Albert Doyen.

> Trémaudan avait débuté dans le journalisme en dotant d'une feuille anglaise la ville naissante du Pas. De format plus grand et de présentation plus soignée que ses prédécesseurs, *La Libre Parole* n'eut (cependant) pas leur vie pittoresque et disparut après trois ans de publication.[8]

Protégée par le parti libéral, *La Libre Parole* tombait avec lui, en 1919. Elle ne pouvait plus, d'autre part, soutenir la solide concurrence que lui opposait *Le Manitoba.* De plus, un autre journal français, récemment fondé, *La Liberté,* s'imposait de semaine en semaine avec plus d'autorité au groupe franco-manitobain. Nous y reviendrons plus loin.

D'autres périodiques qu'on pourrait qualifier avec Frémont de "journaux morts-nés", parurent aussi quelques semaines, voire quelques mois. La plupart étaient des feuilles politiques au service d'un parti ou d'un ministre. Ainsi, il y eut deux journaux lancés par le juge James Prendergast: le premier, alors qu'il était ministre; le second, *Le Rancher,* qui ne publia que quelques numéros. Il ne semble pas qu'aucune bibliothèque conserve d'exemplaires de ces feuilles éphémères, mais *Le Métis* en fait mention ou s'y réfère à quelques reprises.

Un nommé Martin, député de Saint-Jean-Baptiste, lança aussi un journal politique, *L'Ouest canadien* qui ne parut que peu de temps. Il y eut encore *Le Démocrate,* de Paul Lardon, lancé au début de la première guerre mondiale. Mais Lardon était plus poète que journaliste, et de son journal on ne garde que le souvenir.

Nous avons mentionné tantôt la naissance de *La Liberté.* Ce périodique destiné à devenir de nos jours le plus grand hebdomadaire de l'Ouest canadien avait été fondé en mai 1913 sous le patronage de Mgr Adélard Langevin. Le "grand blessé de l'Ouest", après avoir doté son diocèse de journaux catholiques allemand, polonais et ukrainien, veut donner aux Franco-Manitobains un journal libre de toute allégeance politique et capable, par suite de cette indépendance, de parer les coups, de quelque côté qu'ils viennent.

> Lancer un journal catholique et français, libre de toute attache politique, dans une province qui n'avait connu depuis quarante ans que des feuilles inféodées à l'un ou à l'autre parti, c'était une entreprise difficile, qui demandait du courage et de la persévérance. Mais elle répondait à un désir maintes fois exprimé depuis un certain temps. D'ailleurs, d'autres avaient donné l'exemple et le résultat démontrait que ce type de journal non seulement pouvait vivre, mais satisfaisait un besoin du pays.[9]

Le côté matériel de la nouvelle entreprise fut confié au révérend Père Joseph-Omer Plourde, O.M.I., auparavant attaché à la paroisse

Sainte-Marie de Winnipeg. A lui revient l'honneur d'avoir baptisé l'hebdomadaire nouveau-né du nom qu'il portera fièrement *"La Liberté.* Pendant trente ans, "cet apôtre silencieux de la bonne presse" assurera l'existence matérielle du journal par "une sage prudence, un jugement sûr, un tact jamais en défaut, un sens inné des affaires", lui mettant "en mains les outils nécessaires" et lui donnant l'exemple du travail". [10]

Quant à la rédaction, c'est Hector Héroux [11] qui en assume la charge jusqu'en 1923. Il passe alors au *Nouvelliste* de Trois-Rivières, où il est durant de très longues années, le rédacteur en chef très estimé.

Après le départ d'Hector Héroux pour Québec, Mgr Arthur Béliveau, l'énergique successeur de Mgr Langevin à la tête du diocèse de Saint-Boniface, prie Frémont, alors rédacteur-adjoint au *Patriote de l'Ouest,* à Prince-Albert, de venir prendre la direction de *La Liberte,* — ce qu'il fait. Nous ne donnerons point ici de détails sur l'histoire du journal durant la période où Frémont en fut le rédacteur, ni sur celui-ci, nous réservant d'en parler comme il convient dans le chapitre suivant. Qu'il nous suffise ici de dire que *La Liberté* fut sous l'habile direction de Frémont de 1923 à 1941.

Cette année-là même s'opérait la fusion des deux grands hebdomadaires du Manitoba et de la Saskatachewan, *La Liberté* et *Le Patriote de l'Ouest.* L'automne précédent, le 23 octobre 1940, "avec l'appui unanime des autorités oblates, des évêques, des Associations et du personnel, la fusion fut décidée à l'occasion d'une réunion à Winnipeg". [12] Depuis de longues années elle était à l'étude et, de part et d'autre, on l'envisageait comme une solution souhaitable à nombre de difficultés.

Avec le départ de Frémont et le mariage des deux périodiques commence une ère nouvelle pour le journal d'expression française dans les provinces des Prairies. *La Liberté et Le Patriote,* c'est ainsi qu'il s'intitule —, est désormais entre les mains d'une équipe de Pères Oblats. Dès 1941, c'est le Père Léo Lafrenière, un patriote zélé, entreprenant, convaincu et dynamique, qui en a la direction. De plus en plus souvent *La Liberté et Le Patriote* se voit déclarer "l'hebdomadaire le mieux fait du pays". Le P. Lafrenière est remplacé en 1956 par le Père Raymond Durocher; peu après le Père Roméo Bédard lui est adjoint à la rédaction du journal. Après eux d'autres Oblats, surtout le Père Jean-Paul Aubry, continueront "l'oeuvre de *La*

Liberté et cela jusqu'en 1971 alors qu'ils la remettront définitivement entre les mains de laïques, — ce qui n'empêche pas leur collaboration occasionnelle et un concours toujours apprécié. Au cours de ces années diverses causes: déplacements de la population qui augmentaient les difficultés et les frais de propagande, départ de plusieurs Pères Oblats appelés à d'autres oeuvres, affaiblirent considérablement l'apport de la Saskatchewan à la cause commune de *La Liberté et le Patriote*. Publicité, abonnements, rédaction, appui organisé devinrent le souci de la seule équipe de Winnipeg. [13] Cependant, les fêtes organisées en novembre 1960, en l'honneur du cinquantenaire du *Patriote,* donnèrent l'occasion de rappeler l'histoire du journal. Elles provoquèrent chez la génération d'alors un regain d'intérêt et une sympathie nouvelle pour l'hebdo français, organe essentiel de notre survivance dans l'Ouest. Ce sursaut ne dura guère cependant. En 1971, *Le Patriote de l'Ouest* brisa ses liens avec *La Liberté.* Ce dernier hebdo continua à paraître sous son titre original; quant au *Patriote* il s'est réorganisé dès 1971 et s'appelle *L'Eau Vive.*

Plus à l'Ouest, et avant même d'être érigée en province, l'Alberta avait vu naître, elle aussi, un hebdomadaire, à Edmonton : c'était *L'Ouest canadien,* fondé par Fred Villeneuve. Il paraît de 1898 à 1911. [14]

Le *Courrier de l'Ouest* fut fondé en 1905, par Philippe Roy, diplômé en médecine de l'Université Laval, venu s'établir à Edmonton en 1897. Entièrement dévoué au parti libéral, et à son chef, l'honorable Prosper-Edmond Lessard, le Dr Doy ne négligea point, cependant, les intérêts religieux et nationaux de ses compatriotes. Il fut très actif aussi dans les mouvements de colonisation qui s'efforçaient d'attirer dans l'Ouest des colons de langue française. Grand ami de Laurier, le Dr Roy se vit offrir un siège au Sénat en 1906. Simultanément il devenait membre du Conseil Privé du Canada. Plus tard, en 1921, il succédait à sir Hector Fabre comme Haut Commissionnaire du Canada auprès du gouvernement de la République française. Ces positions, naturellement, l'éloignaient d'Edmonton; aussi laissa-t-il bientôt l'entière direction de son journal au rédacteur Alex Michelet, fils d'un fermier français des environs. *Le Courrier de l'Ouest,* devait tomber en 1916.

Deux ans auparavant, toutefois, il lui était né un rival, *Le Progrès albertain.* Cet hebdomadaire, publié d'abord à Morinville, puis à Edmonton, était le porte-parole du ministre Wilfrid Gariépy, mort

aux Trois-Rivières en 1953. Son journal ne devait paraître que jusqu'en 1916.

Les Canadiens français groupés dans les environs de Saint-Albert eurent aussi leur périodique, *L'Etoile de Saint-Albert.* Fondé en 1912, il devenait, dès l'année suivante, le *St. Albert Star* et continua de paraître sous ce nom durant une couple d'années.

Il se trouva donc que les nôtres de l'Alberta qui avaient eu, à leur service, jusqu'à trois hebdomadaires publiés concuremment — *L'Ouest canadien, Le Courrier de l'Ouest* et *Le Progrès albertain* parurent tous trois de 1909 à 1911, — se trouvèrent sans un seul après la disparition du *Progrès albertain.*

Toutefois cette carence ne devait guère durer puisque l'année 1918 vit, à Edmonton, la fondation de *L'Union,* successeur du *Courrier de l'Ouest.* D'après le Père Louis Lejeune, O.M.I., cette fondation serait même antérieure à 1919. [15] Cet hebdomadaire avait été lancé par un imprimeur belge, V.-E. Feguenne. Quoique de caractère franchement politique, il servait d'organe à l'Association canadienne-française de l'Alberta (A.C.F.A.), étant le seul journal français de la province à ce moment-là. En 1928, son rédacteur, Rodolphe Laplante, après avis et consultations, décida d'affranchir de toute allégeance politique la jeune Association et de fonder un journal indépendant qui serait le porte-parole attitré de tous les mouvements au service des nôtres dans l'Alberta. Aidé d'un groupe d'Oblats et de laïques influents, il lança, en novembre 1928, *La Survivance* dont la rapide popularité porta le coup de mort à *L'Union* déjà affaiblie par la perte de son rédacteur et une situation financière assez précaire.

L'Union cessa de paraître l'année suivante. Son dernier rédacteur avait été Georges Bugnet, un Bourguignon établi sur une ferme aux environs de Saint-Albert. Assez connu dans l'Ouest canadien pour des romans d'une excellente facture, entre autres *Nipsya* et *Le Lys de sang,* Bugnet trouva difficile de remplacer Laplante à *L'Union,* car, ne résidant pas à Edmonton, il se voyait dans l'obligation de s'y rendre chaque semaine pour veiller à la rédaction du journal. Il ne put mener de front pendant longtemps les deux besognes, l'agriculture et le journalisme. *L'Union* dut rendre les armes à sa jeune soeur *La Survivance.*

Cette dernière, elle, allait "survivre" à toutes les difficultés du début, à la crise économique qui commençait et à toutes les fluctua-

tions inhérentes à la vie d'un hebdomadaire en pays jeune. Rodolphe Laplante, qui cumulait les fonctions de rédacteur de *La Survivance,* de secrétaire de l'A.C.F.A. et du Prêt Agricole, rendit de grands services au nouveau périodique et au groupe français de l'Alberta.

Après son départ, *La Survivance* continua sous l'habile direction des Pères Oblats, d'être l'organe officiel de l'A.C.F.A. et de porter chaque semaine, dans les diverses paroisses de l'Alberta, les mots d'ordre et les directives de ses chefs. C'est grâce à cette vaillante petite feuille que le français en arriva à connaître de meilleurs jours dans cette province. Parmi ses rédacteurs les mieux connus, rappelons le Père Joseph Valois, O.M.I., auparavant au *Patriote de l'Ouest,* le Père Paul-Emile Breton, O.M.I., et le rédacteur actuel Père Jean Patoine. En 1968, sous sa direction, *La Survivance* devint le *Franco-Albertain* et adopta un plus petit format (dit tabloïd) qui devenait populaire à l'époque.

La dernière des quatre provinces de l'Ouest à voir naître chez elle une presse d'expression française est la Saskatchewan.

Vers 1910, il existait bien, "à Duck Lake, un embryon de petit hebdomadaire bilingue..." mais il "ne répondait pas aux besoins de la population canadienne-française" [16] de la province. La même année, le 22 août, vit la naissance du *Patriote de l'Ouest,* à Duck Lake aussi. Au Père Ovide Charlebois, O.M.I., l'honneur de cette fondation. Comme il venait, le 8 août de la même année, d'être nommé vicaire apostolique du Keewatin, il ne put que lancer l'entreprise. Un co-fondateur, l'abbé Pierre-Elzéar Myre, et l'abbé Constant Bourdel le secondèrent heureusement et obtinrent, pour le nouvel hebdomadaire, un rédacteur de première valeur dans la personne du révérend Père Adrien-Gabriel Morice, O.M.I., déjà avantageusement connu par ses travaux historiques et ethnologiques.

> Depuis longtemps l'on sentait dans la Saskatchewan la nécessité d'un journal canadien-français qui, indépendant de tout parti, dirait la vérité sans acception de personne, serait un point de ralliement pour les nombreux groupes de langue française perdus au milieu d'une population hétérogène, se dévouerait aux intérêts de leur foi et de leur langue, et les aiderait au point de vue économique. [17]

Dès les premiers numéros, *Le Patriote de l'Ouest* publiait son programme :

> Notre journal sera avant tout une feuille catholique, indépendante de tout parti politique, amie de la vérité sans imprudences, et ennemie de tout ce qu'un catholique doit éviter. Pour nous les principes primeront les avantages matériels et autres, dont on pourrait nous offrir la perspective.
>
> Le titre de notre journal proclame assez haut que nous voulons servir tous nos compatriotes de langue française dans l'Ouest. Nous les défendrons quand ils seront attaqués. Nous réclamerons leur droit de vivre honorablement dans le pays découvert par leurs pères.
>
> Avant tout, nous nous attacherons à contribuer de tout notre pouvoir à la conservation de leur belle langue, à laquelle les traités les plus solennels ont assuré la même légalité qu'à la langue anglaise. [18]

La jeune entreprise eut à subir un désastreux incendie en novembre 1910. Elle fut remise sur pied mais durant quelques années, végéta plutôt qu'elle ne prît d'essor. En 1913, grâce à l'initiative et à l'énergie du jeune Père Achille Auclair, O.M.I., qui, en 1912, avait succédé au Père Morice comme rédacteur, *Le Patriote de l'Ouest* déménageait de Duck Lake à Prince-Albert, croyant avec raison qu'en cette petite ville le journal prospérerait davantage. En 1916, Donatien Frémont devenait secrétaire de la rédaction, il devait le demeurer jusqu'en 1923.

Quant au Père Auclair, il passa au service de *La Survivance* en 1928. Un successeur pouvait rendre de lui ce témoignage: "L'on peut affirmer qu'il fut l'un des bâtisseurs de l'édifice français dans l'Ouest... Il a fait du *Patriote* le centre, l'âme de la résistance française dans la province." [19]

Auprès de lui le dévouement caché des Langlois, des Tavernier, des Panhaleux, des Tessier, des Valois, des Morrier, des Denis, des Jutras, des Prud'homme étayait l'oeuvre essentielle du journal français indépendant et lui permettait de traverser les crises les plus angoissantes.

Parmi les problèmes qu'avait à affronter *Le Patriote de l'Ouest,* le plus complexe était peut-être la dispersion de la population canadienne-française et sa répartition en deux groupes principaux, l'un au nord de la province, l'autre au sud. Ce dernier groupe se crut-il moins favorisé que l'autre? — voulut-il simplement affirmer sa propre vitalité? Toujours est-il qu'il fonda, en 1935, sous le patronage de Mgr Arthur Mélançon, évêque de Gravelbourg, un hebdomadaire, *"La Vie Catholique,* organe de l'Action Catholique, et destiné, dans l'esprit de

ses fondateurs, à devenir l'organe hebdomadaire diocésain".[20] Cet éparpillement de forces, des plus déconcertantes pour *Le Patriote de l'Ouest,* fut heureusement sans lendemain, mais il lui porta quand même un rude coup.

Par ailleurs, il existait déjà, encore à Gravelbourg, un autre périodique indépendant. *L'Etoile de Grabelbourg* qui a réussi à vivre de 1921 à nos jours. D'unilingue qu'elle était au début, cette feuille devint bilingue vers 1960, et malgré quelques articles occasionnels en français, elle paraît maintenant sous le titre de *Star of Gravelbourg.* Son directeur, Solomon-Marcien Bonneau, avait aussi lancé, en 1958, *L'Etoile de Willow-Banch,* une petite feuille régionale fort appréciée de cette localité.

Mais revenons au *Patriote de l'Ouest:* la division des forces nationales, la crise économique, la détérioration de l'équipement dont il disposait, tout contribuait à rendre précaire son avenir. Ces facteurs jouèrent donc en faveur de sa fusion avec *La Liberté* comme on l'a vu plus haut. Son rédacteur d'alors, le Père Joseph Valois, O.M.I., demeura à Prince-Albert comme directeur de l'imprimerie, promoteur des abonnements et collaborateur à la rédaction.

Terminons cette esquisse de l'histoire de la presse française dans l'Ouest canadien en citant la conclusion du rapport de Charles Gauthier sur *Le Journalisme français, hors du Québec.* Il y burine d'une façon saisissante les traits caractéristiques du journalisme dans les provinces à majorité anglaise et met fortement en lumière les buts poursuivis par les vaillants périodiques de ces régions:

> La presse française, en dehors du Québec, s'est... ressentie de l'atmosphère de lutte dans laquelle se meuvent les minorités françaises désireuses par-dessus tout de sauvegarder leur individualité ethnique. Son histoire est une page d'action catholique et française. Elle prétend à maintenir certaines vérités profondes qui peuvent ainsi être formulées: la langue française a droit de cité dans tout le Canada et, par conséquent, dans toutes les écoles, surtout dans celles que fréquentent les enfants d'origine française; les Canadiens français ont le droit, comme les autres, de participer à la vie publique et de recevoir une part équitable des charges et des honneurs qui l'accompagnent; nous voulons que nos enfants soient, dans l'ordre intellectuel et moral, la continuation de leurs parents; les droits d'hommes libres, que la majorité nous refuse, nous entendons les prendre; aucune force humaine ne nous empêchera de rester catholiques et français, à condition

> que nous le voulions et que nous en prenions les moyens. Ces vérités, les organes de la minorité française, en dehors du Québec, ont l'honneur de les propager et de les défendre. Ils ne sauraient avoir de programme plus beau et plus fécond. [21]

De la presse française dans l'Ouest canadien, ces lignes résument l'histoire exaltante, synthétisent le programme, rappellent les luttes. Mais il y a mieux! C'est de l'incarner, cette histoire, en sa propre vie, c'est de le suivre, ce programme, dans le détail d'une longue carrière; c'est de s'y jeter dans ces luttes et d'y combattre d'estoc et de taille. Et c'est ce qu'a fait Donatien Frémont, éminent chef de file des minorités canadiennes-françaises qui, durant vingt-cinq ans, batailla, avec un courage obstiné, pour notre survivance et pour le maintien de nos droits dans l'Ouest canadien.

---

1 Charles Gautier, "Le journalisme français, hors du Québec", *Les Journées de la Presse française à Québec*, (Québec, 1934), 208.

2 Donatien Frémont, *Les Français dans l'Ouest canadien*, (Winnipeg, 1959).

3 Soeur Marie-Diomède (Georgina Laberge), S.N.J.M., *Essai sur la littérature française au Manitoba*, (thèse présentée à l'Université d'Ottawa, 1944), 101.

4 Louis-Arthur Prud'homme. *L'Honorable Joseph Royal, sa vie, ses oeuvres* (Mémoires de la Soc. Royale du Canada, 2e série, 1904-05) tome X, section 1, 6.

5 Alphonse-Alfred Clément-Larivière (1842-1925), né à Montréal, s'établit à la Rivière-Rouge où il fut député de Saint-Boniface en 1878, secrétaire de la province du Manitoba en 1881, ministre de l'Agriculture en 1883, trésorier de la province en 1886, député de Provencher à la Chambre des Communes; enfin sénateur en 1911.

6 Frémont, *Présentation de la pièce "Prenez garde à la peinture" — Programme* (Winnipeg, 29 avril 1942), 1.

7 Frémont, *Les Français dans l'Ouest canadien*, 62.

8 Frémont, ibid, 63.

9 Frémont, "Il y a vingt ans", *La Liberté*, 17 mai 1933.

10 Frémont, "Un double anniversaire", *La Liberté*, 6 juin 1928.

11 Hector Héroux, né à Saint-Barnabé, comté de Saint-Maurice, en 1889, était le dixième d'une famille de quatorze enfants, Bachelier ès-arts en 1911, il entre au *Devoir* et collabore à l'hebdomadaire *Le Nationaliste* jusqu'en 1913 où il vient à Winnipeg prendre la direction de *La Liberté* récemment fondée par Mgr Adélard Langevin. Il y resta dix ans.

12 Anonyme, (Frémont) "Fête à Duck Lake", *La Liberté et le Patriote*, 25 novembre 1960.

13 *Ibid.*

14 Winnifred Gregory, *American Newspapers*, (1821-1936, (New-York, 1937). Il semble que l'histoire et la réputation de ce journal soient demeurées assez nébuleuses puisque Charles Gautier, dans son *Rapport sur la Presse en dehors du Québec*, lors des fêtes du quatrième centenaire de la découverte du Canada, en 1934, affirme que *Le Courrier de l'Ouest* fut le premier journal français en Alberta. Le premier après que la province fut érigée officiellement, soit! — mais non le tout premier périodique à desservir les nôtres dans cette région de l'Ouest, d'après Winnifred Gregory.

15 Louis Lejeune, O.M.I., *Dictionnaire général du Canada*, (Un. d'Ottawa, 1931), 91.

16 *Ibid.* 220.

17 *Ibid.*, 221.

18 *Ibid.*, 221.

19 Anonyme (Frémont) "Fête à Duck Lake", *La Liberté et Le Patriote*, 25 novembre 1960.

20 *Ibid.*

21 Charles Gautier, *"Le Journalisme français, hors du Québec"*.

CHAPITRE II

PRÉPARATION AU JOURNALISME

Naissance, enfance, études - influences marquantes - Départ pour le Canada - Premiers contacts - Sur un homestead en Saskatchewan - Premiers coups d'ailes.

Ce vaillant défenseur des minorités françaises de l'Ouest canadien, ce héros de la presse catholique et française dans les provinces des Prairies, n'y vit point le jour, cependant. Ce n'est pas non plus de la province-mère de Québec qu'il surgit. Mais, s'il fut jamais naturalisation indiscutable, ce fut bien celle de ce Français qui devint Canadien de la façon la plus authentique et plus profondément peut-être que beaucoup de ses compatriotes, même originaires du Canada.

C'est la petite commune d'Erbray qui vit naître, le 7 janvier 1881, Donatien-Alphonse-Jean-Marie, fils de Henri Frémont et d'Eugénie Luneau. Erbray est situé dans le département de la Loire-Atlantique, à six milles environ de Châteaubriant. C'est une terre pétrie des traditions les plus chrétiennes que cette cellule de l'ancienne Bretagne. Elle façonne fortement ses hommes et trempe d'acier leurs caractères.

Dès sa quatrième année, le jeune Donatien révèle des dispositions intellectuelles qui augurent bien l'avenir.

Admis à l'école bien avant l'âge légal, au mois de décembre, le directeur l'avait conduit par la main à la dernière place

> du banc où se tenaient les plus jeunes élèves. Devant eux se trouvaient les tableaux de l'abécédaire accrochés au mur.
>
> Le maître, ahuri, s'était écrié: "Qu'est-ce que c'est que ça?... Il est bien trop petit!" — "Laissez faire, répond le directeur, c'est un petit garçon bien sage, vous n'aurez pas de difficultés avec lui". Maître et élèves s'occupèrent du "nouveau" comme s'il n'avait pas existé. Au bout d'un mois le directeur vint faire l'inspection et fit lire chacun des petits. Aucun ne fut jugé digne de promotion. Quand le tour du plus jeune arriva, le maître s'interposa: "Oh! celui-là, vous savez, il ne sait absolument rien. Vous comprenez, il est si petit". — "Est-ce bien certain que tu ne sais rien?" Le directeur pose sa baguette sous la première lettre. Et ce fut un feu roulant qui se poursuivit jusqu'à la fin du dernier tableau. Alors le directeur, conduisit le bambin par la main, vers le fond de la classe, l'enleva pour l'asseoir à une table et lui dit à l'oreille: "Demain, tu apporteras un porte-plumes et un cahier".[1]

Après un tel début, on comprend que l'école élémentaire ne soit qu'un jeu pour l'enfant aussi appliqué qu'ambitieux.

Tandis que des maîtres l'initient aux éléments des sciences humaines, Erbray se charge d'éveiller sa jeune curiosité et d'orienter déjà ses sympathies dans le sens même où la Providence lui a tracé une voie et préparé une mission.

De tous les souvenirs de sa petite enfance à Erbray, les plus chers et les plus vivaces, en effet, sont ceux qui le rapprochent déjà, bien qu'inconsciemment, de ce pays qu'il fera sien un jour, — le Canada. Il regarde avec des yeux émerveillés la stalle réservée, dans le choeur de l'église paroissiale, au maire de la commune, le comte Fernand du Breuil de Pontbriand; il admire celui qu'il considère comme un très grand seigneur, mais qui condescend pourtant à adresser la parole à des gamins comme lui. A sa grande surprise, il découvrira plus tard que le comte, son héros, est un arrière-neveu du dernier évêque de Québec, sous le régime français — Mgr Henri-Marie du Breil de Pontbriand.

Souvent, à la maison, il entend parler d'un grand-oncle maternel qui enseigne, lui dit-on, à l'étranger. Ce n'est qu'à la veille de son départ pour le Canada qu'il se rendra compte que cet "étranger" quasi légendaire d'autrefois, n'est ni plus ni moins que Montréal!

Ainsi donc, petit à petit, une mystérieuse affinité noue déjà des liens entre son âme et sa future patrie d'adoption.

Mais l'heure sonne pour l'adolescent d'entreprendre des études classiques: il entre au Collège de Chauvé. Des années passées dans cette institution, il garde "le souvenir un peu confus d'heures tristes entrecoupées d'heures gaies plus nombreuses".[2] Sa santé débile lui cause des ennuis; à plusieurs reprises, et à son grand désespoir, il se voit forcé d'interrompre ses études. Il y revient pourtant et peut enfin les terminer au petit Séminaire de Notre-Dame des Couëts, à Nantes. "Ses anciens condisciples ont gardé de lui le souvenir d'un élève brillant et d'un excellent compagnon de classe".[3]

A Nantes, trois traits des plus significatifs vont révéler sa personnalité et présager son avenir: son penchant inné pour, l'histoire, son goût pour la littérature et son désir d'exercer une action patriotique.

La vieille cité nantaise fourmille de souvenirs historiques des plus variés et des plus intéressants. C'est d'abord la patrie des saints martyrs, Donatien et Rogatien, c'est celle des généraux de Lamoricière et Mellinet, du corsaire Jacques Cossard et de l'écrivain Jules Verne; c'est la ville des anciens rois et ducs de Bretagne, le bastion et le château-fort de leur puissance depuis l'époque reculée de l'occupation romaine, et c'est à présent la gardienne de leurs cendres. Nantes a connu les affres de la Terreur: elle a vu Carrier et ses cruelles noyades, elle a tenu ferme contre l'insurrection vendéenne, elle a vu périr Cathelineau et fusiller Charette. Aussi n'a-t-elle qu'à montrer ses monuments et ses sites historiques, ses musées, ses châteaux et ses cathédrales pour instruire le jeune étudiant déjà épris de la passionnante épopée qu'est l'histoire de sa patrie.

Ce n'est pourtant pas de devenir historien qu'il rêve alors, — il est vrai qu'il ne connaît point encore l'Ouest canadien! — mais de devenir écrivain et membre de l'Académie française! Et bien que ce ne fut pas encore de mode alors, les philosophes de Notre-Dame de Couëts se mettent un jour en tête de publier un journal étudiant. Donatien Frémont en assume tout naturellement la direction. Le journal demeure clandestin et n'est d'ailleurs publié qu'à un exemplaire. Heureusement, sans doute, car les autorités collégiales auraient bien pu ne priser guère l'originalité du geste et l'indépendance d'esprit qu'il révélait. Quoiqu'il en soit, notre collégien a goûté à l'ivresse d'écrire, de publier, de se faire lire: il y reviendra!

Si s'éveille en lui la passion du journalisme, s'il rêve de succès et de gloire littéraire, si le passé le fascine et l'attire, s'il sait lire dans les monuments qui l'entourent l'histoire terrible ou glorieuse de sa

patrie, il n'en reste pas moins présent aux graves problèmes de l'heure. Sur la France s'amoncellent, encore une fois, au début du vingtième siècle, les sombres nuages de la persécution religieuse. Frémont et ses condisciples ne rêvent à certains moments que d'action patriotique, que de résistance héroïque. Ils font un jour imprimer pour les coller sur les murs du collège de petits papillons: "Vive la liberté!" Quelle importance ils donnent à ce geste puéril! Cependant, un prêtre leur fait remarquer que ce n'est pas là de l'action véritable. Frémont cherche alors un mouvement qui canalisera ses ardeurs patriotiques: il croit le trouver dans *La Patrie Française* de Jules Lemaître, —"une ligue patriotique où l'on prêchait l'expansion de la pensée française aux colonies et à l'étranger."[4] Même s'il n'adhère effectivement que peu de temps à *La Patrie Française,* il demeure marqué de son esprit et imbu de son idéal le reste de sa vie.

Ses études classiques terminées, Donatien Frémont trouve tout naturel de suivre à la fois son penchant pour l'action nationale et la littérature en s'adonnant au journalisme. Dès sa vingtième année il collabore occasionnellement à des feuilles régionales, entre autres à un quotidien de Nantes, *L'Express de l'Ouest.* Mais sa santé de plus en plus précaire va amener un changement radical dans sa vie. Le médecin lui conseille, "comme unique planche de salut, de renoncer à tout travail intellectuel",[5] et de chercher, pour sa santé fragile, un climat sain comme celui du Canada. A l'instigation de l'abbé Jean Gaire, apôtre dévoué de la colonisation dans l'Ouest canadien, Frémont décide, en 1904, d'émigrer en ce pays où de nombreux compatriotes l'ont d'ailleurs précédé et où, il le sent, tout lui est d'avance fraternel.

Il est donc faux, — et Frémont lui-même le nie avec autant de jovialité que de feu, — que ce soit "en raison du climat anticlérical qui régnait alors en France qu'il songea à s'expatrier", comme l'affirme monsieur Gérard Tougas.[6]

Par une coïncidence aussi étrange qu'amusante, le même paquebot qui transporte Frémont vers sa nouvelle patrie y amène aussi un de ses compatriotes, Maurice Constantin-Weyer avec lequel il aura sérieusement maille à partir quelque vingt-cinq ans plus tard. Les deux passagers n'ont cependant aucune chance de se lier d'amitié puisque le pauvre Constantin-Weyer, atteint de la fièvre typhoïde est tenu en quarantaine puis descendu à Grosse-Isle avant d'atteindre le continent américain. Aussi Frémont devinera-t-il aisément la valeur de ce personnage quand il lira, un jour, le récit romancé que donne Cons-

tantin-Weyer de son arrivée au Canada.

Mais, en attendant, Frémont est débarqué à Montréal.

> Je m'imaginais, dit-il, trouver en pays canadien une autre France, avec les idées et le parler du grand siècle, adonné surtout aux travaux des champs pour lesquels je me découvrais un enthousiasme virgilien... Je ne fus pas désenchanté, bien au contraire!"[7]

> A Nantes, (dit-il ailleurs), "j'avais suivi un petit journal patriote, appelé *Le Nationaliste.* A Montréal, la première chose que je vois dans une vitrine, c'est un journal canadien intitulé *Le Nationaliste,* et qui adaptait au Canada français des idées très voisines de celles que j'avais servies en France. Alors, j'étais dans une ambiance familière; je me suis tout de suite senti à l'aise. J'attribue à cela ma rapidité d'assimilation.[8]

Frémont passe un an à Montréal à des travaux plus ou moins lucratifs. Il aime comme d'instinct notre pays et l'ancienne Ville-Marie. A ce moment-là, la ville compte à peu près la même population que Nantes; comme Nantes, c'est un port de mer et une ville industrielle et commerciale très active. En plus d'y retrouver des journaux et des mouvements patriotiques semblables, par leur genre et leur mentalité, à ceux qu'il a connus là-bas, le hasard veut qu'une troupe d'acteurs qui venait de faire deux saisons à Nantes vienne présenter à Montréal, cette année-là, tout un répertoire de pièces qu'il leur a vu jouer outremer. Tout cela crée une ambiance familière, il se sent chez lui. Dès lors il est citoyen canadien de coeur et d'âme.

En 1906, des amis l'invitent à les suivre en Saskatchewan en vue de s'y prendre un "homestead".[9] L'aventure lui sourit; il s'y engage résolument. Il débute dans son métier de colon-défricheur à dix-huit milles au nord de Prince-Albert. Mais quel genre de vie peut bien mener cet intellectuel, ce citadin, loin de toute civilisation, dans une région à peine ouverte à la colonisation? Il a bien voulu esquisser à grands traits cette phase de ses débuts dans l'Ouest:

—"Cela remonte à soixante ans et les conditions ont bien changé depuis. Je m'engageai comme garçon de ferme chez un compatriote qui accepta mes services pour ce qu'ils valaient. Sa maison, située sur la route des camps forestiers du nord, servait de point d'arrêt aux équipes d'hommes qui s'y rendaient et en revenaient. La terre n'était

que partiellement en culture. Avec un compagnon plus âgé, je passais de longues journées à extirper du sol, trembles, saules et broussailles pour le passage de la charrue. J'ai longtemps gardé une prédilection pour ce genre de travail obscur qui symbolisait à mes yeux la lente et pénible victoire de la civilisation sur la barbarie.

"En ce temps-là le foin appartenait à qui allait le récolter dans les bas-fonds et autour des lacs. La saison venue, le patron partait sur sa faucheuse, coupant à droite et à gauche jusqu'à la tombée du jour. L'un de nous passait ensuite le râteau et c'était l'interminable série des veillottes qui commençait. Mais ce foin devait rester sur place une bonne partie de l'hiver. Il s'agissait d'en faire des meules bien construites, capables de résister aux assauts des vents, aux infiltrations de la pluie et de la neige. Je finis par acquérir une véritable maîtrise dans cet art difficile.

"Le patron nous aida à choisir des terres dans les environs et nous nous y installâmes petit à petit, tout en gardant nos occupations chez lui. Au printemps ses chevaux tracèrent les premiers sillons dans le sol vierge de nos homesteads. Une paire de boeufs achetés en commun allait faire tranquillement le reste. Naturellement, la terre ne nourrit pas tout de suite un homme. Encore qu'un jardin potager pousse vite et produit en abondance. Et puis, à cette époque, lacs et rivières, bosquets et sous-bois regorgeaient de poissons et de gibiers de toutes les espèces. Quant aux règlements de la chasse et de la pêche, nul ne s'en souciait: il fallait bien que le colon vive!

"Abondance de vivres à portée, c'est une bénédiction, mais encore fallait-il savoir les apprêter. Là aussi, une providence était intervenue, en l'épouse du patron, une Allemande, qui avait prévu pour nous cette exigence future. Pendant l'hiver, elle requit mes services comme marmiton, les jours d'affluence. A la table de la "stopping place", les menus offraient peu de variété. A voir opérer la patronne, je fus bientôt capable de faire presque aussi bien qu'elle. La confection du pain et des tartes m'attirait tout spécialement. Lorsqu'on me laissa mettre la main à la pâte, ce fut un succès complet, je devins du même coup boulanger et pâtissier en titre.

"Tout en jouissant de cette vie au grand air qui me valut une notable amélioration générale de ma santé, je dus reconnaître bientôt que le noble métier de vrai défricheur n'était peut-être pas mon fait. Certains travaux taxaient lourdement mes forces physiques et je devais en subir le contre-coup. Au cours de crises douloureuses de lumbago

qui me tenaient cloué immobile sur ma couchette, une sorte de fièvre cérébrale me poussait à échafauder des projets de récits d'aventures, d'essais dramatiques, d'articles de journaux qui s'effrondraient avant de prendre forme sur le papier. C'était folie de vouloir songer à un retour vers le passé. La vie de "gentleman farmer" était inconcevable dans un tel milieu. Ah! si au moins je pouvais décrocher mon titre de propriété, les choses se présenteraient, me semblait-il, sous un meilleur jour. Cette formalité m'apparaissait comme une clef magique ouvrant le champ d'un horizon indécis, mais nettement promoteur. Le homestead donnait chaque année une récolte de foin qui était d'un bon revenu en ville, à cette époque où l'auto n'avait pas encore détrôné le cheval. Une fois les premiers dessèchements rendus à points, cette large prairie deviendrait une belle et forte terre à blé. Ce serait un jeu alors d'obtenir la "patente". Mais sans attendre bien longtemps celle-ci allait me tomber un jour du ciel comme par miracle.

"Un sympathique visiteur à qui j'avais, un jour, accordé la plus cordiale hospitalité s'était révélé un agent du gouvernement. Quelque temps plus tard, je reçus une lettre officielle d'Ottawa m'avisant de passer au bureau des terres où l'on me remettrait ma "patente".

"L'événement, quand il se produisit, n'avait plus l'importance qu'on lui attribuait quelques mois plus tôt. La première Grande Guerre venait d'éclater, qui allait marquer un temps d'arrêt dans l'essor de la petite colonie. La plupart des Français étaient déjà rendus outre-mer. Avant mon passage au Canada j'avais été réformé pour le service actif et un autre examen médical ne modifia pas ma situation. Mes deux jeunes frères, Alphonse et Joseph, venus à leur tour dans l'Ouest, avaient pris des homesteads plus au nord. Durant l'hiver 1915-1916, ils travaillèrent, avec leurs chevaux, au ravitaillement des camps forestiers, passant la nuit alternativement au camp et chez eux. Afin qu'ils puissent trouver la maison chaude et le souper prêt, je clouai des planches aux entrées de mes modestes bâtiments et partis les rejoindre avec armes et bagages.

"Ces six ou sept mois furent actifs et pleins de charme. Deux fois la semaine, par n'importe quel temps, le cuisinier solitaire parcourait plusieurs milles pour se rendre au bureau de poste. Le courrier qu'il rapportait dans un sac de toile bien fixé sur le dos en avait d'autant plus de prix. Pas de radio encore: les nouvelles de la guerre n'arrivaient que tardivement par les journaux. Après avoir dévoré ceux de France et du Canada qui nous parvenaient, je m'occupais à noircir de nombreuses feuilles de papier. Ces dernières années, j'avais

donné quelques articles au *Patriote de l'Ouest,* de Prince-Albert, et au *Courrier de l'Ouest,* d'Edmonton. De ma profonde retraite hivernale je me mis même à fournir à ce dernier une collaboration régulière qui parut en tête de chaque numéro sous la signature "Un Français de l'Ouest". Ce fut la tâche que je choisis pour accomplir ma part de l'effort de guerre. Avec l'arrivée du printemps 1916, *Le Courrier de l'Ouest* cessait de paraître et le journaliste amateur perdait sa tribune.[10]

---

1 Mme Paule Linehan, Lettre manuscrite à l'auteur.

2 Maurice Laporte, "Chez M. Donatien Frémont", *Le Monde Collégial,* février 1938.

3 Anonyme, "Les Nantais au Canada", *Ouest-France,* Rennes Ed. Loire Inférieure, 11 juillet 1950.

4 Robert Rumilly, *Chefs de file,* (Montréal, 1934), 115.

5 Maurice Laporte, "Chez M. Donatien Frémont", *Le Monde Collégial,* février 1938.

6 Gérard Tougas, *Histoire de la Littérature canadienne-française,* (Paris, 1960), 242.

7 Maurice Laporte, "Chez M. Donatien Frémont", *Le Monde Collégial,* février 1938.

8 Robert Rumilly, *Chefs de file,* 115.

9 Concession de 160 acres (ou plus) faite par l'Etat à des colons, sous certaines conditions, en vue de les inciter à défricher et à coloniser les vastes terres vierges de l'Ouest canadien.

10 Frémont, Notes manuscrites et interviews accordées à l'auteur.

CHAPITRE III

JOURNALISME ACTIF

Au *Patriote de l'Ouest,* 1916-23: débuts, apprentissage - A L'A.C.F.C. - Rencontre d'Annette Saint-Amant - Appréciations - Difficultés, départ - A *La Liberté,* de 1923 à 1941: innovations, Appréciations et épreuves - Publications - L'affaire Constantin-Weyer - Au service des nôtres - Fusion des deux hebdos et départ pour Ottawa.

Frémont songe sérieusement à retourner à Montréal, puisqu'il ne semble pas destiné à devenir le "gentleman farmer" qu'il avait rêvé d'être. Par une coïncidence assez curieuse, le jour même où les arrangements pour son départ doivent se conclure, une invitation pressante de collaborer au *Patriote de l'Ouest* lui parvient. Le Père Auclair sollicite ses services pour un travail régulier au bureau du journal. Envisagée du côté pécuniaire, la position n'offre rien d'alléchant, mais c'est une occasion aussi belle qu'inattendue d'entrer enfin dans cette profession qui l'attire.

Le 1er mai 1916, le voilà donc au secrétariat de l'humble hebdomadaire français de la Saskatchewan. Ses attributions comportent un peu de tout le travail que requiert la publication ou l'expédition d'un journal: rédaction et revision d'articles, composition à la linotype, mise en pages, sans compter le très prosaïque coup de main à donner chaque semaine aux hommes de l'atelier pour le tirage et l'envoi du journal. Voici comment, plus tard, il évoque cet apprentissage ardu:

> C'étaient mes vrais débuts dans le journalisme, car je ne veux compter pour rien une collaboration antérieure plus ou

> moins active à divers journaux. L'apprentissage du métier ne commence qu'à partir de l'instant où l'on vit et respire dans cette atmosphère spéciale que créent le cliquetis des linotypes et l'âcre odeur de l'encre d'imprimerie, alors que le journal à rédiger se complique des mille et un détails de sa confection matérielle. Au *Patriote,* on ne savait jamais quel rouage du mécanisme allait faire défaut. La journée de huit heures et la semaine de quarante-quatre heures étaient choses inconnues. Chaque mercredi, le journal imprimé et expédié, nous éprouvions la douce jouissance d'une victoire chèrement gagnée.
>
> Ma chambre à coucher n'était séparée de la salle de rédaction que par une mince cloison, ce qui facilitait beaucoup le travail. Maintes fois il m'arrivait d'être tiré brusquement de mon sommeil au milieu de la nuit par des bruits étranges venant du rez-de-chaussée. Une fois bien éveillé, je reconstituais aisément la scène et l'origine du tintamarre. C'était simplement mon directeur, le Père Auclair, qui, son labeur terminé comme journaliste, commençait une nuit de travail comme linotypiste..." [1]

Frémont a vite gagné l'entière confiance du Père Auclair. Celui-ci, devant accompagner en voyage son évêque, Mgr Albert Pascal, n'hésite pas à confier à son collaborateur toute la responsabilité du journal, et cela pour plus de six mois. L'apprenti-journaliste s'en tire "à merveille" disent ses amis, — "sans incident grave", avoue-t-il lui-même simplement.

Au mois d'août 1916, en plus de celles de journaliste, il assume les fonctions de chef du Secrétariat de l'Association Catholique des Franco-Canadiens de la Saskatchewan (A.C.F.C.), fonctions qu'il exercera pendant sept ans et qui seront intimement liées d'ailleurs à son travail journalistique. Sans le soupçonner, il s'était merveilleusement bien préparé, dès ses débuts au *Patriote de l'Ouest,* à servir l'A.C.F.C.

En effet,

> le gouvernement provincial avait confié au *Patriote* la traduction et l'impression de la loi scolaire. Cela représentait une brochure assez substantielle et bien retribuée, sur laquelle comptait l'administration pour relever les finances du journal. On y travaillait un jour ou deux par semaine, entre deux numéros. Il fallait d'abord transposer de l'anglais au français le texte qui, à première vue, se montrait assez rébarbatif, comme tous les écrits du genre. Mais très tôt, une fois initié au

> vocabulaire spécial et aux phrases interminables, le traducteur improvisé y prit un grand plaisir, car ce langage bizarre lui fournissait la clé d'un problème qu'il désirait justement approfondir. Le directeur, voyant que je me tirais d'affaire tout seul et me passionnais même pour l'entreprise, me la laissa entre les mains. Après avoir lu et relu en manuscrit, en épreuves et en pages, le texte de ce fameux code, je le possédais à fond et pouvais même en réciter maints passages par coeur. On était au début des batailles scolaires qui, allaient se prolonger pendant plusieurs années en Saskatchewan. J'allais donc me trouver parfaitement outillé pour venir en aide, à l'A.C.F.C., aux institutrices et commissaires en quête d'éclaircissements sur les droits et devoirs de leur charge. [2]

Ce n'est pas sans émotion que Frémont se rend compte des étapes qu'il a franchies en quelques années:

> La première fois, dit-il, que je fus appelé à l'extérieur pour une réunion publique, en me rendant par le train à Vonda, je m'arrêtai un moment à penser à mon aventure de ces derniers temps: promu d'un seul coup du rôle de défricheur du sol à celui de guide national par la plume et la parole. Journaliste, passe encore; mais conférencier allant jeter au loin la bonne semence, quelle audace et quelle responsabilité!"[3]

Le 8 mai 1918, le directeur du *Patriote de l'Ouest,* le P. Auclair, dans un article qui s'intitule *En famille* écrit:

> Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, la semaine prochaine, le *Patriote* inaugurera, sous ce titre, une page spéciale que nous croyons destinée à faire du bien dans tous les foyers franco-catholiques de l'Ouest — et ailleurs — où l'on veut bien accueillir notre journal. C'est à la suite d'un concours de circonstances visiblement providentielles que nous pouvons annoncer aujourd'hui l'inauguration d'une page régulière du foyer dont la direction est confiée à Mlle Annette Saint-Amant. [4]

Née à L'Avenir, au Québec, le 1er juillet 1892, Annette St-Amant eut pour mère Marie Dionne, fille du dernier seigneur de La Chevrotière, et pour père Joseph St-Amant, notaire-écrivain. Celui-ci avait collaboré, dès ses années à l'Université Laval, au *Courrier du Canada,* dirigé par Thomas Chapais, et rêvé de se consacrer à un journalisme militant. Il fut le premier historiographe de cette partie des Cantons de l'Est comprise dans les limites du Comté de Drummondville.

Son ouvrage *Un Coin des Cantons de l'Est* (500 pages), porte en sous-titre *Histoire de l'envahissement pacifique mais irrésistible d'une race,* et reste encore aujourd'hui une source documentaire pleine d'intérêt.

Annette commença, très jeune, ses études chez les Soeurs de l'Assomption, à L'Avenir; elle les termina en 1909 chez les Ursulines de Québec décrochant à la fois la médaille du Lieutenant-gouverneur et son brevet supérieur avec grande distinction. Après quoi elle s'inscrit à l'Institut pédagogique des Soeurs de la Congrégation à Montréal en vue d'y obtenir un brevet d'enseignement. Peu après, sa santé toujours précaire l'oblige à un séjour au sanatorium de Gabriels, aux U.S.A. Ses heures de chaise longue, elle les consacre à toutes sortes d'activités intellectuelles et artistiques: art, musique, lecture; elle collabore même occasionnellement au *Devoir,* à la *Bonne Parole* et à *l'Action Catholique.* Après deux ans, elle semble guérie et retourne auprès des siens.

C'est en 1914. L'abbé Pierre Gravel, missionnaire colonisateur et fondateur de Gravelbourg demande à grands cris des institutrices françaises diplômées pour ses écoles. Les deux aînées de la famille St-Amant, Maria et Annette, répondent à son appel, et peu après les voilà oeuvrant pour nos causes religieuses et nationales dans une école rurale aux environs de Gravelbourg. Elles y enseignent deux ans tout en prêtant leur concours enthousiaste à toutes les organisations françaises de la région.

Le Père Auclair rencontre parfois des articles dus à la plume d'Annette St-Amant. Il y reconnaît une maturité d'esprit rare en même temps qu'une vigueur de style qui impressionne. Depuis longtemps il rêve d'une *Page féminine* pour son journal; il lance donc à la jeune institutrice un appel si pressant qu'il s'avère irrésistible. D'ailleurs, n'a-t-elle pas souvent songé au journalisme? Le Père s'attend à recevoir une chroniqueuse dans la quarantaine, non une très jolie fille presque rousse, sportive et habile amazone; le redacteur-adjoint, Frémont, délégué à la rencontre de la demoiselle, lui non plus peut à peine en croire ses yeux en rencontrant à la gare la gracieuse et souriante Annette.

Il est bientôt à même de constater et d'admirer personnellement les qualités de la jeune directrice. Et quoi de plus normal pour ces deux intellectuels que de fraterniser amicalement puis de voir naître entre eux un amour réciproque? La suite est facile à deviner: les liens du mariage les unissent le 26 décembre 1918. Une fille, Marie, naîtra de leur union, le 2 décembre 1919.

Tous deux épris d'un semblable idéal, tous deux engagés dans

l'apostolat de la plume, ils se soutiendront et s'entraideront dans leur travail respectif avec une compréhension et un désintéressement admirables.

Aussi *Le Patriote de l'Ouest* acquiert-il à travers tout le Canada une réputation des plus enviables comme le prouvent les quelques témoignages suivants recueillis lors de son dixième anniversaire.

> Nous ne serons démentis par aucun professionnel, écrit Omer Héroux du *Devoir,* si nous affirmons qu'il n'existe point à l'heure actuelle, au Canada, d'hebdomadaire mieux fait que *Le Patriote de l'Ouest.* Cela, d'une façon absolue, à cause de la variété et de l'allure de sa rédaction. L'un des grands traits de sa supériorité est que nul journal n'est mieux adapté à son milieu, ne répond aussi exactement aux besoins de sa clientèle. Ce journal si profondément dévoué aux intérêts du groupe français de la Saskatchewan excite la plus vive sympathie de tous ceux qui le lisent à l'extérieur. Ils y sentent battre le coeur de notre petit peuple. [5]

La Liberté, de Winnipeg, a des paroles aussi élogieuses que bienveillantes à l'égard de son frère d'armes:

> *Le Patriote* nous est un modèle, mais il nous est aussi un argument, et disons-le hautement, un magnifique et irréfutable argument de l'impérieuse nécessité de la presse catholique et française au Canada. Voici un cas concret, sous nos yeux, à notre porte. Nos frères de la Saskatchewan vivent: l'éparpillement de leurs groupes n'a pas été un obstacle à leur organisation; ils ont su se grouper dans tous les domaines de l'activité nationale: domaine de l'éducation, domaine de la langue, domaine économique. C'était là une rude tâche, c'était là une tâche impossible sans *Le Patriote.* Lentement il a formé et pétri la mentalité de la population française de la Saskatchewan; il lui a appris ses besoins et comment les combler, il lui a donné la foi en ses destinées et la volonté irréductible de les accomplir. [6]

Entre autres choses, à la même occasion, le *Droit* écrit: Le Patriote de l'Ouest *est un journal vivant, qui se lit d'un bout à l'autre avec intérêt et fruit. C'est un vrai type du journal catholique et du bon journal".* [7]

Et la vie continue son petit train normal, ce qui veut dire, pour les minorités françaises et catholiques de l'Ouest, qu'elle est tissée d'après luttes et d'héroïques résistances. *Le Patriote* demeure l'âme de cette vie française et catholique, il demeure le porte-parole des chefs religieux et nationaux, envers et contre tout, — mais à quel prix!

En mai 1923, *Le Patriote* est "en face d'une situation générale de dépression financière telle que les directeurs de la compagnie de publication se voient dans l'impossibilité d'assurer un traitement viable à ses rédacteurs". [8] Dans un éditorial du 6 juin 1923, le Père Auclair déplore le départ de son "collaborateur dévoué à la rédaction du *Patriote* depuis sept ans", de son "ami de coeur, Donatien Frémont", qui vient de les quitter ainsi que la directrice "si précieuse et si estimée de la page *En Famille*". Il continue:

> Je n'ai pas à faire l'éloge de ces deux collaborateurs devant les lecteurs du *Patriote*. Leurs articles, toujours si justes et si intéressants les placent au rang d'honneur parmi les meilleurs écrivains catholiques du pays. C'était et ce sera toujours pour moi une des grandes joies de ma vie que notre modeste journal ait pu susciter ces nobles vocations de journalistes et leur donner un plein épanouissement. Ils se sont dévoués coeur et âme à l'oeuvre du journal, ils ont fait un grand bien par leurs écrits et ils méritent notre parfaite reconnaissance. [9]

Mais la perte que font les Franco-Canadiens de la Saskatchewan est un gain pour ceux du Manitoba. Mgr Arthur Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, cherche un rédacteur pour son hebdomadaire français, *La Liberté*. M. Hector Héroux, son directeur depuis 1913, l'année de sa fondation, est passé au *Nouvelliste* de Trois-Rivières, depuis quelques mois. D'avril à juillet, *La Liberté,* sous la direction de M. l'abbé Denys Lamy, est publiée "en collaboration". Il serait assez difficile de dire qui se cachait sous cet anonymat, mais quiconque parcourt les numéros du journal qui furent le fruit de cette "collaboration" ne peut qu'être grandement édifié par sa teneur religieuse! La malicieuse boutade de Marius Benoist avait du vrai: "Depuis quelque temps, *La Liberté* ferait un vrai paroissien!"

Au début de juillet 1923, Frémont entre donc à la rédaction de *La Liberté*. Tout de suite il se met à la tâche de rénover le journal afin de le rendre à la fois plus attrayant et plus pratique. Aussi n'est-il rien de plus intéressant que de feuilleter ces numéros de juillet, d'août et de septembre pour y noter les rubriques nouvelles qui y surgissent: *De-ci,*

de-là, un commentaire des nouvelles provinciales, nationales ou mondiales; *A travers les centres français,* nouvelles locales fournies par les correspondants spéciaux des paroisses du Manitoba ou de la Saskatchewan; *Echos d'Europe, Nouvelles brèves,* — envoyées par les agences de presse entre autres de New-York, Londres. *Livres à lire,* critique et appréciation succincte d'un livre récemment publié; *Un conte par semaine,* où passent de grands noms de la littérature française ou canadienne; *Le Marché,* dans la page *Autour de la Ferme;* un feuilleton en avant-dernière page, à la grande joie de toutes les lectrices; *Tribune libre,* où s'échangent des propos parfois aigres-doux; *Ce que disent les journaux,* reproduisant des extraits des grands journaux de l'Est par exemple, *La Presse, Le Soleil, L'Evénement, Le Devoir,* etc.; *Chronique de France,* service spécial à *La Liberté; A l'étranger,* autre chronique de nouvelles internationales.

Frémont ne s'arrête pas là! En octobre commencent à paraître encore d'autres chroniques: *Choses de la Saskatchewan,* études de la situation politique, scolaire, agricole; *Les Chevaliers de Colomb,* rapports humoristiques que comprennent les seuls initiés; *Faits divers,* tantôt cocasses, tantôt étranges et invraisemblables; *Nouvelles religieuses,* intéressant le monde catholique en général; *Il y a 50 ans,* retour sur l'histoire de la province ou du pays; *L'A.C.F.C. au Manitoba,* page consacrée chaque semaine aux nombreuses activités apostoliques de ce mouvement; *Tribune des Cultivateurs,* où des experts passent en revue les problèmes particuliers aux agriculteurs; *Lettre du Québec,* où Hector Héroux apporte nouvelles et messages réconfortants de la province-mère aux minorités françaises de l'Ouest. *La Page Féminine,* qui existait déjà au temps de Hector Héroux, est rajeunie et rénovée par l'apport intelligent et approprié de Mme Frémont; Annette St-Amant enrichit bientôt cette page d'un *Coin des Enfants* auquel elle donne un charme, un rayonnement, une vie qui lui gagnent le coeur non seulement des jeunes, mais encore celui de leurs parents et de leurs éducateurs.

Au début de 1924, on verra encore naître la *Chronique scientifique* et celle des *Nouvelles de l'Ouest.* Et l'on pourrait continuer! car le rédacteur demeure à l'affût de toute innovation propre à améliorer son journal et à le rendre plus populaire. Il y réussit d'ailleurs si l'on en juge par les appréciations suivantes qui paraissent dans la colonne: *Ce que nos lecteurs pensent de leur journal:* "Votre journal est admirablement bien informé, écrit un "lecteur de l'Est". Il surpasse tout ce qu'on a fait jusqu'ici au Canada, dans la presse hebdomadaire". De son côté, un "curé du Manitoba" affirme: "Je trouve votre jour-

nal des plus intéressants. En quelques lignes il nous met au courant de tout ce qui peut et doit nous intéresser". Un lecteur anonyme commente plus longuement:

> *La Liberté* est un journal qui s'adresse à toutes les classes de lecteurs, qui plaît aux lecteurs et lectriees de tout âge, de toute condition. Le secret de sa popularité consiste dans son effort constant de multiplier les rubriques, à couvrir une grande variété de sujets pour répondre aux besoins de tous les membres de la famille. S'adressant plus partieulièrement à la classe laborieuse des campagnes, qui n'a ni le temps ni les moyens de suivre les journaux quotidiens, *La Liberté* donne dans chaque numéro un résumé complet et suffisamment détaillé des événements de la semaine. Les grandes questions nationales, politiques, religieuses et économiques y sont traitées par des publicistes compétents. Une page spéciale est consacrée à l'agriculture pratique, sous la direction d'un expert". [10]

Au cours des années qui suivent, la vie à *La Liberté* se rythme à la cadence des événements. Le journal progresse, son tirage augmente, sa popularité grandit. Mais comme le caractère de l'homme se trempe au sein de l'épreuve, ainsi semble-t-il qu'il faille à une oeuvre oppositions, revers et contradictions pour s'ancrer solidement dans le temps. L'oeuvre de presse catholique dans l'Ouest canadien est celle d'une minorité; par suite de ce fait elle est presque toujours aux prises avec des problèmes financiers. Cependant c'est une crise beaucoup plus grave que ces difficultés financières passagères qui l'ébranle au début de 1925; cette crise menace de le détruire de fond en comble en l'acculant à une malheureuse banqueroute.

Brièvement, voici ce qui arriva. La compagnie *West Canada Publishing* avait été fondée à Winnipeg pour faire oeuvre de presse catholique. Tour à tour, elle avait aidé à naître les hebdomadaires catholiques anglais, français, polonais, allemand et ruthène; elle demeurait financièrement responsable de leur publication. Or, en 1925, le journal ruthène, le *Canadian Ukrainian* se voit poursuivi pour libelle et condamné à une amende de sept mille dollars en plus des frais. C'est le *West Canada Publishing* qui doit payer. Pour elle, c'est, à ce moment-là, une somme énorme qui entraîne sa faillite. *La Liberté* fait partie de la Compagnie, elle doit suivre cette dernière dans sa liquidation. Sera-ce le coup de cognée à la racine de l'arbre?

Ce serait mal connaître les directeurs de *La Liberté* que de le sup-

poser. Jugeons-en plutôt par l'article qu'à cette occasion ils publient:

> Nous ne nous laisserons pas abattre par cette dure épreuve et nous entendons bien ne pas en mourir. Depuis douze ans qu'elle existe, *La Liberté* a, croyons-nous, amplement justifié sa raison d'être, elle est devenue un organe essentiel de notre vie nationale au Manitoba et l'idée même de sa disparition est de celles auxquelles nul d'entre nous ne voudrait s'arrêter. Aussi est-ce avec un courage non-entamé et forts de la sympathie de nos compatriotes de la province et de tout le Canada que nous entreprenons dès aujourd'hui une réorganisation nécessaire pour continuer notre oeuvre de presse catholique et nationale. Nous espérons que la publication de *La Liberté* et des autres journaux de la West Canada ne sera pas interrompue. [11]

En 1928, c'est une épreuve personnelle et combien plus sensible qui frappe Frémont. Dieu rappelle à Lui Annette Saint-Amant, la spirituelle et ardente directrice de la *Page Féminine* et du *Coin des Enfants,* dans *La Liberté,* la compagne de sa vie et le bras droit de son oeuvre d'apostolat dans le journalisme. Quelques jours plus tard, une plume amie écrivait en hommage à cette femme admirable:

> Comme chroniqueuse, Annette Saint-Amant possédait à un degré rare ce don inné qui consiste à présenter sous une forme attrayante et sans prétention un conseil utile, une idée originale, une opinion salutaire. Elle avait une exquise délicatesse de touche et de ces formules lumineuses qui satisfont à la fois l'intelligence et le coeur. Sous sa plume, la vertu semblait facile et le devoir agréable. Sa culture étendue lui permettait d'aborder avec un égal bonheur les sujets les plus variés. A de hautes aspirations d'ordre intellectuel et national elle joignait un remarquable sens pratique, une vision très nette des besoins de son époque et du milieu qui l'avait attirée et conquise tout entière.
>
> Le bien qu'elle a fait de son vivant ne pourrait-il pas se prolonger encore? Une main amie devrait recueillir, pour les sauver de l'oubli, quelques-unes de ces feuilles éparses. Ce serait en même temps le meilleur hommage à rendre au talent le plus original qu'ait produit le journalisme français dans l'Ouest. [12]

Une "main amie" sauve en effet de l'oubli les chroniques d'Annette Saint-Amant. Cette main, on le devine, n'est nulle autre que celle de Frémont. Il recueille pieusement les plus beaux épis d'une gerbe

féconde et les présente au grand public sous le titre bien approprié: *L'Art d'être heureuse.* De ce livre, le chanoine Lionel Groulx écrit dans une délicate préface, qu'il est "une discipline d'énergie", qu'il révèle "un écrivain fort distingué et une âme de femme très noble" qui "fut une réaction vivante contre toutes les légèretés, tous les abandons féminins". [13]

Et ce n'est là qu'une voix — quoique l'une des plus autorisées — à faire la louange d'Annette Saint-Amant. Des provinces de l'Ouest, de tous les grands journaux du Québec, de France même on félicite Frémont de l'idée qu'il a eue de publier ce recueil de chroniques aussi utiles qu'édifiantes et qui font connaître un auteur qui se classe "parmi les trois ou quatre femmes canadiennes-françaises qui ont le mieux manié la plume". [14]

Le journaliste vient, pour la première fois, de goûter à l'ivresse de présenter un livre au public et à la joie bien méritée de voir ce livre apprécié de nombreux lecteurs. Il pense sans doute déjà à en publier un dont il serait lui-même l'auteur. Quoi qu'il en soit, il fait un pas dans cette voie en lançant, en 1930, une brochure d'une cinquantaine de pages, grand format, qui s'intitule *Mgr Taché et la naissance du Manitoba.*

L'année 1930 marque, en effet, le soixantième anniversaire de l'entrée du Manitoba dans la Confédération canadienne. A cette occasion, de brillantes fêtes ont eu lieu dans toute la province. Comme journaliste, Frémont se doit de commenter l'événement et d'en souligner l'importance. Comme patriote et chef de file, — car depuis longtemps c'est ainsi qu'il s'affirme dans les provinces de l'Ouest, — il se doit de mettre en relief le rôle aussi sage que patriotique tenu par Mgr Taché lors du soulèvement des Métis français à la Rivière-Rouge en 1869-70. Il publie donc dans *La Liberté* une série d'articles remarquables autant par leur style vigoureux et net que par la valeur indiscutable des sources sur lesquelles s'appuient les faits relatés.

Un tel travail méritait une forme plus durable que celle du journal. Aussi tous les amateurs d'histoire sont-ils heureux de voir publier en brochure la magnifique étude de Frémont et lui donnent-ils une place d'honneur dans leur bibliothèque. Des appréciations les plus élogieuses la portent à l'attention du grand public dans toutes les provinces du Canada et jusqu'en France. Bientôt même, en 1932, elle est traduite en anglais et publiée à Bismarck, N.D., dans la revue *North Dakota Historical Quarterly,* numéro de janvier 1932.

En décembre 1928, l'Académie Goncourt avait décerné son prix

annuel à Maurice Constantin-Weyer pour son livre *Un homme se penche sur son passé.* Constantin-Weyer, on s'en souvient, était arrivé au Canada sur le même paquebot que Frémont, en 1906. Il avait vécu une dizaine d'années aux environs de Saint-Claude, au Manitoba, puis il était retourné en France lors de la première Grande Guerre. Le prix Goncourt mettait soudain en vedette un personnage inconnu du public. Pour satisfaire la curiosité naturelle des lecteurs et des journalistes à son sujet, Constantin-Weyer fait aux reporters qui l'interrogent quantité de déclarations assez fantaisistes. Et c'est ici que les affaires se gâtent. La plupart de ces détails soi-disant autobiographiques sont publiés dans les *Nouvelles littéraires,* de Paris, ou dans *La Revue française,* qui tombent sous la main de Frémont. Immédiatement, et pour nombre de raisons, Maurice Constantin-Weyer lui paraît suspect et il commence à étudier l'homme et l'oeuvre. Il conclut qu'il y a chez cet individu un imposteur de fort calibre, "un dénigreur, un ennemi dangereux de l'Ouest canadien et du Canada français". [15]

Frémont croit de son devoir de rétablir les faits et de mettre à nu l'imposture du "prix Goncourt". Ses articles, publiés par tranches comme feuilleton littéraire dans *La Liberté,* relèvent avec toute la documentation possible les inexactitudes commises par Constantin-Weyer tant dans ses déclarations "autobiographiques" que dans ses romans sur l'Ouest canadien. Le faux héros est démasqué, ses victimes sont vengées.

Plusieurs journaux canadiens reproduisent "in extenso" cette mise au point aussi intéressante que nécessaire. Elle a des échos en Nouvelle-Angleterre et jusqu'en France où les amis de Constantin-Weyer, naturellement, ne permettent pas qu'on détrône leur idole et ripostent vertement à celui qui a osé cette indignité. Une véritable querelle littéraire s'ensuit; elle donne à Frémont l'occasion de se révéler un polémiste vigoureux autant qu'habile. En 1932, *Sur le Ranch de Constantin-Weyer* est publié en un livre de cent soixante pages aux Editions de *La Liberté,* à Winnipeg.

Ni les péripéties de cette polémique, ni d'ailleurs la dépression financière qui sévit partout, n'entravent la bonne marche du journal. Chaque semaine *La Liberté* paraît, fidèle comme une sentinelle à son poste. Aussi semble-t-elle quelque peu surprise un jour de constater: dans trois jours, j'aurai vingt ans! Son rédacteur, dans les *Notes de la semaine* annonce que ce vingtième anniversaire sera commémoré comme il convient. Pour l'instant il se contente d'une "simple

réflexion" où il embrasse d'un coup d'oeil l'oeuvre du journal depuis sa fondation:

> *La Liberté* et les autres journaux catholiques, dit-il, n'ont pas réussi à faire reconquérir le terrain perdu; mais ils ont maintenu la question devant le public et fait leur part pour la cause de l'éducation. Du point de vue de l'enseignement du français, nous avons — officiellement du moins — rétrogradé, par l'effet des amendements de 1916; mais un grand travail de défense et d'organisation s'est accompli parmi nous, dont les bienfaits sont indéniables, et là aussi le journal a eu un rôle nécessaire à remplir. [16]

De part et d'autre *La Liberté* reçoit des félicitations et de bons voeux confraternels des journaux catholiques du pays. Tous rendent hommage à l'oeuvre catholique et française qu'accomplit au Manitoba le vaillant hebdomadaire. Omer Héroux, du *Devoir*, écrit à cette occasion:

> *La Liberté* depuis vingt ans est restée fidèle à son objectif premier: la défense des intérêts catholiques et français dans l'Ouest. C'est l'une des feuilles les plus vivantes qu'il y ait au pays. Mesurer les services qu'elle a rendus à la minorité franco-manitobaine est chose impossible. Sans elle, comment celle-ci aurait-elle maintenu son unité d'action? comment aurait-elle pu organiser des oeuvres de défense? comment aurait-elle pu faire connaître au dehors ses travaux et ses luttes? [17]

Le Patriote de l'Ouest encourage aussi et félicite son confrère:

> Il est impossible d'apprécier à sa juste valeur la tâche accomplie par ce vaillant journal. Il faut être de l'Ouest pour juger le rôle que jouent les journaux français dans de tels milieux réfractaires à notre mentalité canadienne-française. Qui pourra dénombrer toutes les oeuvres inspirées et épaulées par ces humbles petites feuilles dont se moque trop souvent une certaine partie de nos compatriotes. — Ces hebdomadaires, dédaignés par les gouvernements qui ne peuvent les corrompre pour s'en faire des adulateurs, et pas toujours estimés à leur mérite pour ceux qu'ils défendent sans cesse, vivotent misérablement. C'est à force de sacrifices inconnus du grand public français qu'ils servent malgré tout avec la plus rigoureuse fidélité, qu'ils se maintiennent et peuvent continuer leur mission. [18]

Tout en continuant à diriger le journal, à y donner chaque semaine un éditorial de valeur, à préparer la plupart des reportages et des ru-

briques qu'il y avait commencés à son arrivée à *La Liberté* en 1923, Frémont, on l'a vu, trouve le temps de faire ce qu'il appelle "du journalisme amplifié". Il ne va pas s'arrêter après les deux essais de publication déjà mentionnés, essais qui, tous deux, se sont avérés des succès. Le Père Omer Plourde, O.M.I., qui assure l'existence matérielle du journal, reconnaissant à Frémont un goût inné pour l'histoire, voudrait lui voir écrire la vie de Mgr Alexandre-Antonin Taché, puis celle de Mgr Adélard Langevin. Pour la première de ces biographies, il accorderait bien... trois mois de vacances payées au journaliste-historien! Dans ces conditions le pauvre rédacteur ne peut accepter!

Il a entrepris toutefois, à temps perdu, et en marge de ses harassantes fonctions à *La Liberté,* une monographie historique qui sera publiée aux *Editions Lévesque,* à Montréal, en 1933, sous le titre *Pierre Radisson, roi des Coureurs de bois.* C'est, de tous les livres de Frémont, celui qui connut le plus de succès: en 1934, il remporte le prix Lévesque pour la meilleure biographie romancée publiée cette année-là; ses trois éditions successives sont vite épuisées. En écrivant ce livre, Frémont avait le rare mérite d'être le premier auteur à retracer l'histoire de Radisson; maints historiens avaient mentionné Radisson et ses exploits, incidemment, au cours de leurs oeuvres, mais nul encore n'avait fait de lui le sujet ou le héros d'une oeuvre entière.

Frémont aurait pu s'arrêter là. Ses quelques publications en plus de ses activités journalistiques, auraient plus que suffi à lui ~~mériter~~ valoir l'estime et la reconnaissance de ses compatriotes. Mais il voit combien inexploré encore est le vaste champ de l'histoire de l'Ouest: combien de découvreurs, de pionniers, de missionnaires, de grands évêques sont restés dans l'oubli! C'est donc pour combler un peu cette lacune qu'il prépare l'histoire de *Mgr Provencher et son temps* qui paraît en décembre 1935. Cette oeuvre est accueillie aussi favorablement que les précédentes; ici encore la critique s'accorde pour noter la documentation sérieuse et le visible souci de vérité historique chez son auteur. D'après Frémont lui-même, *"Mgr Provencher et son temps,* c'est l'histoire religieuse, politique, économique et sociale des débuts de l'Ouest, plus utile à connaître que tant de menus faits du jour". [19]

Le succès remporté par cette monographie, comme par les précédentes d'ailleurs, portera-t-il Frémont à élaborer d'autres projets de publication? Interrogé alors là-dessus, il répond simplement:

> "Mes projets? Je n'en ai pas d'autres que de continuer à servir dans la mesure de mes moyens. Le journalisme qui n'a d'autre but que d'appuyer une oeuvre de survivance française et catholique dans un milieu comme l'Ouest canadien a sa grandeur et ses attraits, même s'il n'obtient pas tous les en-

> courageements auxquels il estimerait avoir droit. Ma seule ambition serait de finir mes jours à rassembler les feuillets épars de notre histoire de l'Ouest". [20]

Servir dans la mesure de mes moyens; appuyer l'oeuvre de la survivance française et catholique dans l'Ouest canadien; rassembler les feuillets épars de notre histoire de l'Ouest, voilà résumées en quelques mots bien précis toute la vie et toutes les activités de Donatien Frémont au Manitoba. En plus de servir la cause des Canadiens français de cette province par l'apostolat de la plume, il est membre de l'exécutif de l'Association d'Education des Canadiens français du Manitoba, (A.E.C.F.M.), de 1923 à 1941, date de son départ pour l'Est. Il ne manque aucune de ses réunions, aucun de ses congrès; il participe à toutes ses activités, il seconde toutes ses entreprises. Y a-t-il un anniversaire à commémorer et des leçons à tirer pour notre groupe? Y a-t-il une mise en garde à effectuer contre telle ou telle des menées de nos adversaires? Y a-t-il un devoir à rappeler aux individus ou aux chefs de chez nous? Y a-t-il un mot d'ordre à lancer de la part des autorités religieuses et nationales? Frémont est là au service de toutes nos causes sacrées et l'A.E.C.F.M. trouve en *La Liberté* un porte-parole aussi vaillant que fidèle.

Servir, Frémont trouve encore moyen de le faire par les conférences et les causeries multiples qu'il accepte de donner à divers groupements ou associations: aux *Journées sociales* de Saint-Boniface, à *L'Alliance française,* à plusieurs cercles de l'A.C.J.C., à l'Université du Manitoba, à *L'Union canadienne,* à la *Société Historique de Saint-Boniface,* à l'*Association des Instituteurs,* au Congrès des *Auteurs Canadiens,* au poste de radio CKY, etc.

En 1934, les Trifluviens s'honorent de le recevoir comme délégué des Canadiens français de l'Ouest aux fêtes qui marquent le troisième centenaire de la fondation de leur ville. C'est à lui qu'échoit l'honneur de dévoiler le monument que Trois-Rivières élève à La Vérendrye et aux autres explorateurs trifluviens. Ils reconnaissent en Frémont l'un de nos "plus beaux lutteurs, écrivain de race, patriote convaincu, français jusqu'à la moelle", [21] et se souviennent longtemps de la fierté du discours qu'il avait alors prononcé.

Quatre ans plus tard, Frémont saisira l'occasion des fêtes qui ont lieu au Manitoba, pour marquer le deuxième centenaire des découvertes de La Vérendrye, pour recueillir encore quelques-uns de ces "feuillets épars de notre histoire de l'Ouest." Dès avril 1938, il prépare le public à cet événement par de longs articles sur l'enfance et la

jeunesse de La Vérendrye. En juillet et août, ce sont des éditoriaux vibrants: "La Conquête de l'Ouest". Puis ce sont de longs extraits du journal du grand découvreur, c'est le compte rendu des fêtes elles-mêmes, le détail du dévoilement du magnifique monument à La Vérendrye, ce sont les discours, les sermons prononcés à cette occasion, les impressions vécues par les visiteurs, et pour terminer, — comme il convient, — les leçons de ce centenaire.

Cependant le travail harassant au bureau de la rédaction, les activités surérogatoires finissent par taxer au-delà de ses limites la santé toujours délicate de Frémont. Vers la fin de 1938, il doit quitter momentanément *La Liberté*.

Le 3 janvier 1939, un décret du Président de la République française annonce que le vaillant publiciste vient d'être promu au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur pour ses trente-huit ans de dévouement à la cause française à l'étranger. Les lecteurs de *La Liberté* et les amis de Frémont se réjouissent à bon droit de cet honneur qui lui échoit. Noël Bernier, avocat distingué du Barreau de Winnipeg, profite de l'absence de Frémont au journal, à ce moment-là, pour commenter l'heureuse nouvelle:

> Nous qui connaissons bien le distingué publiciste, écrit-il, pouvons rendre témoignage de son mérite: il est écrivain, essentiellement, et ceci c'est la manifestation du talent; mais aussi, il est d'un patriotisme à la fois intense et sage et discipliné, et cela, plus encore que le talent, c'est le reflet d'une âme. [22]

Ce n'est point d'ailleurs la première fois que la France se plaît à reconnaître les services rendus par Frémont à la culture française. Au mois de juin 1928, le gouvernement français lui a octroyé le titre d'Officier d'Académie; en 1934, le consul de France à Montréal, René Turck, a ajouté à ce premier titre celui d'Officier de l'Instruction publique.

La santé de Frémont s'est assez rétablie pour qu'il reprenne ses fonctions à *La Liberté;* en juillet 1939, les lecteurs du journal retrouvent son nom ou ses initiales au bas des rubriques habituelles. Il en commence même de nouvelles à l'occasion du deuxième conflit mondial afin d'éclairer nos gens sur les événements internationaux de l'heure; il les continuera fidèlement au cours des deux premières années de la Guerre.

Le 23 avril 1941 voit se réaliser la fusion des deux hebdomadaires,

La Liberté de Winnipeg, et *Le Patriote de l'Ouest* de Prince-Albert. Nous avons vu plus haut les raisons et les avantages de ce "mariage" dont en général on n'eut d'abord qu'à se féliciter, l'union ayant ajouté à la force individuelle des deux feuilles provinciales. Frémont ne jouira guère de cette amélioration à la situation financière et à la stabilité du journal, car il quitte *La Liberté et le Patriote* au début de juin 1941.

Plusieurs raisons motivent son départ pour Ottawa. La fusion des deux hebdomadaires signifie nécessairement une réorganisation et un certain remaniement des charges et des travaux au journal. Il en résulte aussi, naturellement, une augmentation assez lourde de travail, surtout dans les premiers temps; pour un homme de l'âge de Frémont, ce devait être assez pénible à accepter. De plus, il semble que les Oblats, qui ont pris jadis la responsabilité de cette oeuvre de presse, tant au Manitoba qu'en Saskatchewan se sentent maintenant prêts à l'assumer pleinement. Frémont, d'une part, se voit moins nécessaire à l'hebdo muni de plus nombreux ouvriers dont quelques-uns ont, soit une riche expérience, soit des méthodes plus modernes en journalisme. D'autre part, le Père Joseph-Omer Plourde, O.M.I., le bras droit du rédacteur depuis dix-huit ans, quitte aussi le journal. C'est sans doute le moment plus propice de s'en retirer, lui aussi. C'est ce qu'il comprend, aussi rend-il les armes tout simplement et laisse-t-il le champ libre à la nouvelle équipe.

Du moins est-ce là ce qui semble expliquer de la façon la plus logique son abandon d'un travail poursuivi durant quelque vingt-cinq ans, en des situations de tous genres. Mais à y regarder de près et à la lumière de ce qui occupera Frémont dans les années qui suivent son départ de *La Liberté,* peut-être y a-t-il lieu de soupçonner d'autres raisons sous-jacentes à sa décision.

D'abord nous sommes en pleine Deuxième Grande Guerre. Frémont est demeuré citoyen français et son coeur doit naturellement battre avec la France déjà si éprouvée en 1940-41. Malgré leur sympathie pour la lointaine "mère-patrie", les Canadiens-français ne se sentent pas prêts à voler en masse à son secours; les journaux, d'après les partis politiques, favorisent plus ou moins la conscription, mais *La Liberté,* elle, se doit de demeurer libre à l'égard de toute politique. Frémont ne peut certes pas s'exprimer tout à son aise dans cet hebdo. En passant à Ottawa où il sera rédacteur à la *Commission de l'Information en temps de guerre,* n'aiderait-il pas de façon plus efficace sa patrie? N'ayant plus à garder une neutralité absolue, il pourrait militer franchement en faveur de "l'effort de guerre" préco-

nisé alors par le gouvernement libéral au pouvoir, et pour qui Frémont, dans les circonstances ne pouvait qu'avoir un faible marqué.

Peut-être qu'en quittant l'Ouest il espérait, comme cela s'est effectivement produit plus tard, une certaine promotion dans ce champ du journalisme qui l'amènerait un jour à collaborer à un quotidien? A moins qu'il n'ait pensé à l'adage populaire qui veut que "le journalisme mène à tout pourvu que l'on en sorte", et qu'il ait songé à la liberté relative d'une certaine retraite pour mieux s'adonner aux travaux d'histoire rêvés ou déjà en chantier? Ou bien encore, atteignant alors sa soixantième année, sent-il tout simplement le besoin d'assumer de moins lourdes responsabilités et le désir de se livrer quotidiennement à des occupations moins pressantes et de nature à le tenir moins en haleine... ou hors d'haleine!

---

1 Frémont, "Les vingt-cinq ans du *"Patriote de l'Ouest"*, *La Liberté*, 27 mars 1935.

2 Frémont, Notes manuscrites envoyées à l'auteur.

3 *Ibid.*

4 Achilles-Félix Auclair, O.M.I., "En famille", *Le Patriote de l'Ouest*, 8 mai 1918.

5 Omer Héroux, *Le Devoir*, (reproduit dans *Le Patriote de l'Ouest*, sous le titre "Sympathiques appréciations") 31 mars 1920.

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*

8 Père Auclair, O.M.I., "Un recommencement", *Le Patriote de l'Ouest*, 6 juin 1923.

9 *Ibid.*

10 Anonyme, "Ce que pensent nos lecteurs de leur journal", *La Liberté*, 24 décembre 1923.

11 Article signé *La Liberté*, "A nos lecteurs", *La Liberté*, 5 août 1925.

12 Anonyme, "Annette Saint-Amant", *La Liberté*, 8 août 1928.

13 Lionel Groulx, Préface de l'*Art d'être heureuse*, 16-17.

14 Maurice Guénard, "Annette Saint-Amant", *Paris-Canada*, 7 mars 1931.

15 Donatien Frémont, *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*, (Winnipeg, 1932), 156.

16 Frémont, "Notes de la semaine", *La Liberté*, 17 mai 1933.

17 Omer Héroux, "Ce que disent les journaux", *La Liberté*, 7 juin 1933.

18 Joseph Valois, O.M.I. (Le Patriote de l'Ouest), reproduit dans *La Liberté*, 7 juin 1933.

19 Maurice Laporte, "Chez M. Donatien Frémont", *Le Monde Collégial*, février 1938.

20 *Ibid.*

21 Louis Delavoye-Durand *"Osons chasser les Etrangers dans la Cité"*, *Le Bien Public*, 1935.

22 Noël Bernier, "Chevalier de la Légion d'honneur", *La Liberté*, 18 janvier 1939.

CHAPITRE IV

JOURNALISME AMPLIFIÉ

A Ottawa, 1941-47: à la Commission de l'Information en temps de guerre - *Nouvelles Catholiques* - Causeries radiophoniques - A la Société Royale du Canada - Honneurs bien métités - A Montréal, 1947: - retour au journalisme (*Le Canada*] - Publications diverses - Conclusion

Dans la capitale fédérale, on offre d'abord à Frémont le poste de rédacteur à la *Commission de l'Information en temps de guerre,* poste qu'il occupera de 1941 à 1947. De Winnipeg déjà, il a envoyé à ce *Service* une série de trente-deux articles dont douze sur *Le Recrutement volontaire;* dix, intitulés *Autour des paroles du Cardinal;* et dix autres encore, *L'Ordre nouveau.* Tous ces articles sont publiés dans *La Presse,* de Montréal, en 1940-41. Une fois rendu à Ottawa, Frémont est chargé des publications françaises de la dite *Commission.* Parmi les rapports dus à sa plume et à ses fécondes recherches. — et qui restèrent inédits, — il faut mentionner trois études portant les titres suivants: *Renouveau intellectuel et artistique au Canada français* 1946; *Quelques aspects de l'art canadien,* 1947; *Une institution unique au Canada: L'Ecole des Pêcheries de Sainte-Anne-de-la-Pocatière,* 1948.

Le 1er mars 1943 commence à paraître à Ottawa, sous les auspices du *Service de l'Information en temps de guerre,* une feuille bi-mensuelle intitulée *Nouvelles catholiques.* Comme le nom du rédacteur n'y figure pas, que nul pseudonyme même ne peut faire soupçonner son identité, d'aucuns s'étonnent et l'attribuent à un "clergyman", à un papiste quelconque en mal de prosélytisme. Une assez violente

controverse s'ensuit: l'opposition accuse le gouvernement libéral de dilapider les fonds publics; certains fanatiques protestants ne doutent plus de l'asservissement de l'Etat à l'Eglise catholique. Le *Ku Klux Klan* d'Ontario, le pasteur Shields, le *Toronto Telegram, Le Devoir* et plusieurs membres de la Chambre des Communes sont particulièrement virulents dans leurs attaques du petit périodique.

En fait, qu'était-il? Quel but visait-il? Qui en avait pris l'initiative? *Nouvelles catholiques* était une simple feuille de quatre pages donnant

> des informations d'intérêt particulier pour les catholiques sur la poursuite de la guerre: citation de paroles pontificales, extraits de déclarations ou d'allocutions par d'éminentes personnalités ecclésiastiques, pensées éparses de penseurs et de philosophes catholiques, articles ou informations tirées de la presse catholique et ayant trait à la guerre, etc.[1]

Son but, le rédacteur le résume dans le dernier numéro qui parut, le 16 août 1945: "Cette feuille, disait-il, s'est efforcée de montrer la part prise à la guerre par les catholiques des pays alliés et de mettre en lumière les problèmes spirituels soulevés par le conflit mondial."[2] Quant à celui qui en avait pris l'initiative, on l'aura deviné, c'était Frémont. Il avait d'abord discuté le projet avec Mgr Alexandre Vachon, archevêque d'Ottawa; il lui avait expliqué que semblable chose s'était faite en France avec d'heureux résultats. On voulut d'abord mettre les *Nouvelles catholiques* sous l'égide de l'Université d'Ottawa, mais sans succès. Alors Claude Mélançon, le directeur en chef du *Service de l'Information,* en confie la pleine responsabilité à Frémont qui l'assume avec succès si l'on en juge par le témoignage suivant:

> Nous pouvons dire que les *Nouvelles Catholiques* ont pleinement réussi (à atteindre leur but). Des citations autorisées, de fortes exhortations ont largement été diffusées par les *Nouvelles catholiques.* Reconnaissons que le rédacteur de cette publication a bien mérité de la cause qu'il a défendue.[3]

Pendant son séjour dans la capitale, Frémont préside le *Comité de la France Combattante* pour la région d'Ottawa. Dans la série des causeries radiodiffusées chaque semaine sur ondes courtes par Radio-Canada et le poste WRUL de Boston, à destination de la France, — causeries inaugurées en juillet 1941 et publiées plus tard par *Le Service*

d'Information France Libre, sous le titre *Le Canada parle à la France,* — le nom de Frémont figure à côté de ceux de personnalités canadiennes éminentes: le cardinal Rodrigue Villeneuve, Adélard Godbout, le Brigadier-Général et Mme Georges Vanier, Jean Désy, Louvigny de Montigny, le Major-général L.-R. La Flèche, pour n'en nommer que quelques-uns. Et c'est à titre de "Français de l'Ouest canadien" qu'il s'adresse à ses compatriotes d'outre-mer pour leur assurer "que l'Ouest canadien est de tout coeur dans la poursuite de la guerre et travaille sans relâche pour la victoire"; [4] et pour les engager à la confiance et à l'espoir.

En juin 1944, au début de l'invasion en Normandie, il prononce une émouvante allocution qu'il faudrait pouvoir citer en entier, tellement elle est vibrante d'admiration pour nos soldats et d'amour pour la France.

> Depuis une semaine déjà, commence-t-il, nos soldats canadiens, avec leurs camarades britanniques et américains, ont pris pied solidement sur le sol français. Une bande importante de la côte normande est à jamais nettoyée de la présence du Boche qui la souillait depuis quatre ans. Ces huit jours de combats héroïques dont nous avons suivi d'heure en heure les émouvantes péripéties, nous les avons véeus, comme vous, dans l'angoisse et la fierté.
>
> "Pour nous, Canadiens français, cette invasion qui a choisi comme premier point d'atterrissage notre chère Normandie — à laquelle nous rattachent tant de souvenirs historiques — nous va doublement au coeur. Notre poète national, Octave Crémazie, a chanté, dans des strophes fameuses, le vieux soldat canadien, inconsolable du départ des guerriers français, qui guette inlassablement leur retour, sur les vieux remparts de Québec.
>
> "Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas? ... Par deux fois, en un quart de siècle l'histoire s'est plu à réaliser à contrepied le voeu du poète canadien. Nous avons tressailli d'orgueil en apprenant que des régiments canadiens-français étaient parmi les premiers à bousculer l'ennemi".[5]

Le 25 février 1945, la radio canadienne inaugure un programme quotidien international; deux causeries d'une demi-heure chacune sont données chaque jour, les unes en anglais, les autres en français, en hollandais, en allemand ou en tchèque. Occasionnellement un message s'adresse au Danemark, à la Suède, à la Norvège, aux Antilles et à l'Amérique latine. Frémont assume la responsabilité de l'un de ses programmes chaque mardi. Il inaugure la série de ses causeries par

un *Hommage à la presse française d'hier et d'aujourd'hui.* Par la suite il donne à *La Voix du Canada,* au cours des années 1945 et 1946 une centaine de causeries: quinze portent sur *Les Cadres de la vie intellectuelle au Canada,* (du 27 avril 1945 au 3 août 1945); treize font connaître les *Explorateurs* et *Aventuriers de la Nouvelle-France* (21 septembre 1945-29 décembre 1945); vingt-huit présentent les *Gouverneurs et Intendants de la Nouvelle-France,* (5 janvier au 16 août 1946); quatorze autres portent sur *Les Groupes minoritaires de l'Ouest canadien,* cinq, sur *Les Iles du Saint-Laurent;* une trentaine d'autres étudient *Le Rôle de l'élément français dans l'Ouest canadien,* et divers aspects de la vie politique, économique, sociale ou industrielle du Canada.

Chacune de ces causeries condense

> "en quelques pages une matière plutôt vaste et dont la préparation, si l'on considère les sujets traités et la documentation abondante et intéressante qu'ils renferment, nous révèle un travailleur consciencieux et à l'affût, comme toujours, de faire oeuvre belle et durable".[6]

"Oeuvre belle et durable" ... Pour qu'il en soit ainsi de ses remarquables conférences et causeries radiophoniques, il importerait de leur épargner "des ans l'irréparable outrage". La plupart n'existèrent jamais qu'à l'état de manuscrits chez l'auteur. Un peu après la mort de son père, Mme Marie Frémont en fit gracieusement don à la Société historique de Saint-Boniface (SHSB).

Heureusement qu'à d'autres travaux de Frémont la Société Royale du Canada va assurer la pérennité. Dès 1942, en effet, l'éminente société l'a accueilli dans son sein. Il y succédait au juge Louis-Arthur Prud'homme dans la section française. Dans le 41e volume des *Mémoires de la Société Royale,* (section française), paraît l'intéressante étude de Frémont sur *Les Français dans l'Ouest canadien.* D'autres documents suivent: en 1948, *Les Métis de l'Ouest canadien;* en 1949, *Les aborigène du Nord-Ouest au temps de La Vérendrye;* en 1952, *Henry Jackson et l'insurrection du Nord-Ouest;* en 1954, *Les établissements français à l'ouest du lac Supérieur: esquisse de géographie humaine;* en 1957, *Alfred-Norbert Provencher, 1843-1887.*

Entre temps, des honneurs insignes s'ajoutent encore à ceux qui ont déjà été décernés à Frémont. En 1946, la France lui accorde la Médaille de la Reconnaissance française en retour des services rendus aux Français particulièrement durant la guerre. De leur côté, les mem-

bres de la Société Royale du Canada reconnaissent son mérite et ses précieuses contributions dans le domaine des recherches historiques et l'élisent comme président en 1950. Ils rendent ainsi hommage "à ce journaliste courageux, à cet écrivain doué, à ce patriote qui mit toujours tout son talent et toute son énergie à défendre la cause catholique et française.[7]

A ce moment-là, le journalisme l'a, en effet, attiré de nouveau: d'Ottawa il collabore déjà occasionnellement au quotidien *Le Canada,* de Montréal. Il en devient l'éditorialiste régulier peu après son arrivée dans la métropole; il le demeurera jusqu'en 1952, un peu avant que *Le Canada* ne disparaisse de la scène journalistique. C'est donc l'année 1952 qui marque la fin de la carrière de Frémont comme journaliste; il écrira bien encore des articles occasionnels, mais il a terminé son apport régulier à un périodique particulier.

De 1947 à 1952, Frémont a continué sa collaboration au Service International de Radio-Canada et donné des conférences à l'adresse de la France et des Antilles françaises, parfois sur les actualités du Québec, mais encore et surtout sur l'Ouest canadien. Cette *Voix du Canada* ira même un jour consoler dans la solitude de ses missions un Père Rédemptoriste, ancien curé de Sainte-Anne-des-Chênes, au Manitoba, qui avait connu jadis l'ancien rédacteur de *La Liberté.* Qu'on imagine la joie et la gratitude du pauvre missionnaire! Frémont garda un souvenir ému de la lettre qu'il en reçut: jamais, croit-il, on n'avait si sincèrement apprécié son programme!

Après 1952, ce n'est cependant pas dans une retraite bien méritée que l'on retrouve Frémont, — de loin s'en faut. Il a en plan, depuis son séjour à Ottawa, plusieurs travaux intéressants. Durant la deuxième Grande Guerre il a amassé, entre autres, des documents nombreux sur le Général de Gaulle et la France Libre; déjà il a composé plus de cent cinquante pages sur ce sujet, mais comme certaines sources des plus importantes lui sont inaccessibles, par scrupule de conscience, il ne termine pas cette oeuvre.

Semblable sort, heureusement, ne devait pas être réservé à d'autres matériaux accumulés durant les fécondes années à Ottawa. Frémont, on l'a vu, avait écrit pour la Société Royale un mémoire sur *Henry Jackson et l'insurrection du Nord-Ouest.* La cause et l'histoire des Métis au Manitoba et en Saskatchewan l'avaient d'ailleurs toujours intéressé. Aussi quand "le 10 janvier 1952 décédait à l'hôpital Bellevue, de New York, un sympathique clochard de 90 ans, connu sous le nom de Honoré-Joseph Jaxon" et dont le "grand titre de gloire

était d'avoir participé, disait-on, au soulèvement des Métis du Nord-Ouest en 1885",[8] ce fait divers de bien minime importance n'attira guère l'attention de l'immense métropole, ni non plus celle des historiens canadiens. Frémont, cependant, avait reconnu son homme, ainsi rebaptisé par Louis Riel. Il n'en fallait pas moins pour l'inciter à reprendre et à compléter les recherches commencées plus tôt dans ce domaine des événements de 1885. En 1953, les *Editions Chantecler,* de Montréal, publiaient le fruit de ce travail: *Les Secrétaires de Riel — Louis Schmidt, Henry Jackson, Philippe Garnot.* Ce livre jette un éclairage nouveau sur un drame de notre histoire que personne n'a oublié, mais que personne non plus n'a sondé à fond encore. "En situant l'action de Riel par rapport à celle de ses secrétaires, Donatien Frémont brosse une fresque originale de la Rébellion des Métis qui reste le sujet principal du volume".[9]

Lors de la rédaction de son mémoire sur *Les Français dans l'Ouest canadien,* Frémont a dû se livrer à de judicieuses et patientes recherches. Il en est bien récompensé par l'accueil plein de sympathie que rencontre sa brochure dans les provinces des Prairies, accueil que l'abbé Antoine d'Eschambault traduit en ces mots:

> Il fera plaisir à tous les Manitobains de savoir que M. Frémont n'a pas oublié les longues années qu'il a passées au sein de notre population et qu'il aime à revenir à nos origines. Il vient de nous rendre un service signalé en faisant revivre tant de figures d'autrefois qui font partie, elles aussi, de notre patrimoine national. (Et il souhaite) que M. Frémont reprenne ce thème et le développe jusqu'aux proportions d'un volume.[10]

Il n'en fallait certes pas plus pour inciter notre auteur à poursuivre sa tâche ardue et ses minutieuses recherches dans ce domaine. Bientôt il a recueilli quantité de fascinants épisodes, il a accumulé d'innombrables documents sur les faits et gestes des Français venus dans l'Ouest canadien au cours du dernier siècle. Il en compose une série d'articles qui paraissent, au cours de l'année 1958, dans *La Liberté et le Patriote.* En 1959, *Les Editions de La Liberté* publient cette étude en un volume qui, lui aussi, est favorablement accueilli partout; il passe même nos frontières et "poursuit une brillante carrière en Bretagne"[11] et dans plusieurs autres provinces de la France.

Ce livre, *Les Français dans l'Ouest canadien,* s'accorde-t-on à dire, est "une immense marqueterie, c'est à la fois, une fresque et une

humble chronique de faits dont l'importance peut varier, mais qui gardent toujours de l'intérêt, (c'est) de l'histoire dans ce qu'elle peut avoir de plus pittoresque".[12] Il offre "matière à des romans ou des nouvelles qui auraient autant de piquant que cette remarquable *Petite poule d'eau* de Gabrielle Roy".[13] Et ce qui n'est pas à dédaigner, "la lecture en est souvent aussi passionnante que celle d'un roman, car c'est d'une grande aventure qu'il s'agit, toute d'énergie, de ténacité, de succès et d'échecs"[14] . Le livre plaît aux amateurs de la petite histoire qui sont surpris d'y découvrir des noms de parents, d'amis, de connaissances; il éclaire le grand public sur les origines de groupements ou de villages français dans l'Ouest; il rend service au professionnel de l'histoire en fixant pour lui des traits, des épisodes, des tableaux, une atmosphère enfin, que, sans lui, les ans auraient infailliblement estompés.

Concurremment avec *Les Français dans l'Ouest canadien,* Donatien Frémont prépare *Les Nantais au Canada.* Comme sa jumelle, cette oeuvre suppose un labeur aussi minutieux que long et sérieux. Les recherches ardues auxquelles il doit se livrer ne lassent cependant point sa patience: elles mettent plutôt en lumière sa persistance à toute épreuve et le soin jaloux qu'il apporte à recueillir "les débris épars de notre histoire". (Frémont ne put réaliser son rêve de voir publiée cette dernière oeuvre. Comme bon nombre de ses manuscrits, elle se trouve à présent aux archives de la SHSB).

Si un jour, il était imprimé, ce livre, combien de ses lecteurs s'arrêteraient à penser qu'il est l'oeuvre d'un octogénaire et, ce qui est plus, d'un octogénaire qui a toujours été de santé débile, à qui l'on avait cru devoir interdire, alors qu'il avait vingt ans, et sous peine des pires conséquences, tout travail intellectuel? S'arrêteront-ils, — les jeunes surtout, — à admirer tout ce en quoi Frémont leur est un modèle: culte du passé, passion du travail, patience et souci du détail, amour de ses compatriotes, engagement total à une oeuvre? Et si on leur dit que ce vieillard avait ébauché ses *Mémoires,* comprendront-ils que pour lui l'inaction était pire que la mort? Et s'ils apprennent que son rêve le plus cher était d'écrire, d'une plume émue et fidèle, l'épopée de La Vérendrye et de ses fils dans l'Ouest canadien, devineront-ils quelle souffrance il éprouvait en voyant ce rêve irréalisable? Ne voudront-ils pas, à leur tour, porter haut et ferme le flambeau d'un idéal, consacrer toutes les énergies de leur être et tout l'enthousiasme de leur âme à SERVIR, comme lui, une cause sacrée?

1 Anonyme, "Deux fanatismes s'accordent", *Le Canada,* 28 mai 1943.

2 La direction, *Nouvelles Catholiques,* 16 août 1945.

3 Anonyme, *Le Canada,* 6 septembre 1945.

4 Frémont, "Causerie du 16 nov. 1941", *Le Canada parle à la France,* (Ottawa, 1942), 103.

5 Frémont, *"Causerie aux Français au début de l'invasion en Normandie",* (manuscrit chez D. Frémont), juin 1944.

6 Wilfrid Gaboriault, C.S.V., *Bio-bibliographie de M. Donatien Frémont,* (Montréal, 1946), 26.

7 Anonyme, "A la présidence de la Société Royale du Canada", *Le Canada,* 8 juin 1950.

8 Frémont, *Les Secrétaires de Riel* (Montréal, 1953), 192.

9 Jean-Marc Poliquin, "Les Secrétaires de Riel", *Le Droit,* 4 avril 1953.

10 Antoine d'Eschambault, "Etude de M. Frémont sur les Français de l'Ouest canadien", *La Liberté et le Patriote,* 20 avril 1948.

11 André Brecville, "Tribune Libre", *La Liberté et le Patriote,* 20 mai 1960.

12 Julien Morissette, "Les Français dans l'Ouest canadien, *Notre Temps,* 2 janvier 1960.

13 Marcel Valois, "Les Français de France dans l'Ouest canadien", *La Presse,* (reproduit dans *La Liberté et le Patriote*), 24 juillet 1959.

14 J. Bergeaud, "Les Français dans l'Ouest canadien", *Livres et lectures,* Issy les Moulineaux, Seine (reproduit dans *La Liberté et le Patriote*), 27 novembre 1939.

DEUXIÈME PARTIE: L'OEUVRE

CHAPITRE V

JOURNALISTE PAR VOCATION ET AVANT TOUT

L'Idéal du journaliste - L'idéal en pratique - Pseudonymes - Collaborateurs - Relations avec l'épiscopat de l'Ouest et le clergé - Rayonnement de son oeuvre - Le rédacteur vu dans l'intimité

Si Frémont se meut avec aisance dans le domaine de la petite histoire, s'il se plaît à en recueillir les bribes dispersées, s'il devient, selon l'expression du chanoine Groulx, "un excellent vulgarisateur"[1] de notre épopée nationale, il est avant tout journaliste, et journaliste de l'Ouest canadien.

S'il s'est adonné ensuite à des travaux historiques, c'est plutôt en amateur qu'en professionnel de notre histoire. Ne considère-t-il pas cette partie de son oeuvre comme du "journalisme amplifié?". Il explique d'ailleurs lui-même son cheminement du journalisme à la monographie comme la chose la plus logique: il n'est que naturel, dit-il, de conjuguer jusqu'à un certain point journalisme et histoire. Ce n'est que peu à peu, au contact des événements rappelant les faits glorieux du passé que Frémont vit l'histoire lui apparaître comme le développement normal de ses années de journalisme dans une région donnée, l'Ouest canadien.[2]

"Surtout, ne me séparez pas de l'Ouest canadien", demande-t-il quand on parle de décrire l'oeuvre de sa vie. Et c'est seulement à ce titre de "journaliste de l'Ouest canadien" qu'il se prête à une interview, qu'il permet qu'on l'interroge sur ces années de labeur ardu mais

passionnant qu'il dépensa au service des nôtres en Saskatchewan et au Manitoba.

Le journalisme, il le considéra toujours comme une mission, une vocation. A plusieurs reprises il craignit bien de ne pouvoir s'y adonner; d'abord, c'est son malheureux état de santé qui l'en écarte, apparemment pour toujours; puis, son départ pour le Canada semble bien l'éloigner à tout jamais des occasions d'exercer son zèle par la plume, car y aura-t-il là-bas des journaux français requérant sa collaboration? Quand, enfin, le hasard le conduit sur un homestead en friche, son rêve de gloire littéraire, celui même de journaliste est bien forcé de s'évanouir. Bientôt pourtant, l'ambiance même de son pays d'adoption agit sur son esprit et sur son cœur; la cause nationale des Canadiens français se substitue tout naturellement à celle de la France qu'il avait toujours voulu servir et son goût pour le journalisme se réveille plus ardent qu'auparavant. Jamais la pensée du côté lucratif de ce métier n'intervint dans sa décision, avoue-t-il simplement. Heureusement! car profits et bénéfices, il ne s'en retirait guère dans le journalisme d'alors et encore moins dans le journalisme français et indépendant des provinces de l'Ouest.

Mais envisagée comme vocation, voire comme apostolat, cette carrière l'attire, le séduit même. Aussi dès que l'opportunité se présente, il entre dans cette voie du journalisme. Pour lui, il s'agit maintenant de réaliser le bel idéal conçu durant ses années de collège, élaboré envers et contre tout pendant les années de longue attente et de lente maturation.

Comment s'acquittera-t-il de cette mission dont il se croit investi? Comment véhiculera-t-il à présent ce message qu'il croit de son devoir de transmettre? Quel genre d'articles se prêtera le mieux à son apostolat? Aucun en particulier, mais tous à l'occasion. L'apostolat, dit-il savoureusement, peut se nicher partout. L'article éditorial qu'il rédigeait avec soin, chez lui, le samedi ou le dimanche, était naturellement la pièce de résistance réservée à la doctrine. Cependant il ne se leurrait pas sur l'importance de ces leaders lus seulement d'un petit nombre. Il croyait avec raison que des notes éditoriales, un billet bien tourné, une colonne humoristique, constituaient des armes allant plus loin et frappant plus juste que l'éditorial, si formel, si logique et si sérieux fut-il.

Fort de cette conviction qu'il devait glisser un peu partout le message à transmettre à ses lecteurs, Frémont se mit à cultiver différents

genres et finit par les aimer tous. Cherchant à mettre dans le journal le plus de variété possible, il y multipliait les rubriques que, pour la plupart, il rédigeait lui-même. A cette fin, il essayait "d'entrer dans la peau" de ses divers personnages, trouvant cela de beaucoup plus facile et agréable que d'écrire toujours dans le même ton.

Comme il changeait de style d'après les colonnes et les rubriques de son journal, Frémont crut bon d'adopter différents pseudonymes. Au *Courrier de l'Ouest,* d'Edmonton, ses premiers articles, au cours des années 1915-1916, portaient tous sur la guerre et étaient signés "Un Français de l'Ouest".

Au *Patriote de l'Ouest,* Frémont usa parfois du pseudonyme "Jean d'Erbray" ou "Jean Derbray", en souvenir de son village natal. Il rédigeait aussi régulièrement une *Causerie Agricole* où il devenait "Le vieux fermier"; mais le plus souvent ses articles ne portaient aucune signature.

A *La Liberté*, il signait habituellement ses éditoriaux. Les autres rubriques lui voyaient emprunter des pseudonymes assez divers: "Fantasio", dans les chroniques touchant l'art, le théâtre, la musique; "Le Liseur", dans les critiques de livres récemment publiés; durant l'année 1929, il fut "Le Grincheux" dans le mystérieux *Carnet du Grincheux.* Quant aux colonnes ordinaires de nouvelles, de faits divers, qu'il composait ou résumait, d'ordinaire il ne les signait point.

Au cours de ses vingt-cinq ans de journalisme dans l'Ouest canadien, Frémont eut un bon nombre de collaborateurs; de chacun il garde un souvenir aussi fidèle que reconnaissant. Au *Patriote de l'Ouest,* son épouse, Annette Saint-Amant, et lui-même étaient les aides du Père Auclair, le rédacteur. A ce temps-là, les journaux, surtout les humbles hebdomadaires régionaux, n'avaient pas les moyens de confier à un chroniqueur ou à un spécialiste en la matière chacune de leurs pages ou chroniques. Les collaborateurs, hors le rédacteur-adjoint, étaient rares et d'occasion.

A *La Liberté,* il en fut plus ou moins de même au début: Frémont rédigeait lui-même la plupart des articles du journal. Puis lui vinrent des collaborateurs éventuels ou réguliers. Parmi ces derniers il y eut un Français qui signait "Marin Gouin"; aussi son bon ami, Noël Bernier et le frère de celui-ci, le Père Alfred Bernier, S.J., du Collège Saint-Boniface. Il pouvait compter sur eux, comme d'ailleurs sur l'abbé Antoine d'Eschambault, pour des articles de fond à l'occasion d'événements particuliers. Louis-Philippe Gagnon, longtemps traducteur

à Ottawa, avec qui il eut souvent maille à partir sur des questions politiques, lui continua néanmoins une collaboration intermittente; Frémont jouissait de sa verve intarissable et appréciait son style alerte et spirituel. Marius Benoist y allait aussi, à l'occasion de concerts et de festivals, d'un article plein de finesse et d'humour, à la grande joie du rédacteur qui goûtait beaucoup son genre.

A *La Page féminine,* en plus de son épouse, ou après son décès, il put compter sur sa belle-soeur qui signait "Mère-Grand". Avant l'arrivée d'Annette et de Paule Saint-Amant, *La Page féminine,* avait eu d'habiles directrices et chroniqueuses, entre autres, "Gertrude" (Mme Henri Royal) et "Jacqueline des érables" (Alice Gagnon, plus tard Mme William Raymond). Après 1923, elles continuèrent à collaborer occasionnellement au journal, au grand bonheur de leurs lectrices assidues.

De la Saskatchewan lui venaient aussi des articles: de Vonda, Antonio de Margerie envoyait assez régulièrement des nouvelles de l'A.C.F.C. dont il était devenu le secrétaire en chef en 1927; Raymond Denis, longtemps l'un des chefs de file de cette province, fut un collaborateur assez assidu à *La Liberté* après 1923. Ses articles portaient un peu sur tout: art, économie domestique, agriculture, question nationale. Au dire de Frémont, c'était un homme extraordinaire, aussi bien comme écrivain que comme orateur.

A côté de ces collaborateurs éventuels, quelques collaborateurs réguliers firent équipe avec Frémont à un moment ou à un autre. Mentionnons d'abord le curé de Letellier, l'abbé Joseph-Norbert Jutras, qui, à la demande de son archevêque, entretenait dans *La Page Agricole* de *La Liberté* une chronique pleine de verve et de sens pratique. Dans cette même page, une série d'articles portant sur les problèmes de la ferme parut aussi sous la signature de l'agronome Isidore Villeneuve.

A la mort de l'abbé Jutras, comme il n'y avait personne pour le remplacer, ce fut Mgr Arthur Béliveau lui-même qui se chargea de cette colonne agricole. Il s'en rendit responsable jusqu'en 1931, alors que la maladie l'empêcha de continuer; il signait tout simplement "Agriculteur".

A dessein Frémont garde pour terminer le nom et le souvenir de Mgr Béliveau. Il fut, assure-t-il, son collaborateur le plus dévoué et le plus désintéressé. C'était lui, d'ailleurs, qui l'avait engagé comme rédacteur à *La Liberté.* Du temps d'Hector Héroux, c'était Mgr

Béliveau qui composait tous les éditoriaux. Après 1923, il continua à en écrire assez fréquemment, mais il les signait rarement, sinon d'initiales les plus diverses. Frémont lui suggéra un jour d'adopter un pseudonyme régulier, "Pertinax", par exemple, qu'il avait souvent remarqué dans *L'Echo de Paris*. L'archevêque de Saint-Boniface demeura donc "Pertinax" pour les lecteurs du journal jusqu'au jour où son identité fut révélée au grand public par suite de l'indiscrétion d'un journaliste à *L'Action Catholique* de Québec. Dans la suite, Mgr Béliveau contribua encore à *La Page Agricole*, mais ~~discontinua~~ ses éditoriaux par modestie d'abord, il semble, — ne voulant pas trop se mettre de l'avant. Ensuite, et sans doute avec raison, pour qu'on n'accuse pas *La Liberté* d'être l'organe de l'évêque et afin de laisser au rédacteur plus de latitude, plus de liberté d'expression.

Les bonnes relations de Frémont avec Mgr Béliveau ne furent pas le moins du monde altérées pour cela. "Monseigneur, dit-il, s'intéressa toujours beaucoup au journal dont il connaissait tous les rouages. Il fut pour moi le meilleur des amis. Je me sentais parfaitement à l'aise pour discuter avec lui tous mes problèmes. Il saisissait aussi à fond ceux de ses diocésains; convaincu que leur avenir spirituel se trouvait lié dans une bonne mesure à leur prospérité matérielle, il prévoyait que la nature du sol ne résisterait pas longtemps à des récoltes successives de blé. C'est pourquoi il s'efforçait de diriger ses gens vers la culture mixte".

Semblables bonnes relations avec l'épiscopat avaient d'ailleurs débuté à Prince-Albert où Mgr Albert Pascal et son successeur Mgr Joseph-Henri Prud'homme n'avait eu qu'à se louer des services du rédacteur-adjoint au *Patriote de l'Ouest*. Elles devaient se continuer avec Mgr Emile Yelle que Rome donna en 1933 comme coadjuteur à Mgr Béliveau. Frémont trouva en lui un bon conseiller et un véritable ami qui lui manifesta sa confiance en maintes occasions.

A Winnipeg, où *La Liberté* se publiait, le journal et son rédacteur se trouvaient sous la juridiction épiscopale de l'archevêque du lieu, Mgr Alfred Arthur Sinnott. Il aurait pu y avoir conflits et frictions du fait de la nationalité irlandaise de ce dernier; ce fut le contraire, car de dire Frémont, "Mgr Sinnott ne s'immisça jamais dans la direction de notre hebdomadaire et nous nous entendîmes parfaitement".

Quant aux membres du clergé avec lesquels Frémont eut à frayer, ils furent nombreux. De par ses fonctions à l'A.C.F.C. en Saskatchewan, il était en rapport avec tous les curés des centres français dont

beaucoup devinrent ses amis personnels. Avec les autres, il n'a souvenir que d'excellentes relations. Cependant, "au *Patriote de l'Ouest*", raconte Frémont, "plusieurs points de divergence me séparaient du rédacteur, le Père Auclair, O.M.I. Je réussis néanmoins à travailler avec lui pendant sept ans sans conflits majeurs et nous demeurâmes bons amis par la suite".

Au Manitoba il trouva, en général, toute la coopération désirable chez le clergé tant régulier que séculier si bien qu'il croit pouvoir affirmer que le journal et le clergé ont en toutes circonstances marché la main dans la main. "Il serait trop long de mentionner tous ceux qui le mériteraient," remarque alors Frémont. "L'on me pardonnera, toutefois, une exception pour mon bon ami, le Père Plourde, attaché à l'oeuvre de presse catholique au Manitoba de 1910 à 1941. Extérieurement, c'était un admirable pince-sans-rire, aux reparties et aux remarques ou déconcertantes ou énigmatiques pour les non initiés. Ses intimes lui savaient un coeur d'or et un zèle à toute épreuve pour la cause à laquelle il s'était voué. Aussi nous reposions-nous absolument sur lui, sur son jugement solide, sur son sens inné de l'administration, pour la bonne marche du journal".

Et pendant que le Père Plourde assumait la responsabilité matérielle du journal, celle de son influence morale et intellectuelle incombait à Frémont ... A quel point *La Liberté* rayonna-t-elle? Sans doute n'existe-t-il aucune norme précise pour mesurer ou évaluer l'influence exercée, car le tirage plus ou moins élevé d'après les années prospères ou difficiles n'est pas nécessairement révélateur. Mais le rédacteur pouvait se glorifier de rejoindre, par le journal, des compatriotes en chacune des provinces du Canada, de même que d'assez nombreux Franco-Américains du Dakota et de la Nouvelle-Angleterre. Des colons de la Saskatchewan et du Manitoba abonnaient aussi au journal leurs parents et amis demeurés outre-mer, soit en France, soit en Suisse ou en Belgique.

Certains de ses articles, de ses causeries ou conférences étaient reproduits en d'autres journaux, surtout de l'Ouest: *L'Union, La Survivance, Le Patriote de l'Ouest.* Dans l'Est, *Le Nationaliste,* de Montréal, puis *Le Devoir,* qui lui succéda, firent aussi, maintes fois, le bras long à l'hebdo de Winnipeg, lui permettant d'atteindre un plus vaste public. *L'Action Catholique, Le Droit, Le Soleil, L'Evénement, La Presse,* d'autres aussi firent écho à ses paroles ou les commentèrent au bénéfice de leurs lecteurs.

Plusieurs revues de l'Est, des Etats-Unis même, publièrent aussi

des articles de Frémont ou sollicitèrent sa collaboration à une occasion quelconque: *L'Action Française, La Revue Nationale, La Revue Moderne,* toutes quatre de Montréal; *Le Canada Français,* de Québec, et le *Messager de New York.*

Pour ce qui est de la France, c'est plus difficile à dire. *L'Express de l'Ouest,* de Nantes, en publia des articles en 1914, sans doute aussi à une date ultérieure. Lorsque *Sur le Ranch de Constantin-Weyer* parut par tranches dans *La Liberté, Paris-Canada* commença de le reproduire, mais après deux numéros il s'arrêta sans donner d'explication. L'hebdomadaire *Paris-Canada* était alors l'organe officiel du Commissariat du Canada. Cela se passa pendant les vacances du rédacteur qui demanda de ne pas faire état de cet incident.

D'autres journaux ou revues, même s'ils ne reproduisirent point textuellement les écrits de Frémont les résumèrent à l'occasion. Il lui en parvenait parfois des échos mais il n'y attacha guère d'importance alors; "et à présent, cela compte encore moins!" concluait-il.

Et c'est ainsi que le plus simplement du monde, Frémont se refusait à considérer la gloire qui lui revenait du rayonnement de son oeuvre de journaliste.

Cette interview n'a pas osé sonder le côté personnel de la vie de D. Frémont. Pour le voir, non plus de sa tribune de publiciste, mais pour ainsi dire, dans les coulisses, à son bureau de rédacteur, à son atelier de travail et croquer sur le vif les aspects les plus intimes de sa personnalité, il vaut mieux interroger sa belle-soeur, *Mère-Grand,* Mme Paule Linehan.

Outre son rôle de rédactrice, elle corrigeait les épreuves, traduisait les annonces et revisait les courriers des correspondants. Ses dix-huit ans aux côtés de Frémont lui ont permis, sans nul doute, de le connaître mieux que personne.

Et Mère-Grand de s'exécuter avec la meilleure grâce du monde quand on lui demande des détails plus personnels sur son beau-frère:

> Mes années de collaboration à *La Liberté* ne manquent pas de détails savoureux, écrit-elle. En voici quelques-uns qui ont au moins ce mérite de la vérité, du pris sur le vif.
>
> Je revois le directeur de *La Liberté* toujours calme, toujours placide, sauf aux heures de mise en page. Le journal de-

> vait être imprimé le mardi, vers les deux heures de l'après-midi. Infailliblement, annonces, traductions ou nouvelles importantes nous tombaient dessus à la dernière minute, créant une confusion qui mettait le directeur hors de lui, dans une plaisante et brève colère. Le journal enfin sous presse, M. Frémont et sa collaboratrice reprenaient leur équilibre et la paix régnait dans l'enceinte sacrée. [3]

S'il y avait parfois conflit entre le directeur et *Mère-Grand* c'était toujours sur le même sujet: le mot *juste,* l'expression *juste,* la *juste* nuance! Chacun tenait à son opinion. Les voix montaient, la discussion s'échauffait. On voyait alors le Père Plourde, leur voisin de bureau, lancer un coup d'oeil par-dessus ses lunettes: "Tout doux, tout doux!" recommandait-il.

Mère-Grand gagnait rarement son point. Elle faisait d'ailleurs pleine confiance à celui qui a toujours eu la recherche du mot à sa place, du mot exact, le souci des belles proportions de l'ensemble. Parfois Frémont en venait à avouer à *Mère-Grand* qu'après lui avoir tenu tête à propos d'une phrase d'éditorial, il avait corrigé ensuite "sans rien dire".

La quiétude d'esprit du directeur se trouvait souvent mise à l'épreuve. Certains personnages auraient bien voulu faire marcher le journal à leur gré et usaient de toute leur influence dans ce sens. On se butait alors à un Gilbraltar. Frémont avait horreur des compromissions, du faux.

Heureusement, les problèmes qui se présentaient n'était pas tous de ce calibre.

> Il y avait aussi, ajoute Mère-Grand, les petites comédies, la kyrielle des demandes intempestives qui afflige tout journaliste. On s'y habitue et ... cela rompt la tension!
>
> Par exemple, certains jours, des sociétés rivales exigeaient, chacune, le haut de telle page d'intérêt local. — En temps d'élections, c'était prévu, chaque parti accusait le journal de favoritisme pour l'adversaire. — Ici on déplorait la carence des nouvelles catholiques; là, on comparait *La Liberté* à un missel.
>
> Et que dire des inanités que nous apportait le courrier! Cet article, par exemple, sur les épingles à cheveux, accompagné de la note, "Prière de ne rien modifier; ces lignes y perdraient de leur sens". — un fidèle ami du journal débutait

> toujours ainsi: "Je ne saurais ne pas ..." Un autre, "Si, au cas, vous ne publiez pas ma lettre ..." Il y avait ainsi de quoi orner à l'infini la table de travail du journaliste. M. Frémont recevait tous ces bouquets avec un sourire amusé, un peu malicieux, ce sourire qui disait tant.[4]

D'une belle éloquence, doué d'un geste heureux, le directeur de *La Liberté,* fréquemment demandé comme conférencier par nos organisations nationales, dut, vers la soixantaine, se soustraire à toute invitation. Une malencontreuse aphonie commença à l'affliger; ses cordes vocales se détériorèrent complètement.

Mais toute situation — si tragique qu'elle soit — comporte son côté comique. Il suffit de le découvrir. Frémont riait le premier de sa "voix blessée", comme dit quelque part Mauriac. Ses intimes prenaient plaisir à l'entendre fredonner ses airs favoris: *La Berceuse de Jocelyn* ou des extraits de *L'Arlésienne,* avec moins de sons que de tours de force et de pantomime.

Et voici pour le bureau de rédaction, avenue McDermot. Quant au cabinet de travail de Frémont, rue Guildford, une atmosphère de silence et de méditation y régnait. C'est là qu'il se réfugiait pour écrire le soir et les fins de semaine. Charivari au dehors, soit! mais dans ce sanctuaire, aucun bruit n'était permis; on y marchait à pas feutrés, comme dans un cloître", termine Mme Linehan. [5]

Il n'y a guère lieu, cependant, de s'étonner qu'il en soit ainsi. Pareil cadre ne s'avère-t-il pas nécessaire, essentiel même, à toute activité intellectuelle digne de ce nom? Or Frémont voit dans sa profession de journaliste bien plus qu'un métier, même intellectuel; il la considère comme une mission, voire un apostolat. Aussi a-t-il besoin de cette oasis de paix et de silence, de cette atmosphère de recueillement pour penser et rédiger ces éditoriaux qui influent sur ses nombreux lecteurs, ces mots d'ordre qu'ils attendent de lui comme d'un chef de file, ces leçons qu'en fin pédagogue il expose de façon à les former tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue national, ces directives enfin qu'il leur donne en temps opportun pour un front uni et une action commune. Par ailleurs, des collaborateurs peuvent lui prêter main forte, mais il reste l'âme du journal et toute la responsabilité de la politique à suivre, de la stratégie à ordonner, lui incombe, il le sait.

1 Lionel Groulx, — Dans une conversation téléphonique, à l'auteur.

2 La majeure partie de ce chapitre est basée sur des notes prises au cours d'une interview accordée par D. Frémont à l'auteur, été 1960.

3 Notes manuscrites envoyées par Mme J. Linehan à l'auteur.

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

CHAPITRE VI

LE JOURNALISTE, ARTISAN DE CULTURE NATIONALE

Thèmes exploités par le journaliste - Pureté de langage - Contre l'anglicisme - Pour une atmosphère française au foyer - Pour le français officiel partout - Pour des enseignes bilingues - Pour la refrancisation dans tous les domaines - Pour la fidélité aux traditions - Pour la culture nationale par l'histoire - Pour une culture générale

Le journaliste qui conçoit sa profession comme une vocation se doit de faire de sa tribune une chaire d'où il enseigne, d'où il élève, — dans le sens littéral du mot, — ses lecteurs. Ceux-ci ne sont-ils pas à son école? N'attendent-ils pas de lui des directives, des mots d'ordre? Ne sont-ils pas disposés à se laisser façonner en toute confiance par leur quotidien ou leur hebdomadaire?

C'est ce qu'a compris Frémont et c'est pourquoi il est "l'un de ceux qu'il faut ranger parmi les artisans de notre culture nationale". [1] Comme on lui demandait un jour quels thèmes il avait le plus souvent ou le plus volontiers abordé et développé au cours de sa carrière journalistique, il avoua simplement: "J'ai exploité continuellement un petit nombre de filons qui se touchent de très près; langue et culture française, lectures et études post-scolaires, histoires nationale et régionale, etc. Une vraie machine à répétition. Peut-être faudrait-il en dire autant des professeurs à tous les degrés". [2] Artisan de culture il l'a donc été dans tous les domaines qui, chez nous, touchent à la cause catholique et française, il l'a été en faveur de tous les mouvements qui militent pour notre survie et notre épanouissement dans l'Ouest canadien.

Au tout premier plan de notre culture nationale, Frémont voit, avec raison, notre langue française. A l'instar de Louis-Gabriel de Bonald, il est convaincu que "tant qu'un peuple n'est envahi que dans son territoire, il n'est que vaincu; mais s'il se laisse envahir dans sa langue, il est fini". Aussi ne perd-il aucune occasion de revenir sur le sujet de la langue et du bon parler. On n'a qu'à feuilleter ses deux hebdomadaires, *Le Patriote de l'Ouest* et *La Liberté* pour y retrouver sous divers titres ses leçons de langue: "Ce qu'il faut dire ..." "Dites, ne dites pas" "Comment dire en français..." "Le français des affaires ..." — colonnes intéressantes et instructives au plus haut point et dont on pourrait, avec profit, composer un manuel de bon parler et d'idiotismes corrects à substituer aux anglicismes qui pullulent autour de nous. On le sait, quand il écrit, Frémont a le culte du mot *juste*, de l'expression *juste;* aussi est-ce naturel qu'il veuille l'instiller chez tous ceux sur qui il exerce une influence. On ne peut s'empêcher de noter, en passant, la subtile pédagogie du publiciste qui fait ordinairement paraître ses leçons de bon parler dans *Le Coin des Enfants,* ou tout au moins dans *La Page Féminine.*

En plus de ces leçons directes de bon langage, Frémont revient souvent, avec instance, dans ses éditoriaux sur la nécessité, sur l'urgence de soigner notre parler. Il semble avoir pris pour lui l'injonction de Paul à Timothée: "Insiste à temps et à contre-temps, corrige, menace, exhorte, mais toujours avec patience et souci d'enseigner".[3]

> Parlons mieux, écrit-il sans ambages. Notre langage à tous est inférieur à ce qu'il devrait être. Un léger effort et un souci constant de notre dignité personnelle nous feraient éviter les négligences, les impropriétés de termes, voire les grossièretés qui le déparent. Nous nous récrions bien haut quand on nous lance à la face notre *patois.* Et pourtant la prononciation et le vocabulaire étrange de quelques-uns d'entre nous ne justifieraient-ils pas en partie ce reproche?
>
> Bien parler le français partout et toujours, c'est encore le grand, j'allais dire l'unique moyen de servir sa cause au pays. M. Athanase David le rappelait récemment à Montréal: "Souvent, disait-il, nous cherchons le meilleur moyen, la façon la plus habile de défendre la langue française. La plus belle défense que je connaisse, c'est de la bien parler". Parlons mieux. [4]

Heureusement, il ne prêche pas dans le désert. L'école, qui se sait responsable dans une bonne mesure de la qualité de la langue parlée par l'enfant, répond à ce qu'on attend d'elle. Un peu partout se

fondent des *Cercles de Bon Parler;* des concours de bon langage créent une saine émulation chez les élèves. Frémont ne manque pas de noter ces heureux résultats tout en préconisant l'effort continu dans ce sens:

> Depuis un certain nombre d'années, écrit-il en 1928, des efforts très louables se font dans divers milieux du Canada pour améliorer le langage de notre population. C'est un mouvement bien digne d'être encouragé et surtout étendu à toutes les parties du pays. Les résultats n'ont pas tardé à se faire sentir et ils sont très satisfaisants. Mais il y a tant à réformer sur ce terrain, nous avons à réagir contre de si fortes tendances adverses que la croisade en faveur du bon parler doit se maintenir chez nous à l'état permanent. [5]

Puis il explique pourquoi on ne saurait attacher trop de prix à la correction du parler. N'est-ce pas par là que l'on juge une personne? Un langage clair et précis, bien articulé n'impressionne-t-il pas toujours favorablement? Que penser de l'homme censé instruit dont la conversation trahit l'ignorance de la propriété des termes et des lois de la grammaire? Peut-il prétendre exercer une grande influence, quelque doué qu'il soit par ailleurs et quelques bonnes que soient ses intentions? N'est-ce pas l'une des conditions essentielles de toute vraie supériorité que de posséder parfaitement sa langue maternelle et de la bien parler?

Frémont est convaincu que les efforts faits pour améliorer notre langage et celui de nos enfants sont la meilleure preuve d'attachement au parler de nos ancêtres. Il va même jusqu'à affirmer que tous les sacrifices consentis pour le maintenir au Canada ne sont guère justifiables s'il ne s'agit que d'un français de second ordre. La langue que nous devons vouloir perpétuer ici et pour laquelle nous serons fiers de combattre, c'est la langue de France dans toute sa richesse et sa pureté.

Mais il n'y a pas que correction grammaticale, prononciation impeccable et propriété de termes à surveiller. Il y a encore à nous tenir en garde contre les anglicismes qui s'insinuent dans tous les domaines et qui, bientôt, fourmillent insolemment partout. Frémont, comme une sentinelle aux écoutes des dangers qui guettent notre vie nationale, aperçoit le péril et le signale "à temps et à contre-temps".

La lutte ~~contre~~ à l'anglicisme n'est pas une nouveauté au Canada.

On peut dire qu'elle est aussi ancienne que le mal dont souffre notre parler. A maintes reprises des patriotes clairvoyants ont jeté le cri d'alarme et tenté d'organiser la défense; sans eux, notre pauvre langue française serait aujourd'hui méconnaissable. Mais les résultats de leur campagne ne sont pas aussi visibles qu'on le désirerait. Pour le comprendre il faut tenir compte des circonstances toutes particulières auxquelles il faut faire face et surtout ne pas oublier dans quel état de promiscuité dangereuse les deux langues vivent, chez nous. Les inconvénients de cette situation n'affectent guère que nous, sans doute, puisque nous sommes pour ainsi dire les seuls à pratiquer pour de bon le bilinguisme.

Frémont rappelle qu'il est difficile de manier habituellement les deux langues et de les bien parler, car le français et l'anglais ont une foule de mots communs qui leur donnent une ressemblance superficielle et trompeuse. Très souvent, en passant d'une langue à l'autre, ces mots ne gardent pas leur signification première, de telle sorte qu'ils tendent des pièges continuels à ceux qui ne se tiennent pas en garde. De plus, l'anglais qui corrompt notre vocabulaire, ne respecte pas davantage notre syntaxe française: trop de phrases construites avec des mots exclusivement français sont agencées de telle façon qu'ils trahissent une tournure anglaise.[6]

Pour combattre ces termes anglais qui se glissent malencontreusement dans la phrase française, Frémont s'ingénie à decouvrir l'expression la plus acceptable, le mot le plus en accord avec le génie français. Ce n'est pas toujours facile, faute d'autorité infaillible en la matière: certains puristes sont d'une intransigeance déconcertante; par contre, des laxistes sont d'une tolérance outrée. Aussi Frémont est-il heureux d'accueillir un jour et de recommander à ses lecteurs le livre de Léon Lorrain, *Les Etrangers dans la Cité*. Il lui accorde, cette semaine-là, tout son éditorial: il donne d'abord en quelques phrases nettes et brèves, son appréciation de l'oeuvre; puis pratique et réaliste, il donne ses raisons de voir en ce livre un guide faisant vraiment autorité. De nombreux manuels déjà mettent en garde contre les anglicismes, dit-il, mais bien peu donnent satisfaction, soit qu'on les trouve notoirement incomplets, soit qu'ils ne se révèlent pas toujours des guides sûrs. Celui-ci se recommande par le nom même de son auteur, et on doit, croit-il, lui faire confiance.

> Le titre: *Les Etrangers dans la Cité* indique clairement l'oeuvre de dénonciation et d'épuration qu'il se propose. Nul n'était mieux qualifié pour l'entreprendre que M. Léon

> Lorrain. Le culte de notre parler français a toujours été au premier rang de ses soucis. Journaliste et conférencier, il a maintes et maintes fois attiré l'attention sur les dangers croissants de l'anglicisme. Publiciste de la Banque Canadienne Nationale, il rédige pour sa maison un bulletin mensuel d'une forme impeccable, et Dieu sait si les *étrangers* sont chez eux principalement dans le monde canadien-français de la finance.[7]

Le livre de Léon Lorrain sera accueilli, prédit Frémont, non seulement par les éducateurs mais encore par tous ceux qui, soucieux d'améliorer leur langage, regrettaient de ne pas avoir sous la main un guide sûr et pratique.

Mais ce n'est pas tout d'avoir ainsi, à portée de la main, des guides incontestés. Encore faut-il se mettre à leur école, faire passer dans la pratique, — et dans la pratique quotidienne surtout, — toutes leurs leçons. Frémont croit que les instituteurs manitobains ont à s'améliorer sur ce point et qu'ils le feront. Autrement, il serait vain de placer au programme le bon parler et de pourchasser l'anglicisme. Il faut joindre l'exemple au précepte: les jeunes, pour réagir efficacement contre les nombreuses influences mauvaises, ont besoin de la leçon vivante et permanente de tous les éducateurs sans exception. Et ceux-ci ne sauraient se dérober à la mission qui leur incombe.[8]

Toutefois, les instituteurs ne sont pas les seuls éducateurs; il faut pouvoir compter sur le foyer pour alimenter la vie française. Frémont, dans ses éditoriaux, revient fréquemment sur ce thème; on pourrait le citer abondamment. Un seul exemple, bien typique de sa pensée à ce sujet, suffira cependant pour juger de l'insistance qu'il met à convaincre les parents de leur devoir à cet égard:

> Il n'est pas nécessaire de donner dans le pessimisme pour constater que la vie française, en dépit de certains aspects réconfortants, a une tendance générale à s'anémier chez nous. Tous ceux qui observent un tant soit peu arrivent à cette conclusion. Il faut remédier au plus vite à cet état de choses, sans quoi les défections séviront bientôt à l'état d'épidémie.
>
> La vie de notre peuple chancelle faute de l'aliment qui lui est nécessaire pour subsister et se renouveler. Sans doute, l'école est la base indispensable de toute formation intellectuelle; mais l'enfant qui en sort avec une connaissance rudimentaire de sa langue n'est pas immunisé pour le reste de ses

> jours. Chacun sait que dans les conditions ordinaires, beaucoup de jeunes gens et de jeunes filles sont exposés à perdre assez vite leur bagage de français, si l'influence du milieu familial ne les aide à résister au courant et à affermir leur mentalité française.
>
> Quelles que soient les exigences du milieu et la lutte pour le pain quotidien, l'intimité du foyer demeure inviolable et la langue maternelle y garde tous ses droits. Les parents qui en tolèrent une autre sans raison sont les premiers coupables.
>
> Ne dites pas qu'il s'agit d'un détail sans importance. Notre langue porte en elle et propage autour d'elle les vertus de la race. Perdre l'habitude de parler français, c'est cesser de penser en français, c'est relâcher le lien naturel qui nous rattache aux vieilles traditions françaises et catholiques. [9]

Suite à l'éditorial donné, c'est tout le Manitoba qui est en état d'alerte, face à cette question du français dans la famille. Les cercles paroissiaux de l'A.E.C.F. sont invités à attirer l'attention de leurs membres sur ce point dont l'urgence augmente chaque année. Dans un éditorial, Frémont seconde la vaillante Association. Il rappelle les principales données du problème et suggère la voie vers une solution.

Le plus grand nombre des nôtres, remarque-t-il, se voit obligé par les nécessités de la vie quotidienne à de fréquents rapports avec des concitoyens d'origine et de langue différentes des nôtres. Beaucoup d'entre eux vivent dans une ambiance totalement anglaise contre laquelle ils ont peine à se défendre. Seuls ceux qui ont reçu une solide formation française résistent sans trop de mal; les autres, les jeunes surtout, sont exposés à perdre les vertus caractéristiques de leur race. Contre cette emprise anglo-saxonne, le français peut encore se retrancher dans l'asile inviolable du foyer. Cependant combien ce dernier rempart de notre langue et de nos traditions a besoin d'être protégé et gardé! Si on le laisse envahir, il deviendra inefficace. Que faisons-nous pour le défendre? demande Frémont. Sommes-nous attentifs à lui garder son vrai caractère? De plus, essayons-nous de donner au foyer une atmosphère spéciale par l'ameublement, la décoration des murs, certains objets familiers? — une atmosphère pas nécessairement calquée sur celle d'un intérieur de la province du Québec, mais qui respire cependant la vie catholique et française. Enfin, suggère-t-il, que la bibliothèque ait des rayons de livres français et que des journaux et des magazines français se trouvent à portée de la main. [10]

Que le français en vienne à régner au foyer, ce serait déjà fort bien. Mais il a droit de cité et "C'est à nous d'en mettre", écrit dans un entrefilet Frémont, reprenant le célèbre mot d'ordre de Mgr Béliveau aux Franco-Manitobains.

> On ne trouve pas dans le monde des affaires tout le français qu'on serait en droit d'y trouver, affirme-t-il, mais à qui la faute? Il existe dans nos campagnes des centres à peu près exclusivement français où pas un mot, pas un signe à la façade ou à l'intérieur des établissements publics ne laisse soupçonner la nationalité de ceux qui y vivent. Quelques pancartes affichées ici et là suffiraient à donner à nos villages l'estampille française. Elles ne coûtent rien; il suffit de les demander — en insistant au besoin ... C'est un détail qui en vaut la peine. Nous le signalons à nos cercles de la Jeunesse Catholique comme un point précis sur lequel pourrait s'exercer une action pratique. [11]

Cette question des enseignes bilingues ou françaises pour nos villages canadiens-français, Frémont la considère capitale. Ces enseignes ne donnent-elles pas à une ville, à un village, son véritable cachet, la marque de sa nationalité? Quelle étrange impression produisent les Canadiens français s'ils parlent une langue, et leurs enseignes, une autre? Y a-t-il là légèreté, insouciance, manque de fierté nationale? se demande le témoin de cette anomalie. De tout cela, croit Frémont. Les nôtres semblent admettre que, dans le domaine des affaires et des enseignes, l'anglais jouit d'une sorte de monopole. Un peu de réflexion suffirait à rectifier pareille erreur et à faire triompher le sens patriotique et le simple bon sens. On se rendrait compte que les enseignes françaises ont une valeur éducatrice de premier ordre et, qu'à ce titre, c'est une faute impardonnable de ne pas les utiliser. On verrait qu'elles sont une façon de nous affirmer et de faire valoir nos droits. Elles diraient, ces enseignes, et cela sans provoquer personne, — que nous existons dans telle ou telle région, comme Canadiens français, que nous y représentons une force et que notre langue y est à l'honneur. En plus d'être des agents de propagande pour notre cause, elles nous rehausseraient à nos propres yeux, nous donneraient confiance en nous-mêmes et en l'avenir de notre langue dans l'Ouest. Enfin, elles constitueraient une leçon permanente et indispensable pour les enfants qui verraient que notre langue n'a pas à céder le pas à l'autre, à s'effacer continuellement devant elle et à se contenter du domaine de la famille. [12]

Cet éditorial est le coup de clairon qui met en branle une intense

campagne de refrancisation dans tous les domaines de la vie sociale, spécialement celui des affaires. Au bout de cinq mois, le rédacteur porte de nouveau la question de la campagne devant son public, impatient de savoir à quoi elle a bouti. Aucun bulletin de victoire précis, catégorique, qui coupe court à toute controverse, mais le monde des affaires et les compagnies d'assurances ont ouvert les yeux au problème, la question des enseignes françaises a gagné du terrain, on a dressé un état complet de la situation dans chaque centre français de la province, on sait désormais sur quels points porter les efforts, des démarches sont en voie pour obtenir que, dans les bureaux et les magasins, le français figure à côté de l'anglais. Tout n'est pas gagné, mais le public s'intéresse à la chose, il reconnaît l'illogisme et l'inconvenance de l'enseigne unilingue et, pour le moment, c'est l'essentiel. Frémont est convaincu que l'idée fera son chemin et finira par triompher.

Mais, écrit-il ensuite à ses compatriotes,

> il serait vain et ridicule de demander aux autres de respecter le français et de le reconnaître, si nous l'ignorons nous-mêmes. Si notre langue n'occupe pas, dans l'administration publique et les affaires, la place à laquelle elle a droit, c'est notre faute, notre grande faute. Nous n'avons pas été assez vigilants à garder le dépôt sacré; notre insouciance et notre lâcheté sont responsables de l'état de choses actuel.
>
> La campagne est close, — non, elle continue! — C'est chaque jour de l'année que chacun de nous doit faire preuve d'attachement à sa langue ... Tâche obscure, parfois difficile, toujours méritoire, dont la nécessité s'impose de plus en plus et que nous ne devons pas perdre de vue un seul instant. [13]

La campagne de refrancisation n'a pas oublié la formule d'impôt sur le revenu, — on l'exige française, ou tout au moins bilingue. "A temps et à contre-temps", avec vigueur, Frémont était revenu sur ce point. La formule unilingue, disait-il, suppose une ignorance voulue de l'une des deux langues officielles du pays. Devant cette ignorance, l'attitude des Canadiens français, fiers de leur nom et jaloux de leurs droits est tout indiquée: refuser de remplir les formules anglaises et en demander dans leur propre langue. Et réagir de la sorte continuellement, sans se lasser, s'ils ne veulent pas voir leurs droits, tôt ou tard, périmés. Aux attaques sournoises dont ils seraient l'objet, qu'ils opposent un système de défense méthodique et ferme. Que toute injustice à leur égard, que tout ostracisme de leur langue déclenche une protestation motivée.

Frémont conclut finement: "C'est lorsqu'on nous demande de mettre la main à la poche qu'il nous est le plus facile de réclamer notre dû. La perception de l'impôt sur le revenu est une belle occasion à ne pas manquer. Ne nous laissons pas intimider par les menaces. Exigeons du français!"[14]

Le printemps suivant, il rappelle le même devoir à ses lecteurs franco-canadiens: ils ne doivent pas manquer une occasion de faire reconnaître, de façon pratique, le caractère officiel du français. Il s'agit de ne pas perdre patience et de réclamer des formules françaises chaque année. Frémont croit que c'est un plan concerté de l'administration pour lasser la patience des protestataires et réduire la part du français de plus en plus, jusqu'à extinction complète. Et à ceux qui disent que ce sont là des bagatelles, il explique que dans les questions de langue et de nationalité, il n'y a pas de bagatelles et de détails insignifiants. On doit réclamer sans relâche, à chaque violation de ses droits. Le jour où ceux-ci pourront être méconnus sans qu'aucune protestation ne s'élève, ils ne tarderont pas à être périmés; il sera trop tard alors pour réagir avec quelque chance de succès.[15]

Aussi Frémont est-il heureux de signaler peu après, parmi les quelques résultats tangibles immédiats de la campagne de refrancisation, qu'on a enfin obtenu satisfaction en ce qui concerne la fameuse formule!

Cependant, ce n'est pas encore là l'ultime victoire. La lutte doit donc continuer sur tous les fronts. Il faut obtenir des noms français pour nos centres français, expose-t-il dans un éditorial en 1922. Et pas rien que cela mais il faut mettre du français là où il n'y en a pas, ou pas assez: dans l'administration, dans la correspondance d'affaires, dans les catalogues, dans les enseignes, pour que notre langue paraisse et soit reconnue partout, pour qu'elle témoigne de notre existence, du rôle historique de notre race dans le passé et de son apport à la vie commune dans le présent. Entre autres choses, l'on pourrait tenter de franciser un peu plus la carte de l'Ouest canadien, de donner des noms français à nos paroisses françaises car

> nous habitons un pays qui a été découvert, évangélisé et colonisé par les nôtres. Ce triple titre de gloire devrait logiquement se perpétuer dans nos noms géographiques; quand on consulte une carte géographique remontant tout au plus à quelque vingt-cinq ans, on est frappé de l'aspect agréablement français qu'elle présente. La période d'immigration intense

> que nous avons connue depuis, en multipliant les centres ruraux, a eu malheureusement pour effet de noyer les îlots franco-canadiens. ... Que l'immense majorité des villes et des bourgades de l'Ouest portent aujourd'hui des noms anglais, c'est un état de choses inévitable, contre lequel nous ne songeons nullement à nous insurger. Mais ce qui est une anomalie et un non-sens, c'est que des localités aux neuf-dixièmes françaises se trouvent affublées de noms qui masquent infailliblement le vrai caractère de leur population. Qui croirait par exemple, à en juger par la physionomie de leurs noms, que Willow Bunch, Debden, Howell, Duck Lake, Shell River — pour ne citer que celles-là, sont des paroisses exclusivement franco-canadiennes? [16]

Comme remède, faire toilette française, obtenir crédit pour ce qui nous appartient, faire disparaître ce non-sens, désigner nos centres sous des vocables français. Il est possible de franciser le nom de nos villages; on devrait le faire là où la chose n'entraîne pas de sérieux inconvénients, de conclure Frémont.

Là encore, que personne ne pense que ce sont des détails, tous plus insignifiants les uns que les autres, que ce n'est pas avec des riens de ce genre que l'on s'assurera l'avenir du français au pays. Frémont insiste que ces bagatelles cessent d'être négligeables lorsqu'on les étudie dans leurs répercussions lointaines. Aussi espère-t-il qu'un solide noyau des nôtres, sur différents points du Canada, adopte comme mot d'ordre le *souci du détail,* qu'il prenne la ferme résolution de mettre du *français partout.* Qui sait s'il ne fera pas, ainsi, plus pour la nationalité que tous les textes de loi et tous les discours vieux style du 24 juin?[17]

Frémont ne s'arrête cependant pas aux seuls détails. Tout ce qui est facteur de culture nationale l'intéresse. Il revient en toute occasion sur la fidélité aux vieilles traditions et coutumes canadiennes qui ne doivent pas céder la place aux nouveautés d'inspiration étrangère. Il attire l'attention sur les publications françaises issues de l'un ou l'autre ministère, soit fédéral, soit provincial, et insiste pour qu'on les demande, surtout à l'exclusion des mêmes brochures en anglais.

Enfin, comme base naturelle et solide à notre culture française et catholique, il propose la connaissance et l'étude approfondie de notre histoire, car elle renferme avant tout un motif de fierté et une leçon de foi. Mais cette histoire, pour dispenser ses vertus vitales, doit être, comme un éducateur de chez nous la définissait, l'histoire réfléchie, explicative des faits, lumière pour l'intelligence et stimulant pour la

volonté, *La Magistra Vitae des Anciens.*

Cette histoire-là, continue Frémont, est accessible aux enfants eux-mêmes. Qu'on la dépouille de tout apparat livresque, qu'on la présente sous forme de récits, simples, imagés, réalistes, faisant appel au coeur autant qu'à la raison. Qu'on vise moins à la somme des connaissances qu'à leur parfaite assimilation.

Qu'on présente à nos jeunes l'histoire générale du pays qui nous relie par ses découvreurs et ses premiers colons, à nos origines françaises, fort bien! mais qu'on y joigne l'histoire de l'Ouest, qui nous appartient en propre et que nous devons cultiver avec un soin particulier. Elle renferme des raisons de fierté, des arguments de défense qui peuvent être d'un secours presque journalier dans nos luttes d'aujourd'hui, dit-il. Qu'on fasse remarquer comment les hommes publics chargés de dresser la carte électorale ont respecté son passé historique, — comment, de même, nos chefs religieux et laïcs ont été bien inspirés en choisissant des noms français pour nombre de nos villages et de nos municipalités. Mais qu'on ne s'arrête pas là, de grâce! sans quoi ce bel effort perd toute sa valeur. Il ne faut pas que les générations nouvelles passent à côté de ces noms glorieux sans en comprendre la beauté et la signification, sans en connaître l'histoire, sans grandir en fierté. En fin de compte, à quoi servirait-il d'inscrire sur la carte, au coin des rues ou au frontispice de nos écoles les noms de ceux que nous devons honorer, s'ils sont lettre morte dans l'esprit et le coeur de la jeunesse étudiante, de notre peuple de demain? [18]

Fort de cette conviction que l'histoire est "formatrice de la jeunesse", Frémont saisira toutes les occasions possibles pour rappeler, dans ses éditoriaux, les grandes dates de notre histoire et souligner les leçons qui en découlent. Nous savons déjà qu'il se livra aussi à des études historiques nombreuses et ardues, toujours dans le but d'édifier plus fermement notre culture nationale.

Mais la culture nationale chez nous, en attachement sincère et profond à notre langue dans tout ce qu'elle a de beau et de pur, à notre histoire dans ce qu'elle a d'exaltant et d'héroïque, peut-elle se concevoir sans un amour vrai et un désir avide de la Culture elle-même en général? Frémont ne le croit pas; il est convaincu, qu'au contraire, cette dernière est essentielle pour étayer la fragile structure de notre culture nationale, sinon pour en former la base même. Aussi se fait-il l'apôtre de la culture sous toutes ses formes et auprès de toutes les catégories de ses lecteurs.

Aux jeunes gens et aux jeunes filles sortis de l'école et munis d'un bagage intellectuel plus ou moins léger, il rappelle, chaque fois qu'il le peut, le devoir qu'ils ont de se cultiver, de se développer eux-mêmes le plus possible. Il les met en garde contre la manie de flâner, de tuer le temps, de se laisser accaparer, à leur propre détriment, par des parties de plaisir plus ou moins saines. Pourquoi ne consacreraient-ils pas les nombreux loisirs que leur laissent, en particulier, les soirées d'hiver, pour s'adonner à des études suivies et à des lectures fructueuses? Tous ont avantage à pousser plus loin leurs études, à acquérir plus de connaissances dans un domaine ou dans un autre. Pourquoi ne suivraient-ils pas les séries de conférences que l'une ou l'autre organisation nationale ou culturelle de Winnipeg et de Saint-Boniface donne au cours de l'hiver? Les jeunes y brillent ordinairement par leur absence ... On dirait que tout ce qui touche de près ou de loin la culture intellectuelle les laisse indifférents. Ce mal, qu'on dit universel, semble sévir chez nous plus qu'ailleurs. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à examiner la liste des promotions à l'Université du Manitoba. C'est avec étonnement, avec appréhension même, qu'on y remarque le peu de place que nos jeunes y occupent. Demain nous déplorerons leur absence dans la vie professionnelle, commerciale, industrielle et sociale. A la campagne, aussi on a besoin de chefs, on désire une génération nouvelle ouverte aux idées de progrès agricole. C'est par les conférences, les cercles d'études et la lecture que se formera cette élite. Qu'on s'en convainque, qu'on secoue son apathie et qu'on réagisse, supplie Frémont. [19]

Nos jeunes ne sont pas les seuls à blâmer pour cette mésestime des choses de l'esprit, explique-t-il une autre fois. Ne sont-ils pas d'une race où la paresse intellectuelle est proverbiale? Bon nombre de nos adultes n'ont-ils pas horreur de tout livre, de tout journal, de toute revue susceptibles de leur présenter quelque idée sérieuse? On prend son parti d'un tel état de choses qu'on juge inéluctable, ou bien on s'en excuse: on est trop absorbé par ses occupations professionnelles, par ses devoirs de famille, trop engagé dans la lutte pour la vie. Même ceux qui constituent la classe instruite donnent ici un exemple déplorable. La culture générale fait défaut chez la plupart; cependant bien peu se donnent jamais la peine d'étudier sérieusement une question religieuse, politique ou économique. Par suite, on n'a pas de conviction ferme, pas d'initiative, on est incapable de réfléchir, d'observer, de donner une direction, bref, on est inapte à servir utilement sa race et son pays.

Et la cause de ce grave défaut qui afflige les nôtres, qu'elle est-elle?

Comment se fait-il que le Canadien français se montre si lâche et si peu enthousiaste quand il s'agit du travail de l'esprit? Il n'est pourtant pas moins apte que les autres peuples au travail intellectuel. Alors ne serait-ce pas parce que le milieu où il a grandi ne l'a pas favorisé sous ce rapport, parce que sa première éducation a été incomplète, pour ne pas dire infructueuse quant à la formation de l'intelligence? L'enfant imite instinctivement ce qu'il voit et entend; sa personnalité reflète les goûts et les habitudes de ceux qui l'entourent. S'il n'acquiert pas l'amour de l'étude, s'il ne développe pas l'ambition d'orner son esprit et de l'enrichir, s'il ne découvre pas les joies profondes de la lecture, la faute n'en est-elle pas aux adultes responsables de sa première formation, aux parents surtout? Que la famille seconde les maisons d'éducation dans leur réaction contre la fâcheuse ambiance générale, qu'elle aide à éveiller les jeunes intelligences et bientôt l'on ne nous jettera plus à la face, comme un défaut national, notre paresse intellectuelle.[20]

Si, cependant, on n'a pas le courage de réagir, il s'ensuivra pour les nôtres une médiocrité intellectuelle aux conséquences des plus sérieuses. Ce sera d'abord l'influence délétère qu'elle exercera sur les enfants et sur les jeunes qui grandissent. S'ils voient tout l'intérêt, toutes les préoccupations de leur entourage tournés uniquement du côté des commodités et des jouissances matérielles, quel goût auront-ils pour la culture intellectuelle? Quels talents pourront éclore en pareille atmosphère? Quelles ambitions nobles et désintéressées pourront y germer pour le service et l'honneur de notre race? — Et, comme tout s'enchaîne, ce manque d'idéal conduira au manque d'ambition et de compétence, puis, un jour, à la perte de nos positions et de notre influence.[21]

Pour remédier à cette médiocrité intellectuelle qui anémie et met en grave danger notre vie française dans l'Ouest, Frémont suggère ailleurs quelques moyens. Et d'abord, l'entretenir au foyer cette vie française, par des discussions sérieuses de nos problèmes d'ordre religieux et national, par une saine récréation intellectuelle dans la compagnie de bons auteurs français. L'alimenter aussi, cette vie française, par la lecture du journal français de sa province fondé pour répondre à une mission bien définie, à un besoin réel. Lui créer, à cette vie française, un réservoir d'où elle jaillira, — par la création de bibliothèques paroissiales. Qui sait si l'on ne réveillerait pas de puissantes énergies somnolentes, si l'on n'assurerait point le succès de nombre de nos organisations, si l'on ne consoliderait pas d'une manière définitive nos positions, par ce moyen de la bibliothèque française chez

nous? Ne devrait-on pas le tenter, en tout cas, pour créer et maintenir parmi nous un vrai courant de vie française, pour travailler à relever le niveau intellectuel de la masse?[22]

Ailleurs, Frémont préconisera un effort plus grand chez la gent écolière. A maintes reprises il taquine les garçons ou ironise finement sur le fait, qu'aux concours de français, ils se laissent dépasser, et de beaucoup, par les filles. Même s'il est heureux que les Canadiennes soient instruites, distinguées de langage et caractère, ce ne sont pas elles seules qui créent la vie publique d'une nation. Il lui faut des hommes cultivés, éclairés et au sentiment national bien développé; et cela ne saurait exister sans la connaissance parfaite, l'amour et le respect de sa langue. [23]

Il ne se passe guère une rentrée de classe en septembre, ou un concours de français, que le rédacteur n'y aille d'un éditorial ou d'un commentaire spécial. Il rappelle aux parents que

> du soin apporté au premier développement intellectuel des jeunes dépend pour une grande part non seulement leur succès dans la vie, mais encore le plus ou moins d'influence de notre race pour l'avenir ... que l'exemple joue un rôle primordial en matière d'éducation ... que l'indifférence des parents pour les choses intellectuelles se réflète chez les enfants ... que l'école préparera des chefs intelligents et patriotes, mais à la condition que les parents collaborent à l'oeuvre du maître et éveillent les légitimes ambitions des enfants. [24]

Comme on le voit, Frémont, dans ses considérations et ses conseils touchant la Culture en général, passe tout naturellement au problème national qui le hante. Recommander une meilleure instruction, une éducation plus solide, une culture plus générale, c'est pour lui, appuyer et avancer la cause de la culture nationale. Il n'est d'ailleurs pas seul à le croire et à en être convaincu: Mgr Camille Roy, entre autres, n'a-t-il pas répété au Congrès Eucharistique de Chicago, en 1925, que "la survivance française est avant tout question d'instruction?"[25]

---

1 Michel Roy, "Donatien Frémont: L'écrivain ne surgit pas de nulle part", *"L'Autorité"*, 18 avril 1953.

2 Notes manuscrites de Frémont à l'auteur.

3 S. Paul à Timothée, II, ch. 4, v. 3.

4 Frémont, "Le souci du détail", *Le Patriote de l'Ouest*, 23 juin 1920.

5 Frémont, "Soignons notre langage", *La Liberté,* 28 novembre 1928.
6 Le liseur, "Les Etrangers dans la Cité", par Léon Lorrain, *La Liberté,* 20 mai 1936.
7 *Ibid.*
8 Frémont, "Le langage de nos enfants", *La Liberté,* 17 janvier 1940.
9 Frémont, "Pour entretenir la vie française", *La Liberté,* 2 décembre 1931.
10 Frémont, "Le français dans la famille", *La Liberté,* 30 novembre 1932.
11 Frémont, "De-ci de-là, C'est à nous d'en mettre!" *La Liberté,* 10 octobre 1936.
12 Frémont, "Des enseignes bilingues", *Le Patriote de l'Ouest,* 17 mai 1922.
13 Frémont, "Cinq mois de campagne française", *Le Patriote de l'Ouest,* 9 août 1922.
14 Frémont, "Qu'on exige du français", *Le Patriote de l'Ouest,* 7 avril 1920.
15 Frémont, "L'impôt sur le revenu", *Le Patriote de l'Ouest,* 9 mars 1921.
16 Frémont, "Des noms français pour nos centres français", *Le Patriote de l'Ouest,* 19 avril 1922.
17 Frémont, "Le souci du détail", *Le Patriote de l'Ouest,* 23 juin 1920.
18 Frémont, "L'histoire formatrice de la jeunesse", *La Liberté,* 30 novembre 1938.
19 Frémont, "Que ferez-vous de vos soirées?", *La Liberté,* 13 novembre 1929.
20 Frémont, "Notre paresse intellectuelle", *La Liberté,* 1er novembre 1922.
21 Frémont, "Notre médiocrité intellectuelle", *La Liberté,* 16 février 1927.
22 Frémont, "Pour entretenir la vie française", *La Liberté,* 2 décembre 1931.
23 Frémont, "Et nos garçons, qu'en ferons-nous?", *La Liberté,* 23 juin 1926.
24 *Ibid.*
25 *Ibid.*

CHAPITRE VII

JOURNALISTE ET CHEF DE FILE

Le "chef de file" - Immigration et colonisation - Paroisses homogènes - Mentalité rurale - Elite rurale - Chômage - Culture mixte - La famille - Problème économiques et sociaux - Problèmes politiques - Drapeau canadien - Du français à la radio

En 1933, Robert Rumilly, dans un article sur le groupe des Canadiens français de Winnipeg et de Saint-Boniface, écrivait:

> Nous avons vu ... parmi eux plusieurs des chefs et des artisans de la survivance ... A part des institutions religieuses chacune des provinces des Prairies possède, au point de vue français, deux oeuvres essentielles: une Association d'Education et un journal. *La Liberté* est confiée à Donatien Frémont, ... un Français qui a fait du Canada son pays d'adoption, ... un chic type! Depuis dix ans, il a renoncé aux voyages, aux vacances, aux lectures, aux situations plus profitables qu'il aurait pu convoiter et occuper ... pour se consacrer de toute son âme au service de ses frères de l'Ouest. [1]

L'année suivante, Rumilly consacre à Frémont tout un chapitre de son livre *Chef de file* et reconnaît qu'il est un des chefs du groupe franco-manitobain qui fait honneur au nom français et à la province-mère de Québec. [2]

Il n'est pas le seul à admirer l'oeuvre de Frémont et son ascendant sur la population canadienne-française de l'Ouest. Wilfrid Bovey,

dans son oeuvre *Les Canadiens français d'aujourd'hui,* le qualifie d' "écrivain remarquable", [3] le cite volontiers, et semble faire grand cas de son opinion.

De plus, à l'occasion des divers anniversaires du journal, ses confrères journalistes se plaisent à dire à Frémont leur admiration pour l'oeuvre nationale qu'il soutient, leur appréciation du vaillant hebdomadaire qu'il dirige. Les louanges que mérite *La Liberté* remontent naturellement à son rédacteur. "La fidélité canadienne-française dans les milieux anglophones est l'oeuvre des journaux et des associations patriotiques, écrit-on. *La Liberté* de Winnipeg est au nombre de ces organes auxquels les minorités canadiennes-françaises doivent la cohésion et l'excellent moral qui assurent leur survivance." [4]

A ces témoignages, ajoutons-en un autre, celui de Mgr Emile Yelle, P.S.S., archevêque-coadjuteur de Saint-Boniface. Au Congrès de la langue Française, tenu à Québec en 1937, le distingué prélat avait brossé un tableau rigoureusement objectif de la situation des Manitobains de langue française. D'une part, il avait signalé les déficiences et mis en garde contre les dangers qui menaçaient les nôtres; d'autre part, il avait rendu hommage aux associations et aux chefs qui se faisaient les sentinelles et les défenseurs de leur cause. Puis il avait parlé de *La Liberté,* au service de l'oeuvre de défense et de survivance française au Manitoba.

Mais personne ne s'y trompe, un journal, c'est son rédacteur en chef qui l'anime; et l'âme de *La Liberté,* "son âme de fer" [5], n'est-ce pas son rédacteur, Donatien Frémont? C'est donc à lui que remontent pour une bonne part, les louanges de Mgr Yelle.

Au service des nôtres nous l'avons vu, dans le chapitre précédent, préoccupé par "le souci du détail", anxieux d'assurer une base solide à la culture nationale des Canadiens français de l'Ouest. Cela ne l'empêche point, toutefois, de faire sa part, sa large part même, dans toutes les grandes stratégies nationales: propagande en faveur d'une immigration qui avantagerait les nôtres tout autant que la majorité anglaise, dénonciation des injustices politiques du "fairplay" britannique, lutte pour obtenir des sénateurs ou des ministres canadiens-français, lutte pour le bilinguisme à l'école et à l'université, pour du français à la radio, revendication des droits des minorités violés dans l'une ou l'autre province, etc. Tout se tient dans cette lutte des nôtres dans les provinces à majorité anglaise: et négliger ou ignorer un seul aspect de la question nationale, cesser d'opposer une lutte serrée sur

l'un ou l'autre front, c'est risquer un recul dans les positions si chèrement acquises, quand ce n'est pas accepter une défaite.

Dès ses débuts dans le journalisme au *Patriote de l'Ouest,* en 1916, Frémont, colon lui-même assez récemment établi dans l'Ouest canadien, s'intéresse au problème de la colonisation des Prairies. Il trouve singulier que l'Ouest soit si peu familier aux Canadiens des vieilles provinces et que les avantages exceptionnels qu'il offre, tant au point de vue colonisation qu'à celui des affaires en général, soient mieux connus et appréciés en Europe que dans le Québec. Il en résulte que la minorité française de l'Ouest ne reçoit pas le renfort sur lequel elle est en droit de compter. Ne pourrait-on pas faire une campagne, demande-t-il, de façon à populariser l'Ouest auprès de la masse et à y diriger un courant plus actif de colons? [6]

Après la guerre de 1914-1918, il y a recrudescence de l'immigration européenne. D'après les dépêches le flot d'immigrants au Canada ressemble à une véritable invasion. Cela signifie des milliers de nouveaux colons pour l'Ouest. Quant à l'immigration et la colonisation de langue française, elle reste à peu près nulle. Et elle ne progressera que dans la mesure où les Canadiens français eux-mêmes y travailleront, commente Frémont. C'est à eux de rendre plus actif le mouvement d'exode ininterrompu de l'Est français vers l'Ouest s'ils ne veulent pas se voir submerger par le flot de l'immigration anglo-saxonne recrutée à coups de millions. Quant à la survivance française dans l'Ouest, elle est moins une question de force numérique que d'organisation et d'attachement au sol. Ils pourront résister à des éléments rivaux supérieurs s'ils savent utiliser les unités déjà sur place, s'occuper sans retard de leurs frères isolés, en danger de périr, et faire confiance aux chefs qui leur signalent la tactique à suivre. [7]

Un programme fédéral de la colonisation de l'Ouest se poursuit. En 1922, il envisage, entre autres choses, le rapatriement en masse; des nôtres, dit-il, sont acclimatés là-bas, satisfaits de leur sort. Leur séjour dans les villes les aura d'ailleurs rendus impropres à la vie agricole. Mais les déracinés qui reviendraient volontiers, — leur sort ne peut nous laisser indifférents! Ils contribueront à augmenter notre influence, ils nous permettront de garder nos positions, ils contrebalanceront l'immigration européenne; bref, ils seront un appoint sérieux pour grossir nos effectifs. Mais surtout, il faudrait prévenir semblable erreur à l'avenir et diriger immédiatement chez nous le surplus de la population rurale de la province de Québec. [8]

Après plusieurs années d'une immigration européenne à outrance, Frémont fait une étude de la situation qui résulte, d'après le rapport officiel du recensement de 1926.

> Il (ce rapport) consacre la faillite de notre système d'immigration. Nous avons, à grand frais, amené dans l'Ouest des immigrants qui n'y sont pas restés, et dans le même temps, nous avons laissé les nôtres quitter le pays par centaines de mille. N'est-il pas urgent de renoncer à cette politique néfaste? Notre premier devoir est de mettre fin à l'exode ruineux en nous efforçant d'améliorer la situation au profit de nos colons et de nos ouvriers actuels. La meilleure politique d'immigration, pour le moment, est celle qui réussira à garder chez nous nos propres nationaux. Lorsque l'agrieulture et l'industrie auront repris leur essor et seront suffisamment rémunératrices, notre population ne cherchera pas à aller tenter fortune ailleurs et il y aura quelque avantage à faire appel à l'immigration''. [9]

Frémont se demande ensuite si la désaffection de la terre n'est pas le fruit d'un enseignement mal adapté à la jeunesse écolière rurale. Il condamne rigoureusement toute instruction qui éloigne de la terre les fils et les filles des cultivateurs, croyant que toute l'influence de l'école devrait porter sur le développement de la mentalité rurale et vers la formation d'une classe agricole compétente, prospère et heureuse de son sort. [10]

Le rédacteur de *La Liberté* n'est pas le seul à tirer des conclusions du rapport officiel de 1926. La question de notre politique d'immigration est portée aux Communes et elle y occupe une place importante à la session de 1928. L'opposition est acerbe dans ses critiques: n'y a-t-il pas eu de passe-droits? Qui en a profité? Comment expliquer que les trois provinces de l'Ouest, après avoir reçu, en cinq ans, 180,925 immigrants, n'accusent qu'une augmentation de 111,600 âmes, — moins que l'accroissement naturel par la natalité dans la même période? Ces immigrants qui nous ont coûté des millions sont sans doute allés enrichir la république voisine? Bon nombre de Canadiens ne sont-ils pas au nombre des transfuges? Et il ne s'est rien fait pour enrayer cet exode? Ne devrait-on pas, avant tout, songer à garder les nôtres chez nous? [11]

Peu après, le débat sur une motion du député de Bellechasse, Oscar Lefebvre-Boulanger, à l'effet que les Canadiens qui veulent s'établir dans l'Ouest reçoivent du gouvernement les mêmes traite-

ments et les mêmes secours que les immigrants d'Europe, est ajourné, bien qu'on sente une certaine unanimité des Communes à ce sujet. Frémont déplore cet incident qui semble prouver que, sur ce terrain, les préjugés sont nombreux et forts. Il craint que les autorités concernées n'entrent pas de sitôt dans la voie du bon sens que constituerait cette nouvelle politique d'immigration. [12]

A la session suivante, en 1929, on discute à nouveau de colonisation. Trois courants d'idées font choc: les uns veulent des colons à tout prix, peu importe d'où ils viennent; les autres crient au scandale parce que les Britanniques viennent moins nombreux que les étrangers; un troisième groupe s'évertue à faire prévaloir le principe de simple bon sens, — que le Canada devrait, tout d'abord, attirer vers l'Ouest, ceux de ses citoyens qui le désirent. Mais aucune politique n'est définie encore en Chambre. [13] Ces hésitations, ces atermoiements des autorités provoquent d'âpres discussions et un profond malaise dans le public.

Aussi est-ce avec quelque surprise, qu'à l'automne de 1929, on apprend que le Département de l'Immigration engage des pourparlers avec les provinces de l'Ouest en vue d'y placer cinq à six mille Mennonites de Russie, pauvres paysans réduits à la plus noire misère par suite des exactions soviétiques. Ceux qui réclament des immigrants à cor et à cri voient là une bonne aubaine, mais les provinces hésitent: il faudrait payer leur passage au Canada, les établir sur des terres et pourvoir à tous leurs besoins pendant un an ou deux. Frémont souligne ici l'étrange inconséquence du gouvernement en matière de colonisation: ce qu'il est prêt à faire pour des étrangers, pourquoi le Canada ne le ferait-il pas pour ses propres fils? Qui sait, conclut-il, si ce moyen bien simple ne suffirait pas à enrayer l'exode inquiétant vers les grandes villes et la république voisine? [14]

Heureusement, l'idée d'accueillir en masse ces victimes des Soviets n'a pas bonne presse dans le pays en général, et, moins encore, dans les provinces concernées. Ces dernières déclarent très nettement la proposition inaceeptable, vu le chômage et les perspectives peu rassurantes pour un avenir immédiat. Frémont profite de cette décision des autorités pour suggérer qu'on emploie l'argent qui aurait été disponible pour faire venir ces immigrants à améliorer le sort des cultivateurs, à favoriser l'établissement des fils du sol, à prévenir la désertion des campagnes. Hélas! il craint encore une fois de parler dans le désert, car "en matière d'immigration, dit-il, nous sommes esclaves d'un lourd passé dont il semble extrêmement difficile de se

libérer". [15]

Les apôtres, disons plutôt les fanatiques de l'immigration britannique, reviennent encore à la charge à la fin des années 30. Il faut à tout prix conserver le pays britannique! Pour cela, un certain général Hornby, de Lethbridge, Alberta, a conçu un plan merveilleux: il s'agirait simplement d'établir dans chaque province un bon nombre de colonies de familles britanniques, triées sur le volet, dans les meilleurs districts de culture mixte, à proximité des marchés et des écoles, sur des fermes bâties, outillées et fournies d'animaux. Malgré les avantages alléchants qu'il offre, le fameux plan ne connaît guère de vogue, pas plus d'ailleurs à Londres qu'à Ottawa. Hornby se plaint de l'indifférence officielle et blâme les provinces qui ne secondent point son zèle. Là-dessus, Frémont invite le Général à méditer sur les leçons du passé qui démontrent bien qu'une immigration de ce genre ne saurait exercer une influence décisive sur la prépondérance des races au pays. Les races prolifiques, fait-il remarquer, l'emporteront toujours sur celles qui, volontairement ou non, ne se reproduisent qu'avec parcimonie; c'est là une vérité de gros bon sens qui prouve l'inutilité de la lutte ~~contre~~ "une loi naturelle inexorable". [16]

Tout juste avant la deuxième grande guerre mondiale, c'est contre une autre vague d'immigration que Frémont engage la lutte. Les traitements indignes subis par les Juifs en Allemagne ont soulevé l'indignation quasi universelle. D'aucuns voudraient qu'on fasse plus que leur exprimer de la sympathie: qu'on leur offre un foyer. Non, dit Frémont; leur ouvrir nos portes, ce serait augmenter de gaieté de coeur le nombre des chômeurs, car ces Juifs allemands sont des citadins vivant de négoce ou de métiers. Malgré notre sympathie pour ces pauvres persécutés, ce serait cruauté de notre part que de les accueillir sans pouvoir ensuite les faire vivre convenablement. [17] Pourtant, face à la persécution nazie qui se dessinait déjà ouvertement, une hypothèse de solution plus humanitaire aurait été de mise, il semble!

Au cours des années, bon nombre de colons sont quand même venus, tant du Québec que de l'Europe. C'est bien, mais ce n'est pas tout de les avoir attirés vers l'Ouest. Il faut faire en sorte qu'ils y puissent résister à l'assimilation tant au point de vue religieux qu'au point de vue national. Or l'histoire le prouve et les sociologues le constatent: partout où les Canadiens français se sont trouvés solidement groupés autour de leurs églises et de leurs curés, que ce soit dans le Québec, en Ontario, en Acadie ou en Nouvelle-Angleterre, ils ont résisté vigoureusement à tous les assauts, à tous les dangers qui me-

naçaient leur langue et leur nationalité. Et encore actuellement tous ceux qui sont en mesure de donner une opinion raisonnée sur le problème de la survivance catholique et française dans l'Ouest tombent d'accord pour dire que l'unique espoir repose tout entier sur l'organisation paroissiale et diocésaine. Ce "miracle canadien" se renouvellera pour les nôtres dans l'Ouest s'ils sont fidèles à cette tradition de la paroisse et s'ils savent utiliser la force incomparable qu'elle suppose. [18]

Cependant, plusieurs dangers menacent cette citadelle. Il y a les ennemis du dedans, les nôtres mêmes qui, par convoitise, vendent leurs terres à des étrangers en mesure de les leur payer grassement. Il y a là manque de logique, sinon de patriotisme, dit Frémont. Il souhaite qu'un comité de vigilance soit créé et autorisé à veiller sur ces terres et à y faire venir les Franco-Canadiens qui se trouvent isolés dans des centres éloignés et en danger d'y être assimilés à d'autres nationalités. [19] Quant aux ennemis du dehors, ce sont les colonies prospères et prolifiques qui entourent certains de nos centres français et qui ont besoin d'espace vital, selon l'expression chère aux Nazis. Trop souvent de belles terres défrichées par les nôtres passent entre leurs mains, ce qui constitue une perte sérieuse pour notre groupe. Ainsi peu à peu s'effritent la belle cohésion et la parfaite solidarité de la paroisse originale. Avec elles tombe aussi tout espoir de survivance pour l'avenir. Ne nous leurrons pas! notre situation jusqu'ici privilégiée n'est pas à l'abri de tout danger, prévient Frémont. [20]

De toutes ces interventions au sujet de l'immigration et de la colonisation, il ressort clairement que Frémont déplore toute politique qui ne favorise pas les Canadiens français à l'égal des autres nations et qu'il croit de son devoir de les protéger contre tout danger d'assimilation. De plus, il est convaincu que pour coloniser les terres de l'Ouest il faut des personnes à mentalité rurale, aptes à cultiver le sol et à s'y plaire.

A ceux des nôtres qui viennent s'établir dans les Prairies, il rappelle, en 1916, que la grandeur et la force du peuple canadien-français reposent sur son attachement au sol, — et cela, plus encore dans l'Ouest que dans l'Est, — que nous sommes agriculteurs par vocation et que trahir notre mission, c'est nous condamner à l'impuissance, enfin, que le problème agricole est le premier de nos problèmes nationaux. [21]

Mais cet attachement à la terre est conditionné par une solide men-

talité rurale. Or, elle fait défaut trop souvent. ... Nombre de cultivateurs ne tiennent pas à la terre, ne sont pas fiers de leur profession, ne s'y adonnent qu'en attendant une autre, plus lucrative à leurs yeux. [22] Ce qu'il faut pour remédier à cette situation, c'est une élite rurale convaincue qui développera chez les jeunes l'estime du métier d'agriculteur, qui les aidera à améliorer leurs procédés de culture, qui saura créer l'enthousiasme indispensable, au succès de toute cause, qui verra à réveiller les énergies, à les organiser au besoin, à leur imprimer une direction. Dans cette élite, les organisations nationales trouveront des administrateurs compétents et des apôtres zélés; les paroisses, des guides éclairés; le pays, des électeurs conscients; les ouvriers des patrons soucieux de leur bien-être; le curé, enfin, des paroissiens fidèles et des collaborateurs dévoués. [23]

Au Manitoba, Frémont est heureux de rencontrer chez Mgr Béliveau les mêmes vues que les siennes au sujet du problème agricole. Il signale avec joie que les prêtres du diocèse, fidèles aux exemples et aux exhortations reçues, secondent volontiers la formation d'une élite rurale. [24] Et, quand l'Association canadienne-française d'Education de l'Ontario prend l'initiative d'un congrès agricole, il répond à ceux qui se demandent en quoi les problèmes de la culture intéressent la cause de l'éducation: "Ceux qui observent et réfléchissent trouveront la chose toute naturelle; le maintien d'une classe rurale nombreuse et prospère est actuellement pour nous une véritable question nationale qui relève de la grande cause de l'éducation". [25]

En 1938, l'épiscopat de la province de Québec publie une lettre pastorale collective sur le problème rural face à la doctrine sociale de l'Eglise. Frémont ne croit pas pouvoir mieux faire que de la communiquer en entier à ses lecteurs, et cela, non seulement à cause des autorités dont elle émane, mais encore à cause de l'actualité du sujet. Il fait remarquer combien cette lettre répond aux besoins de la population de l'Ouest et semble composée pour elle: on y signale les dangers qui menacent la vie rurale, — désaffection pour le métier d'habitant, fuite vers les villes, — on y recommande de tout faire pour rattacher le peuple à la terre en le ramenant à l'estime de sa profession et au sentiment de la dignité paysanne. A cette fin, développer l'instruction rurale, songer à l'enseignement postscolaire, entreprendre l'organisation professionnelle des agriculteurs. [26] Ces remèdes ne s'avéreraient-ils pas des plus utiles à notre groupe rural actuellement?

Malgré les efforts conjugués de la hiérarchie, du clergé, des associations nationales et des journaux, la terre qui, pourtant, chez nous,

nourrit bien son homme ne peut se l'attacher. Frémont assiste, impuissant, à l'exode des jeunes ruraux vers les villes: l'Ouest est aux prises avec les inévitables problèmes de l'industrialisation. Le malheur veut qu'à peu près en même temps commence la crise économique mondiale. Nombre de cultivateurs, accourus plus ou moins imprudemment vers les villes, sont la proie du chômage et exposés à toutes les tentations de la misère. De tous côtés, on prône comme solution au problème de l'heure, le retour à la terre. Rien de plus juste, reconnaît Frémont dans un long éditorial portant sur le chômage; mais avant de ramener à la campagne les déserteurs, il faudrait prendre les moyens d'y garder ceux qu'elle retient encore. Car les fermiers souffrent aussi de la crise économique. Si possible, qu'on améliore la situation générale de l'agriculture, qu'on favorise la culture mixte, en un mot qu'on aide à rendre l'industrie agricole rémunératrice; on arrêtera ainsi l'exode rural et l'on ramènera la prospérité au pays. [27]

La culture mixte, combien de fois l'abbé Jutras, au nom de son archevêque, ce dernier lui-même sous le pseudonyme de Pertinax, et le rédacteur de *La Liberté* ne l'avaient-ils pas recommandée aux fermiers des Prairies, persuadés que, seule, elle leur permettrait de parer à la mauvaise fortune un jour. En général, on n'a pas tenu compte de ces sages avis et on a continué à s'exposer aux risques de la grande culture spéculative, ou même à la production exclusive du blé. D'accord avec le grand économiste français de l'heure, Lucien Romier, et ses *Réflexions sur la Crise Agricole,* [28] Frémont voit le retour à la prospérité normale dans la culture mixte, dans l'agriculture familiale diversifiée. Seule cette dernière peut garantir d'année en année, malgré les caprices de la température et les conditions précaires du marché, une marge suffisante de profits. [29]

Mais plus l'entreprise familiale est diversifiée, plus elle a besoin de bras. Il faut donc retenir à la campagne les jeunes que la ville aux mille séductions attire. Pour cela, éviter qu'ils ne voient que les côtés déplaisants, les longs ennuis et les besognes pénibles du métier; leur procurer, dans la mesure du possible, des distractions raisonnables dans les cadres paroissial et régional, leur permettre la pratique de certains sports, leur offrir des moyens de détente. Et puisque le problème de la terre est complexe et se ramifie dans toutes les directions, pourquoi ne pas songer aussi à embellir la demeure familiale, y semer des fleurs, y cultiver des légumes, bref, la rendre attrayante et agréable aux enfants, de sorte qu'ils ne songent plus à la quitter? [30]

Vers la fin de sa carrière journalistique dans l'Ouest, Frémont est heureux d'apprendre qu'un renouveau agricole s'est déclenché depuis quelque temps dans la province de Québec. Les problèmes là-bas ressemblent de bien près aux nôtres; par conséquent, il estime qu'on peut apprendre beaucoup à l'école de nos frères de l'Est. Leur salut est venu de la formation d'élites de jeunes cultivateurs, de la création d'une mentalité de fierté professionnelle, de l'organisation de cercles d'études pour les jeunes ruraux. Faisons de même, préconise-t-il; notre survivance dépend de l'élite rurale, de sa mentalité, de son amour de la terre et de sa fierté pour la profession agricole. [31]

La question de la famille, cellule initiale de la société, touche de près le problème rural et celui de la colonisation. Frémont l'aborde chaque fois que l'occasion se présente. A la faveur de la dépression économique, par exemple, il se fait une propagande éhontée en faveur de la limitation de la famille. Courageusement, le rédacteur de *La Liberté* énumère les grands principes énoncés dans la récente encyclique de Pie XI sur le mariage chrétien et cite le passage qui a trait à cette pratique néfaste. Il termine en rappelant que les empires et les sociétés où la famille tombe en décadence sont irrémédiablement condamnés à la ruine. Les vrais ennemis du progrès, quoiqu'en disent les philanthropes de Londres, de Genève et de Winnipeg, ce sont ces aveugles qui cherchent à tarir la vie humaine à sa source" [32] .

Par contre, la famille nombreuse est la vraie famille. Il y règne un véritable esprit familial; les intérêts y sont étroitement solidaires et les éléments sains soutiennent et redressent ceux qui le sont moins, — ce qui est impossible dans la famille restreinte à un ou deux enfants. Est-ce "la peur de vivre", comme dit Bordeaux, ou une simple horreur des responsabilités qui fait que tant de familles modernes se refusent à avoir de nombreux enfants? Le Canada, s'il veut rester une nation saine et virile, doit encourager les familles nombreuses, elles lui fournissent d'ailleurs ses meilleurs citoyens. Pour conclure, Frémont propose qu'on accorde, comme en Europe, des allocations familiales. Les millions que le gouvernement dépensera ainsi seront mieux placés qu'à faire venir des immigrants de l'étranger. [33]

Outre la limitation des naissances, un autre ennemi menace la famille: le divorce. On en discute de plus en plus fréquemment, un peu partout; il a même accaparé à lui seul, et à plusieurs reprises, de longues séances aux Communes. On veut élargir la législation à ce sujet; on a déjà si bien réussi que le Comité de divorce du Sénat est devenu peu à peu une sorte de cour régulière fonctionnant sans interruption.

Ce n'est pas là, dit Frémont, l'esprit des Pères de la Confédération. Ne serions-nous pas mieux d'y revenir au lieu d'aider à la désagrération de la famille en mettant un faux remède à la portée de qui veut en user? [34]

Des facteurs économiques et sociaux mettent aussi en danger la stabilité et la prospérité du foyer et, par contre-coup, menacent la survivance des Canadiens français dans les provinces de l'Ouest. On a déjà vu Frémont souligner la nécessité, pour les nôtres, de se grouper, de s'entr'aider pour garder leurs fermes, les engager à s'adonner à la culture mixte plutôt qu'à la seule culture du blé, prôner le retour à la terre comme remède au chômage. Ailleurs, il s'inquiète de la situation anormale que révèle une commission d'enquête économique, à savoir que le Manitoba a une tendance à devenir une province de vieux; il semblerait que pareil état de choses affecte particulièrement l'élément français et que sa principale cause soit l'émigration vers l'Est de nos jeunes laïques plus instruits. Cela pose évidemment le problème de l'élite et de la classe dirigeante de demain. [35] Ce problème découle peut-être, en un sens, d'un certain complexe d'infériorité qui ne peut se résoudre à trouver chez soi quelque chose de bon, encore moins d'excellent, et qui croit qu'il suffit d'aller ailleurs pour réussir et se distinguer. Il s'apparente, ce problème, au préjugé difficile à déraciner chez les nôtres, de la supériorité des Anglo-Saxons et de leurs institutions, financières ou autres. On leur concéde une compétence et une sécurité exclusives, au point de n'encourager que peu et rarement nos propres maisons d'affaires, comme si la question nationale n'avait pas comme pilier de base une certaine solidarité économique. [36] Par suite de cette anomalie, les Canadiens français n'occupent pas dans le domaine du commerce et de l'industrie la place qui devrait leur revenir. Il arrive même que des nôtres se trouvent frustrés injustement d'emplois publics, voire de postes importants dans l'administration fédérale; on comprend qu'il en résulte, en plus d'un préjudice matériel, une sérieuse perte d'influence. [37] Dans ce domaine encore, Frémont trace à ses concitoyens une ligne à suivre, un programme à remplir.

Sur le terrain politique, le rédacteur d'un journal indépendant comme *La Liberté* ne peut guère entrer en lice. Cependant il est parfois de son devoir de toucher à la question politique, quand, par exemple, l'intérêt national est en jeu. Cela ne va pas sans lui attirer de violents reproches de la part de ceux qui se croient visés par ses articles, comme nous le verrons dans un prochain chapitre; Frémont ne manque pas, cependant, à l'occasion, de rappeler aux lecteurs leur

devoir de se présenter aux urnes tant aux élections fédérales et provinciales qu'aux élections municipales et scolaires. Qu'on secoue cette fâcheuse apathie, pour faire face à ses responsabilités civiques, même si cela exige des sacrifices; qu'on taise, si nécessaire, son sentiment personnel, ses rancunes particulières, pour assurer le triomphe du meilleur candidat; d'autre part, que nos compatriotes, capables de remplir des charges publiques ou élus à ces postes de confiance, ne s'y dérobent pas. [38] Il est évident que notre influence dans le domaine de la chose publique est à ce prix.

Quant aux problèmes politiques qui surgissent du programme de l'un ou l'autre parti et qui touchent à la question nationale, économique ou sociale, Frémont les discute en toute liberté d'esprit. Il revendique, d'après l'événement du moment, une politique fédérale plus nationale et moins impérialiste, une représentation plus adéquate de nos compatriotes dans les divers ministères, des sénateurs et des juges français pour les provinces de l'Ouest, plus d'entente entre les deux grandes races au Canada, une place vraiment officielle pour la langue française dans tout le pays. Lors de la Commission Rowell, il étudie longuement la proposition, émise par certains économistes, d'unir en une seule les trois provinces de l'Ouest, problème qui eût pu se résoudre assez facilement peut-être, en 1905, mais qui paraît fort compliqué, sinon irréalisable en 1937. Il se demande comment la vie nationale des 110,000 Canadiens de langue française, qui forment alors trois groupes provinciaux séparés, serait affectée par le nouveau régime, et surtout si la fusion en un seul des trois systèmes scolaires serait à leur détriment ou à leur avantage. [39] Frémont pose la question, sans cependant songer à y répondre, car le problème est des plus complexes.

Ce Français de France, que son attachement au Canada a très tôt et très profondément naturalisé Canadien, en veut aux impérialistes entêtés qui prônent des liens économiques ou politiques toujours plus étroits avec la Grande-Bretagne. Il ne leur pardonne pas d'oublier que le Canada est indépendant et de vouloir qu'il demeure à la remorque de l'Angleterre, surtout en fait de politique extérieure. Cette attitude pourrait contribuer beaucoup à nous faire considérer à l'étranger comme un peuple encore mineur, et toujours en tutelle. En 1938, alors qu'une deuxième guerre mondiale semble imminente, il écrit:

> Le Canada, pays souverain, est libre de diriger comme il l'entend ses affaires extérieures, que la Grande-Bretagne soit

> en guerre ou non. Il a droit à sa neutralité. C'est à lui seul qu'il appartient de décider s'il prendra part au conflit ou s'il s'abstiendra. Il n'est donc plus juste de dire: lorsque l'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre. Ce qui était vrai en 1914 ne l'est plus aujourd'hui ... Notre pays est un véritable royaume, — non un Dominion, — l'égal de l'Angleterre, qui négocie ses traités, a ses représentants diplomatiques à l'extérieur et ne reconnait que les engagements internationaux auxquels il a pris part. — Est-ce que la notion d'un Canada libre n'est pas de nature à développer chez ses enfants la fierté et le patriotisme?" [40]

Il ne saurait en être autrement: une profonde connaissance du Statut de Westminster doit contribuer à faire naitre le véritable esprit canadien.

C'est encore au "sentiment impérialiste chatouilleux et ridicule qui voudrait que le Dominion se confonde avec l'Empire Britannique", [41] que Frémont reproche de s'opposer à un drapeau canadien distinctif. Pour les impérialistes, écarter l'Union Jack, quel sacrilège ce serait! C'est bien sûr que les immigrants britanniques cesseraient, du coup, d'affluer vers nos provinces que ne protégerait plus de son aile toute-puissante leur étendard sacré! Quant à ceux d'une autre allégeance politique, qui sait s'ils ne sont pas attirés vers notre pays par le simple désir de devenir citoyens canadiens, et s'ils ne se trouveraient pas fort aises de n'avoir pas à être, en même temps, citoyens anglais. Un drapeau bien à nous, mais ce serait un symbole de ralliement d'un bout du pays à l'autre! Il aiderait à cimenter les provinces et à solidifier la Confédération: il contribuerait encore, et puissamment, à l'éducation patriotique de la jeunesse. [42] Comme en bien d'autres circonstances, hélas! sa voix ne crie alors que dans le désert. Ce drapeau reste encore durant plus de vingt-cinq ans une plus ou moins vague promesse politique. Enfin le 17 décembre 1964, le premier ministre du Canada, Lester Pearson, proclame l'adoption du drapeau national que nous connaissons.

Dans un autre domaine encore Frémont n'a pas en vain élevé la voix. La lutte a été longue, souvent décourageante, mais un sursaut héroïque des nôtres a fini par avoir raison de la situation. Il s'agit du français à la radio. Dès les débuts de la radio, on réclame pour notre langue une place sur les ondes. Les différents postes font la sourde oreille comme si l'élément français était quantité négligeable. La radio d'Etat n'est pas plus compréhensive et plus injuste encore. On finit par obtenir, au poste CKY de Winnipeg et à celui de CJGX de

Yorkton, Saskatchewan, une petite demi-heure de français; encore est-elle placée tard dans la soirée ou à l'heure des travaux sur la ferme. Mois après moi, durant des années, *La Liberté*, avec l'intention évidente d'inciter une réaction chez ses lecteurs, publie dans sa *Tribune Libre* des lettres, venant de tous les coins du pays, réclamant une juste part de français à la radio. Pour sa part, le rédacteur commente, à plusieurs reprises, la situation. Il estime que la radio purement anglaise est un ennemi sournois puisqu'elle viole l'intimité du foyer et y détrône lentement mais sûrement le français. [43] Il blâme Radio-Canada de laisser échapper la plus belle occasion de contribuer à l'unité nationale et à l'harmonie entre les deux grandes races du pays. Les programmes soi-disant bilingues que le poste fédéral donne sont une dérision; somme toute, en dehors de la province de Québec, les Canadiens de langue française sont honteusement négligés. En attendant que se réalise le projet d'un poste français dans l'Ouest, Radio-Canada se doit de leur donner une part raisonnable de français. [44]

La situation actuelle du français et celle du bilinguisme dans tout le pays aurait sans doute été toute différente si l'on avait, tant à la radio qu'à la télévision quelques années plus tard, donné au français une part égale à l'anglais. Et ceux qui s'obstinent à blâmer presque uniquement l'école pour la baisse du français dans l'Ouest pourraient s'arrêter à la dernière phrase d'un éditorial de Frémont: "Les meilleures écoles ne réussiront pas à préserver notre langue chez les jeunes générations, si la radio s'obstine à ne parler qu'anglais". [45]

L'école! Est-il dans notre histoire un seul chef national conscient de son influence et de sa responsabilité qui ne lui ait accordé tous ses soins, qui n'ait veillé sur elle comme sur la prunelle de son oeil, qui n'ait misé sur elle plus que sur tout autre facteur pour notre survivance française? Pour Frémont, cette question de l'école est primordiale; aussi convient-il d'étudier plus longuement la part qu'il consacre à l'école dans son oeuvre de journaliste.

---

1 Robert Rumilly, "Le Groupe canadien-français de Winnipeg et de Saint-Boniface", *Le Petit Journal*, 27 septembre 1933.

2 Robert Rumilly, *Chefs de file*, page 113.

3 Wilfrid Bovey, *Les Canadiens-français d'aujourd'hui*, (traduction de P.G. Lavallée). p. 265.

4 Anonyme, "Bons voeux confraternels", *La Liberté*, 21 mai 1937.

5 Robert Rumilly, "Le Groupe canadien-français de Winnipeg et de Saint-Boniface", *Le Petit Journal*, 27 septembre 1933.

6 Frémont, "Aide pratique", *Le Patriote de l'Ouest,* 11 novembre 1916.

7 Frémont, "Immigration et colonisation", *Le Patriote de l'Ouest,* 4 août 1920.

8 Frémont, "Pour grossir nos effectifs", *Le Patriote de l'Ouest,* 18 octobre 1922.

9 Frémont, *"Où en sommes nous au Manitoba"*, La Liberté, 25 janvier 1928.

10 *Ibid.*

11 Frémont, "Les colons qu'il nous faut", *La Liberté,* 8 février 1928.

12 Frémont, "Des colons canadiens d'abord", *La Liberté,* 28 mars 1928.

13 Frémont, "Pas de programme défini", *La Liberté,* 6 février 1929.

14 Frémont, "Charité bien ordonnée" *La Liberté,* 27 novembre 1929.

15 Frémont, "Le tonneau percé", *La Liberté,* 11 décembre 1929.

16 Frémont, "Une loi naturelle inexorable", *La Liberté,* 10 novembre 1937.

17 Frémont, "Immigration indésirable", *La Liberté,* 30 novembre 1938. Peut-être y aurait-il lieu de nous demander ici s'il y eut en Frémont quelque antisémitisme. Comme tout Français qui vécut à l'époque de l'Affaire Dreyfus il a dû prendre parti pour ou contre le célèbre Israélite. L'article auquel nous nous référons est le seul à notre connaissance où il ait parlé des Juifs. Se serait-il élevé aussi fermement contre d'autres immigrants ayant les mêmes qualités et à la même époque? Il reste difficile de le dire. . .

18 Frémont, "La paroisse canadienne de l'Ouest", *La Liberté,* 2 octobre 1929.

19 Frémont, "Gardons nos terres", *Le Patriote de l'Ouest,* 24 septembre 1919.

20 Frémont, "Une menace à l'horizon", *La Liberté,* 15 novembre 1939.

21 Le vieux fermier, "Causerie agricole", *Le Patriote de l'Ouest,* 20 juillet 1916.

22 Frémont, "Mentalité rurale", *Le Patriote de l'Ouest,* 31 mars 1920.

23 Frémont, "Formons une élite rurale", *Le Patriote de l'Ouest,* 24 avril 1920.

24 Frémont, "Formons une élite agricole", *La Liberté,* 4 juillet 1928.

25 Frémont, "Notes de la semaine". Problème agricole, problème national", *La Liberté,* 23 janvier 1929.

26 Frémont, "L'épiscopat et le problème rural", *La Liberté,* 2 février 1938.

27 Frémont, "Chômage et retour à la terre", *La Liberté,* 24 juin 1931.

28 Frémont, "En lisant Lucien Romier", *La Liberté,* 3 mai 1933.

29 Frémont, "La terre nourricière", *La Liberté,* 30 août 1933.

30 Frémont, "Pour faire aimer le sol", *La Liberté,* 29 avril 1933.

31 Frémont, "Pour former une élite de jeunes cultivateurs", *La Liberté,* 11 décembre 1939.

32 Frémont, "La limitation de la famille", *La Liberté,* 15 juin 1932.

33 Frémont, "Un actif à faire valoir", *La Liberté,* 15 mai 1929.

34 Frémont, "La plaie du divorce", *La Liberté,* 26 juin 1929.

35 Frémont, "De-ci de-là: Notre population manitobaine", *La Liberté,* 26 janvier 1933.

36 Frémont, "Gardons notre argent chez nous", *La Liberté,* 24 juillet 1935.

37 Frémont, "Les millions que nous perdons", *La Liberté,* 1er mai 1929.

38 Frémont, "A propos d'élection", *La Liberté,* 12 juin 1929.

39 Frémont, "Une seule province des Prairies", *La Liberté,* 15 décembre 1937.

40 Frémont, "L'indépendance du Canada", *La Liberté,* 7 décembre 1938

41 Frémont, "La question du drapeau canadien", *La Liberté,* 23 février 1938.

42 *Ibid.*

43 Frémont, "Le français dans la famille", *La Liberté,* 30 novembre 1932.

44 Frémont, "Un peu de français, s.v.p.", *La Liberté,* 17 avril 1940. Ce ne sera qu'après le départ de Frémont pour Ottawa que nos compatriotes réussiront, en 1946, à établir leur propre poste privé, CKSB, à Saint-Boniface. Ils se saignent à blanc pour la création du poste d'abord, puis il le soutiennent de leurs deniers jusqu'en 1973 alors que CKSB est acheté par Radio-Canada et commence à faire partie du réseau de l'Etat. D'Ottawa, Frémont s'est associé à la joie et au triomphe des Franco-Manitobains lors de l'ouverture de leur poste. (Voir son article "CKSB, Radio Saint-Boniface" dans *Chante-clair,* juin 1946).

45 *Ibid.*

CHAPITRE VIII

LE JOURNALISTE ET LA QUESTION SCOLAIRE

Le problème scolaire en général dans les provinces à minorité française - En Ontario - Dans la Saskatchewan - Au Manitoba - Avenir des minorités

La question scolaire dans les provinces à majorité anglaise, c'est le problème douloureux entre tous, c'est aussi le problème essentiel à la survivance française.

C'est d'abord le problème douloureux entre tous pour les minorités françaises hors du Québec. Les cadres de ce travail ne permettent évidemment pas de retracer dans le détail ces luttes d'une acuité extrême. Cependant, un bref rappel des événements est nécessaire pour comprendre ensuite les interventions de Frémont dans la lutte scolaire de l'une ou l'autre province.

L'article 93 de l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique place les droits scolaires des minorités sous la garde suprême des autorités fédérales. Aucune loi relative à l'éducation, dans aucune province, ne devait préjudicier à un droit ou à un privilège conféré, lors de l'Union, à une classe particulière de personnes. Les écoles séparées ou confessionnelles pouvaient donc continuer d'exister. Cependant, en 1871, au Nouveau-Brunswick, une loi ne reconnaît que les écoles non-confessionnelles et l'enseignement qu'en anglais. En 1877, l'Ile-du-Prince-Edouard passe une loi à peu près identique. En 1890, au

Manitoba, la loi ne reconnaît plus comme écoles publiques que les seules écoles non-confessionnelles; en 1916, on ira plus loin encore: on fera de l'anglais la seule langue d'enseignement. En 1892, le Conseil des Territoires du Nord-Ouest décrète, pour les écoles déjà existantes et celles à venir, l'enseignement en anglais de toutes les matières et ne tolère l'enseignement du français qu'au niveau élémentaire. La loi du Keewatin, en 1912, vise elle aussi à ne reconnaître que les écoles non-confessionnelles et l'enseignement en anglais. La même année on voit le fanatisme à l'oeuvre en Ontario: le Règlement Pyne-Ferguson, dit Règlement XVII (qu'on ne réussira à faire mettre au rancart que quelque quinze ans plus tard) tente aussi de faire disparaître le français des écoles bilingues. En Alberta et dans la Saskatchewan, la situation scolaire demeure celle faite en 1892 et en 1901 par les Ordonnances du Conseil des Territoires du Nord-Ouest: pas de français à l'école excepté à l'élémentaire; point d'écoles confessionnelles sauf là où les nôtres formeraient le groupe minoritaire de la population. Remarquons en passant le non-sens du dernier point: là où les Canadiens français sont la majorité, ils doivent accepter le régime de l'école publique, neutre et anglaise; là où ils sont une minorité, on leur accorde le droit à une école confessionnelle, mais ils sont ordinairement trop peu nombreux pour avoir les moyens de se prévaloir de ce droit. En Colombie-Britannique, les nôtres n'ont leurs écoles confessionnelles et françaises que s'ils en paient eux-mêmes ~~les frais~~, comme au Manitoba d'ailleurs.

Voilà, brièvement résumé, le problème poignant des Canadiens français partout où ils sont en minorité. La Confédération a bien pourvu aux droits de la minorité anglaise et protestante dans la province de Québec. Pourquoi n'a-t-elle pas su assurer un égal "fair play" aux autres minorités dans tout le Canada? Pourquoi la mesure de justice qui s'applique à une minorité dans une province n'est-elle pas le lot de toutes les minorités dans toutes les provinces? Voilà la question primordiale qui préoccupe tous nos chefs de file et toutes nos associations nationales.

En effet, dans la plupart de ces provinces à minorité française, il s'est constitué une Association d'Education qui veille sur les droits de ses compatriotes, qui essaie de reconquérir les positions perdues, qui tente d'empêcher des empiètements plus néfastes encore. Au *Patriote de l'Ouest,* comme rédacteur adjoint, Frémont peut exercer son rôle de chef de file. Il le fait avec d'autant plus d'autorité qu'il devient, en 1916 même, chef du secrétariat de l'A.C.F.C. (Association Catholique Franco-Canadienne), et qu'il cumulera cette charge avec sa profession

de journaliste jusqu'en 1923, date de son départ pour le Manitoba. Là, comme directeur de *La Liberté*, le seul journal français après 1926, il devient le porte-parole de l'A.E.C.F.M. (Association d'Education des Canadiens français du Manitoba); en son nom propre et au nom de la vaillante Association, il propose aux Franco-Manitobains, à chaque occasion qui se présente, des mots d'ordre ou des mises en garde indiquant l'action à prendre ou l'écueil à éviter. Tout en exerçant cet apostolat national auprès de ses concitoyens, il ne manque pas de dénoncer les persécutions auxquelles sont en butte les groupes minoritaires des autres provinces ou d'applaudir à leurs victoires.

Rien qu'à suivre ses éditoriaux on peut retracer, par exemple, les grandes lignes de la lutte scolaire en Ontario, tant il la présente avec fidélité à ses lecteurs pour les encourager à la lutte dans leur propre province ou les inciter à la sympathie pour leurs frères persécutés. A peine a-t-il mis sa plume au service du *Patriote de l'Ouest*, en 1916, qu'a lieu à Ottawa un grand congrès des Franco-Ontariens. Frémont donne un long compte rendu de l'événement et de larges extraits des principaux discours, chacun bien propre à susciter la fierté nationale et une volonté héroïque de résistance. Il cite, entre autres, cette fière parole de Mgr Béliveau: "Nous réclamons un droit. Et parce que le droit ne meurt pas, nos réclamations ne cesseront que le jour où les autorités publiques auront enfin arboré au-dessus de nos écoles le drapeau de la justice". [1] — Des acclamations enthousiastes lui permettent à peine d'ajouter un de ces mots d'ordre dont il a le secret et qui éclate comme un coup de clairon: "Jusqu'au bout! jusqu'au bout pour l'honneur de notre race, pour le salut de l'école catholique et de la Confédération elle-même." [2] A ce coup de clairon Mgr Elie-Anicet Chanteloy-Latulipe, évêque d'Haileybury, apporte un écho d'une émotion poignante:

> Si on nous enlève notre langue, que ce soit seulement quand elle sera glacée à notre palais, quand nous serons tombés tous jusqu'au dernier. . . Frères, nous travaillons depuis cinq ans. Que faut-il faire encore? Toujours la même chose: prier, rester unis, rester debout. . . On nous a dit: "Observez la loi! Nous répondrons avec les évêques de la Belgique martyre: "N'ajoutez pas l'ironie à la persécution"... Nous le dénonçons, (le Règlement XVII), comme un monument d'iniquité et d'injustice et nous refusons de nous y soumettre parce qu'il tend à nous amoindrir, à nous mutiler, à nous absorber ... Ce que nous voulons, c'est la paix, c'est la justice, c'est la liberté en un pays libre. Ce que nous voulons, c'est d'être traités comme des frères et non pas comme des étrangers. Ce

> que nous voulons, c'est le droit d'enseigner à nos enfants, dans nos écoles, avec notre argent, les deux langues officielles du Canada, le français et l'anglais. Si cette demande est exagérée, qu'on nous le prouve; si elle est raisonnable, qu'on y fasse droit!" [3]

Forts de ces encouragements de la hiérarchie et de la sympathie de leurs frères des autres provinces, les Franco-Ontariens restent debout, en effet, et par leur résistance héroïque à une loi scolaire injuste, ils écrivent l'une des plus belles pages de leur histoire. Menacés, insultés, ils refusent de se soumettre et, quoi qu'en disent certains défaitistes qui trouvent trop bruyantes leurs revendications et peu opportune leur lutte, ils continuent de réclamer leurs droits. [4] Ainsi, malgré la persécution, le français se maintient en Ontario. Grâce à l'indomptable énergie de ses chefs et la vigilance de l'Association d'Education, fondée en 1909, l'inique Règlement XVII est finalement mis au rancart, à la grande joie de tous les Canadiens français du Canada. Le système qui le remplace permet d'étudier le cas de chaque école en particulier au point de vue de l'usage du français comme langue maternelle. [5] Peu après, Frémont se réjouit de nouveau avec nos frères ontariens de la nomination d'inspecteurs d'écoles canadiens-français, de la création d'une Ecole Normale bilingue officielle. C'est là, remarque-t-il, "une mesure de salut, ... sans laquelle les modifications apportées au régime des écoles bilingues n'auraient donné que peu de résultats". [6]

En 1934, l'Association d'Education ontarienne célèbre le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Tout le Canada français s'unit à ce jubilé et chante les victoires remportées durant ce quart de siècle. On fait le point quant à l'Association elle-même: son oeuvre continue, bien que la question scolaire ne traverse plus une phase aussi douloureuse. Elle s'intéresse à toute la vie nationale du groupe, elle s'occupe de colonisation, met sur pied des associations professionnelles; sur le terrain scolaire elle a encore une lutte à engager au sujet de la répartition équitable des taxes entre écoles catholiques et écoles protestantes. [7] Et de nos jours encore, ses chefs ne songent pas à se croiser les bras: il s'agit toujours de maintenir et de parachever l'oeuvre entreprise.

En effet, la paix n'est pas de longue durée pour les Franco-Ontariens. A la fin de la session provinciale en 1936, Mitchell Hepburn avait réussi à faire adopter une loi accordant aux catholiques une juste distribution des taxes scolaires et le droit de participer aux taxes

des corporations. L'une de ses déclarations avait alors particulièrement frappé les nôtres: "Toute l'agitation au monde ne saurait abolir les écoles séparées, avait-il dit. Le droit aux écoles séparées a été donné à la minorité catholique dans la constitution". [8] Aussi l'inquiétude commence à monter quand, l'année suivante, la loi Hepburn n'est pas encore mise en vigueur. Tout en protestant de ses bonnes dispositions à l'égard des catholiques, Mitchell Hepburn n'agit pas. Il avoue toutefois que, ce faisant, il cède devant la violence des protestations, surtout devant les appels aux préjugés lancés par ses adversaires lors de l'élection complémentaire tenue dans Hastings-Est. [9] Cette nouvelle poussée de fanatisme, ces appels aux sentiments de race et de religion à la vieille mode ontarienne, pour ne pas dire orangiste, c'est le colonel George Drew, chef du parti conservateur ontarien, qui les avait déclenchés. N'avait-il pas dit textuellement au cours de sa campagne électorale contre le député libéral: "It is not unfair to remind the French that they are a defeated race, and that their rights are rights only because of the tolerance by the English element who, with all respect to the minority, must be regarded as the dominant race". [10] La presse anglaise de Toronto a naturellement fait écho à Drew pour rallumer les anciens préjugés. Ces rodomontades, que Frémont avait jugées anodines à ce moment-là, avaient quand même suffi à intimider Hepburn et à lui faire annuler sa loi de l'année précédente. La vaillante Association ontarienne n'admettra pas la défaite mais continuera sa lutte jusqu'à ce qu'elle obtienne gain de cause.

Comme on le voit, c'est sur le terrain de l'école, c'est autour de l'école que les nôtres ont surtout eu à lutter en Ontario. Ils ont fini par récolter le fruit de leurs travaux et par remporter des victoires admirables en tenant bon envers et contre tout. Aussi Frémont leur rend-il cet hommage: "Tout ce qui est français au pays leur doit beaucoup pour cette lutte". [11]

La lutte autour de l'école en Ontario, Frémont y assiste en spectateur et à distance, mais sans y prendre part intimement. Il applaudit aux succès des nôtres, il se réjouit de leurs victoires, mais il ne joue aucun rôle dans les diverses tactiques, il ne mêle pas sa voix aux justes revendications des Franco-Ontariens. Il en va bien autrement en Saskatchewan où il suivra de près les péripéties du drame qui se joue autour de l'école, où il sera lui-même sur la brèche de 1914 à 1923.

A leur cinquième congrès annuel, tenu à Willow-Bunch, les 16 et 17 août 1914, les Franco-Canadiens décident de fonder un secrétariat permanent au service de leur A.C.F.C. Ils prient Frémont d'accepter

la charge de chef de ce secrétariat. Il débute dans ses fonctions par un compte rendu du Congrès dans *Le Patriote de l'Ouest*. Cet article, le premier qu'il ne signe pas d'un pseudonyme, est très révélateur de sa pensée face aux problèmes scolaires des nôtres en Saskatchewan. On peut dire qu'il résume et prédit en quelque sorte le rôle qu'il jouera dans les années à venir:

> Ceux qui sont toujours prêts à prédire que nous sommes fatalement destinés à disparaître sous le flot de l'anglicisation dans l'Ouest, finiront peut-être par comprendre que le rôle de prophète de malheur en ces matières risque de devenir assez difficile à tenir! Quoi qu'il en soit, les Franco-Canadiens de la Saskatchewan s'attachent aux réalités du présent pour y chercher les meilleures sauvegardes de l'avenir. Ils entendent bien rester toujours catholiques et français, quoi qu'on dise et en dépit de tous les complots que l'on peut tramer contre eux. Il n'est pas facile de tuer une race qui veut vivre et qui peut faire face encore à bien des orages." [12]

Une fois entré au *Patriote de l'Ouest,* Frémont notera les moindres événements relatifs à l'école ou à l'éducation. En mai 1916, il loue les instituteurs de la Saskatchewan de s'être tout particulièrement appliqués lors de leur Convention annuelle à résoudre le problème de l'école rurale. [13] Le mois suivant il étudie la cause de l'inefficacité pédagogique que beaucoup reprochent aux écoles d'état, en particulier aux Etats-Unis, pour conclure qu'à la famille et à l'Eglise, — dont nous avons reçu nos deux vies, — et à elles seules appartiennent les droits et les devoirs de l'éducation. L'école n'est qu'une succursale du foyer et de l'Eglise. L'Etat peut protéger les droits, conseiller des devoirs, mais là s'achève son rôle. Il peut servir d'instrument docile ou même d'excitateur avisé des parents et de la religion, mais s'il outrepasse sa mission, c'est le désordre et, tôt ou tard, toute la société en souffre. [14] Sage mise en garde que le gouvernement de la Saskatchewan aurait gagné à reconnaître et à mettre en pratique.

En mai 1917, Frémont raconte avec humour la visite que vient de faire aux bureaux du *Patriote de l'Ouest,* W.S. Willoughby, chef de l'opposition conservatrice dans la Saskatchewan. C'est un signe avant-coureur certain de prochaines élections, remarque-t-il. Il paraît que les Canadiens français de la province en général "ne manifestent pas un enthousiasme délirant pour les idées conservatrices". Le député de Moose-Jaw voudrait changer cela car on dit qu'il s'intéresse à eux et veut leur bien. Interrogé sur son attitude au sujet des écoles sé-

parées, il admet qu'au point de vue constitutionnel, elles sont inattaquables; comme avocat, il *sait* qu'il en est ainsi, mais s'il devient premier ministre, qu'en dira-t-il? Quant à l'usage du français, pourquoi se disputerait-on "sur ces petites questions secondaires"? Sur quoi, évidemment, le rédacteur-adjoint lui sert un petit sermon en trois points à l'effet que les Canadiens français en ont assez de se faire traiter de "foreigners", eux qui ont, les premiers, découvert et colonisé le Canada et l'Ouest canadien, que la langue française étant officielle au pays, sa sauvegarde et son usage ne sont pas des questions secondaires, qu'enfin ils entendent bien, tout en apprenant l'anglais, garder leur langue et la léguer à leurs enfants. "En résumé, ironise Frémont en terminant, M. Willoughby est venu à nous animé des meilleures intentions et désireux de nous faire profiter de son expérience". Mais l'on sent bien qu'il n'est pas dupe des intentions du parti conservateur. [15]

Au début de l'année 1917, à l'assemblée annuelle des commissaires d'écoles de la province, le bilinguisme avait subi un assaut violent qui n'avait été repoussé qu'à grand peine. L'année suivante, on s'attend à une nouvelle explosion de fanatisme et à un déploiement furibond de l'épouvantail du "déloyalisme". Aussi Frémont presse-t-il les commissaires des districts scolaires français d'envoyer le plus de gens possible au Congrès des 20 et 21 février 1918 "afin d'y contrecarrer les mesures et les idées qui nous sont préjudiciables, sinon par un vote décisif, du moins par une minorité imposante". [16] Peu après il revient à la charge, rappelant que les adversaires s'organisent, eux, et cultivent les esprits en vue du nouvel assaut qu'ils projettent contre le bilinguisme. [17] La semaine suivante, faisant allusion à la grande offensive que préparent les Alliés contre les Allemands, Frémont parle de l'offensive qui s'engage aussi contre l'école française en Saskatchewan, —

> Offensive, non moins formidable en son genre, mais que n'entoure point le même mystère. . . C'est le salut de l'Empire qui est en jeu, ni plus ni moins, et il faut le sauver coûte que coûte. Aussi les états-majors s'occupent-ils sérieusement de concentrer leurs troupes, toutes leurs troupes disponibles, vers l'endroit où va se livrer l'assaut décisif. L'autre jour, c'étaient les Fils d'Angleterre, de Saskatoon, aujourd'hui ce sont les Orangistes de Prince-Albert qui répètent le même geste en le précisant: ce qu'ils veulent, c'est le rappel de la clause 177 de la loi scolaire qui autorise l'enseignement du français et des autres langues non-anglaises. Le loyalisme exige que l'anglais soit la seule langue en usage dans les écoles de la pro-

> vince. Tout commissaire anglais doit donc se faire un devoir d'être présent à Saskatoon pour repousser le danger de "la domination étrangère" qui guette la Saskatchewan et éviter le renouvellement de "l'humiliation" de la dernière convention. . . Cet ostracisme de toutes les langues autres que l'anglais se prêche au non de l'unité nationale. Pour avoir un Canada formant un peuple homogène et animé d'un esprit national, il faut imposer l'usage exclusif d'une seule langue, ont décreté nos sauveurs d'Empire. . .
>
> Par ignorance ou parti-pris, nos adversaires affectent de mettre le français sur le même pied que les langues étrangères. Cependant, l'article 177 de la loi scolaire de notre province autorise *un cours primaire en français*. . . Notre langue a un droit légal reconnu à l'école, droit basé sur la constitution elle-même qui consacre les deux langues officielles. . .
>
> Encore une fois, l'élément fanatique de la province essaie de jeter la panique parmi la population de langue anglaise en tâchant de la persuader que les institutions britanniques sont en danger si le principe de l'anglais exclusif à l'école n'est pas adopté par la Convention de Saskatoon. Nous savons par expérience que ces appels désespérés réussissent toujours dans une certaine mesure et nous serions gravement coupables de ne pas y apporter une sérieuse attention. . . Surtout que l'on ne dise pas: "A quoi bon? ils sont plus nombreux et nous serons battus". . . Il n'est nullement démontré que les adversaires du bilinguisme soient en majorité dans la province. Et quand bien même cela serait, le devoir nous commanderait encore de leur résister dans toute la mesure de nos forces. Il faut à tout prix montrer qu'une notable partie de la Saskatchewan refuse énergiquement d'endosser le programme néfaste de l'élément fanatique du Canada. Et cela, nous le pouvons, et nous le devons". . . [18]

Il faudrait citer tout l'article écrit dans la même veine d'indignation véhémente et d'appel angoissé ... Comme on l'aura deviné d'avance, les partisans de l'unilinguisme anglais à l'école ont eu gain de cause. Frémont explique ce qui s'est passé au Congrès de Saskatoon. Plus de deux mille personnes, la plupart des ouvriers et des fermiers, vinrent discuter l'enseignement des langues à l'école. Combien parmi eux étaient vraiment en position de se prononcer sur une question aussi délicate? Combien comprenaient les conséquences de la proposition qu'on leur soumettait? D'ailleurs, on les avait évidemment soulevés et excités d'avance, on les avait aveuglés et ils étaient venus décidés d'exclure des écoles toute langue autre que l'anglais. [19] Aussi les

fauteurs de discorde ont-ils remporté la facile victoire qu'ils escomptaient.

Le comité exécutif que s'est donné la "Saskatchewan Trustees' Association" ne tarde guère à faire usage de son autorité dans le sens qu'on prévoit. A la grande jubilation de l'élément orangiste, il procède, en effet, à l'expulsion solennelle de son secrétaire, John McCarthy. Cet excellent catholique irlandais ne s'était pas gêné pour dire leur fait aux fanatiques de l'unilinguisme anglais à Saskatoon. De plus, il s'était permis une petite enquête personnelle auprès des commissions scolaires afin de savoir au juste combien des participants à ce fameux congrès y avaient été régulièrement nommés. On comprend que la "Trustees' Association", déjà passablement discréditée aux yeux du public, ne désire aucunement se voir compromise davantage. Mais il y a plus que cela. Le manifeste retentissant qui explique au public le renvoi de McCarthy révèle le véritable motif de l'Association: "A John McCarthy qui est membre de l'Eglise catholique romaine, dit-elle, et à l'Eglise catholique romaine dont il est l'instrument, nous tenons à dire très sérieusement: "Ne touchez pas aux libres institutions scolaires de la Saskatchewan, ou il y aura du grabuge."[20] Ce n'est donc plus seulement l'élément français que visent les adversaires, mais aussi, et plus encore peut-être, la religion à l'école.

Quelques mois après la réunion des commissaires d'écoles, en février 1918, ce sont les instituteurs qui tiennent leur congrès et qui adoptent la même résolution: que l'enseignement de toute langue autre que l'anglais soit interdit pendant les heures de classe. De plus, sous prétexte de faire apprendre l'anglais plus vite aux enfants d'autres nationalités, ils préconisent "l'enseignement direct" dans les écoles, c'est-à-dire qu'ils veulent donner aux enfants des professeurs anglais qui ne connaissent pas un mot de la langue parlée par leurs élèves et qui, par conséquent, ne leur adresseront jamais la parole qu'en anglais. Leur but inavoué, c'est de faire disparaître de l'école toute langue autre que l'anglais. Quoi qu'ils fassent, ils ne réussiront pas, écrit Frémont.

> Il y a près de deux siècles que la race canadienne-française est assaillie de tous côtés et de toutes façons. Cela ne l'a pas empêchée de se conserver et de se développer. Elle se maintiendra et grandira encore malgré tout; car on peut dire d'elle ce que von Bulow disait de la France: "Elle a une foi inaltérable en l'indestructibilité de ses forces vitales et, chez elle, ce dogme se base sur les données de l'histoire". [21]

La bataille autour de l'école continue. Il n'est guère de semaine qui n'apporte une attaque nouvelle ou une heureuse riposte. En mai 1918, *Le Patriote de l'Ouest* salue avec joie la fondation d'une association canadienne-française des commissaires d'écoles. Son but direct est le maintien du cours primaire français tel que prévu par la loi scolaire, et cela afin de sauvegarder tout l'enseignement du français à l'école. Outre cela, elle entend bien être sur la brèche chaque fois que nos droits scolaires seront menacés. [22]

Mais pour que les enfants apprennent le français, encore faut-il qu'ils aient des instituteurs qui puissent l'enseigner. Comme la Saskatchewan n'a pas d'école normale bilingue, la seule ressource est de faire venir des professeurs de l'Est. L'A.C.F.C. organise alors la "Journée des Ecoles" dans le but d'aider au recrutement et à la préparation des jeunes instituteurs. Frémont recommande instamment cette oeuvre à ses compatriotes: "Jamais oeuvre plus belle et plus urgente n'aura sollicité leur générosité", dit-il. [23] Quelques semaines plus tard, à la "Journée des Ecoles", de Vonda, Frémont est lui-même le principal orateur. Il note la place tout à fait exceptionnelle qu'occupe Vonda dans la campagne en faveur de l'école française. En effet, c'est de Vonda qu'est parti le manifeste de la nouvelle association des commissaires dont Raymond Denis est l'âme. C'est de Vonda qu'est venue l'idée de fonder "l'Interprovinciale" qui s'est donné pour but principal le recrutement d'instituteurs français pour nos écoles, et pour devise, "Veillons sur nos écoles". Partant de ce mot d'ordre, le conférencier détaille les raisons majeures de veiller sur les écoles, "sans lesquelles la survivance nationale est impossible", "qui apporteront le salut si nous savons leur donner la véritable mentalité française", — "parce qu'elles sont menacées et ont besoin de toute notre vigilance", "parce que c'est le plus important et le plus sacré de nos devoirs, celui dont l'accomplissement nous vaudra la plus douce et la plus entière satisfaction". [24]

Le duel continue, serré. A chaque pas en avant que font les nôtres, l'adversaire assène un nouveau coup. Au début de juillet 1918, le *Star* de Régina, porte-parole fidèle des Orangistes écrit: "Il n'y a pas de place au Canada pour des publications en langue étrangère et il n'en est pas besoin. Plus tôt elles seront complètement supprimées, mieux ce sera pour le pays. Québec a naturellement droit à ses journaux en canadien-français (sic), mais il est regrettable que même des journaux de cette langue soient publiés en dehors de cette province". [25] Cela n'inquiète pas fort les rédacteurs, car jamais *Le Patriote de l'Ouest,*

n'a été aussi en faveur près du public franco-canadien que depuis la campagne de fanatisme entreprise par le *Star!* [26]

Dans les semaines qui suivent, les attaques augmentent d'intensité et de précision. Les Fils de l'Angleterre, puis les Orangistes, publient des circulaires dans le but de convaincre les lecteurs que le français est une langue étrangère comme le polonais ou le russe et que, par suite, il n'a aucun droit à l'école élémentaire. Qu'on prie donc le ministre de l'Education de l'en bannir! et cela par loyauté, en vue de l'unité nationale, etc.! [27] Pareille agitation finit par porter la question du français à la législature provinciale. Au cours des séances mémorables de 1917, les députés Turgeon, Martin, Latta, Motherwell et Dunning, les hommes politiques les plus en vue de la Saskatchewan, plaident en faveur du français et de la race française. Aucune législation nouvelle n'est formulée, mais les droits historiques et officiels du français sont reconnus et explicités, enfin le principe britannique du "fair-play" envers les minorités est rappelé. Et dire que ce sont des Anglo-Canadiens qui ont le courage de dire ces vérités! *Le Patriote de l'Ouest* s'en réjouit et les félicite, tandis que l'A.C.F.C. prend l'initiative de recueillir ces discours remarquables et de les distribuer largement afin que les nôtres puissent y revenir au besoin et en tirer des arguments de défense contre leurs adversaires. [28]

Enfin il y a trève dans la lutte scolaire. L'A.C.F.C. en profite pour mieux organiser l'enseignement du français dans les écoles, pour commencer l'inspection des écoles franco-canadiennes au point de vue français, et pour créer un comité d'éducation en chaque cercle local. Des conventions régionales se tiennent aussi régulièrement pour élaborer un programme d'action et parer les coups toujours possibles des adversaires. Ainsi, à Meyronne, en 1920, on décide de répondre à une pétition des Orangistes d'Oxbow par une contre-pétition demandant que soient maintenus les écoles séparées et l'enseignement du français. [29]

En 1921, la "School Trustees' Association" tente inutilement, lors de son Congrès, de faire voter une motion à l'effet que la question du français à l'école et celle des écoles séparées fassent l'objet d'un référendum aux élections provinciales de juin. Le député William Martin s'y refuse et laisse entendre clairement que s'il est ré-élu, les droits de la minorité seront respectés. [30] Sur quoi, Frémont recommande à l'élément français de voter pour le parti qui a su leur conserver les droits qu'ils avaient encore, plutôt que de risquer l'inconnu. [31] Malgré une violente campagne électorale contre lui, Martin est reporté au

pouvoir le 9 juin, à la grande joie des des Franco-Canadiens de la Saskatchewan.

L'histoire a maintes fois prouvé aux nôtres qu'il n'est pas de sécurité absolue dans le domaine national, que la paix dont ils semblent jouir n'est toujours qu'aléatoire. Aussi Frémont se fait-il un devoir de maintenir la population française de la Saskatchewan en éveil quant à la question scolaire. A la surface, tout peut paraître parfait quand le gouvernement respecte le minimum qui est garanti par la loi; mais ceux qui ont la garde des écoles savent que l'esprit est plus important que la lettre même de la législation. Par conséquent, la situation reste toujours précaire; il faut veiller plus encore que si des coups directs ou des mesures hostiles menaçaient immédiatement nos écoles. [32]

Comme preuve à l'appui de ces sages avis, l'affaire de l'école Ethier éclate au début de 1922. "Deux commissaires canadiens-français du district scolaire d'Ethier sont dénoncés à la police de Wakaw sur la double accusation d'avoir laissé faire à l'école plus de français et d'instruction religieuse que la loi ne le permet, et condamnés à quinze piastres d'amende chacun". [33] C'est la première fois qu'on voit la police provinciale s'immiscer dans les affaires scolaires et s'arroger le droit de juger et de condamner des accusés en la matière. Frémont proteste contre ce précédent, puis dénonce toutes les malhonnêtetés de ce procès aussi lamentable que honteux. [34] Comme leçon de toute l'affaire: veillons sur nos écoles; prenons garde qui nous élisons comme commissaires d'école.

Peu avant son départ de Prince-Albert, Frémont porte à la connaissance des Franco-Canadiens une nouvelle de nature à les réjouir. L'Université d'Ottawa ouvre une école de pédagogie bilingue. L'A.C.F.C. à son prochain congrès provincial doit s'occuper du problème de recrutement de nos professeurs; il faudra bien sûr songer à envoyer des étudiants à Ottawa car, en fin de compte, à quoi servirait d'avoir le droit légal d'enseigner le français si le personnel compétent fait défaut? [35]

Une fois rendu à *La Liberté,* de Winnipeg, Frémont ne se désintéresse point des choses de la Saskatchewan. Il commence même dans l'hebdomadaire manitobain une chronique régulière sur la province voisine. Il continue d'y admirer dans les Franco-Canadiens "le groupe français le plus vivant, le plus discipliné, le plus uni du Canada". [36] Lors de leurs élections en 1925, il rappelle à nos compatriotes ce qu'ils

doivent au gouvernement libéral; tout dernièrement encore, il vient de leur accorder un programme officiel de français et la reconnaissance des diplômes d'instituteurs de la province de Québec. On ne fait plus d'ailleurs de campagne électorale sur le dos du français. Seuls le *Star* de Régina et l'*Orange Sentinel* de Saskatoon continuent de déblatérer à l'occasion contre le fait catholique et français. [37]

Le malheur veut cependant qu'en 1929 les conservateurs réussissent enfin à vaincre les libéraux. Le programme du premier ministre James Thomas Anderson n'est rien moins que rassurant; aussi l'A.C.F.C. et le Patriote de l'Ouest, s'attendent-ils à une forte partie. [38] Avec raison! Le *Star,* qui avait fait montre d'une francophobie stupide au cours de la campagne électorale, n'en continue que de plus belle ses attaques insidieuses. Quant à Anderson, malgré ses protestations d'amitié et de bonnes dispositions à l'égard des Canadiens français, il n'en supprime pas moins, trois semaines après son accession au pouvoir, les échanges de diplômes entre le Québec et la Saskatchewan; puis il décide que l'instruction religieuse à l'école ne doit se faire qu'en anglais; enfin, il enlève des écoles publiques de la province le crucifix et les autres emblèmes religieux et il défend le port du costume congréganiste. [39] L'école neutre qu'il préconise n'est en réalité que l'école protestante; seules les écoles catholiques ont à changer leur caractère confessionnel, — les autres continuent à se qualifier ouvertement de protestante et à demander publiquement des instituteurs protestants. [40] Quand, enfin, Anderson subit un échec bien mérité et disparaît de la scène politique en 1934, tout l'élément français pousse un soupir de soulagement tout en admettant avec Frémont que "son court règne a été néfaste en Saskatchewan car une minorité ne rattrape pas aisément les droits qui lui ont été une fois ravis. [41] De plus, on le sait, si un jour ou l'autre un esprit fanatique et intolérant anime l'un ou l'autre parti au pouvoir dans la Saskatchewan, le régime Anderson lui met en mains toutes les armes nécessaires pour déclencher la persécution dans nos écoles.

En arrivant au Manitoba, en 1923, Frémont n'ignore pas ce qui l'attend. Il sait que *La Liberté,* dont il devient le directeur, est un journal indépendant au service des Franco-Manitobains catholiques, un journal de combat consacré à la défense de leurs droits. Et ces droits il sait avec quelle brutalité et quel cynisme ils en ont été privés en 1890 et en 1916. De la province voisine n'a-t-il pas écrit alors que c'était "l'étranglement pur et simple" des nôtres? [42]

> On s'en était d'abord pris à l'enseignement confessionnel, écrit-il encore à ce sujet. Le système des écoles séparées avait fait place à un système d'écoles dites nationales ou neutres. Mais cette neutralité n'était qu'un masque. Les anciennes écoles protestantes continuèrent à fonctionner comme précédemment. La loi de neutralité de 1890 ne frappait que les catholiques"! [43]

Un quart de siècle plus tard une autre vague de fanatisme allait déferler sur la province du Manitoba et faire table rase de toutes les matières françaises au programme d'études des écoles primaires. Dès que la rumeur se répandit que le gouvernement Norris se préparait à commettre cette iniquité, les nôtres s'étaient rassemblés et avaient formé

> un Comité de Vigilance chargé de surveiller les projets soumis à la Chambre. Les 23 et 24 février 1916 furent des jours fameux dans nos annales parlementaires. Les six représentants de la population canadienne-française firent entendre de vigoureuses protestations contre l'injustice qui la frappait. Ils fustigèrent comme il le méritait le premier ministre qui, lors des élections de 1914, avait pris l'engagement formel de respecter le règlement Laurier-Greenway. . . Le 25 février, dans la salle du Collège de Saint-Boniface, se tenait une grande assemblée de protestation convoquée par le comité de Vigilance. Des centaines d'hommes ne purent être admis, faute de place. . . Preuve éclatante qu'il y avait unité de sentiment dans le peuple et qu'on était prêt à résister jusqu'au bout. . . (On) propose la formation d'un comité avec pleins pouvoirs de préparer les statuts d'une organisation permanente pour la préservation du français au Manitoba". [44]

L'Association d'Education des Canadiens français du Manitoba était née!

Avec la fondation de l'A.E.C.F.M. commence "une étape nouvelle dans la lutte scolaire au Canada". [45] L'expérience a, en effet, amplement prouvé aux Canadiens français que les protestations verbales, les appels aux tribunaux ou aux autorités fédérales ne donnent rien. Ils se rendent compte qu'il leur faut esquisser d'autres tactiques, élaborer une autre méthode de défense, s'organiser aussi fortement que possible, reconstruire leurs institutions qu'on a démolies et tout simplement prendre les libertés qu'on refuse de leur donner dans le domaine de la langue et de la religion. [46] Alors, doucement mais fermement, sans bruit et sans querelle tapageuse, ils gardent le français et le catéchisme à l'école publique, à l'insu du gouvernement ou en dépit de lui, en cachette parfois, plus souvent avec l'audacieux

sans-gêne que donne le droit naturel à une chose, à tel point que Tobias Crawford Norris a pu dire à l'un de nos compatriotes, "Je ne comprends pas très bien pourquoi vous paraissez tant m'en vouloir. Avez-vous jamais enseigné autant de français que depuis que je vous l'ai interdit?" [47]

Ce programme de français et toute l'organisation puissante qui leur permet de survivre au Manitoba, les nôtres les doivent à l'A.E.C.F.M. Ceux qui l'organisèrent savaient qu'elle serait appelée à un rôle fécond et durable, que sa tâche serait d'une durée illimitée et qu'elle représenterait pour le groupe franco-manitobain l'unique planche de salut. Même après que l'hostilité ouverte eut cessé, le français demeurait illégal à l'école; ainsi l'enseignement de notre langue était l'affaire exclusive de l'Association et le jour où elle cesserait de s'y intéresser marquerait pour les nôtres une rapide décadence. [48] L'on se rend donc compte du rôle de premier plan que joua au Manitoba l'A.E.C.F.M. et de la gratitude qu'on doit aux chefs nationaux qui, en 1916, ont vu si juste et si loin.

Parmi ces chefs, qu'il est impossible de nommer tous, il convient de signaler Mgr Béliveau dont les mots d'ordre ont plus d'une fois rallié la masse des Canadiens français, suscité une ligne de conduite, ranimé des ardeurs lasses et défaillantes. Frémont ne manque pas de porter à la connaissance de ses lecteurs ces paroles vibrantes de patriotisme et de les commenter en passant. Faisant remarquer comment ils découlent de la devise du nouvel archevêque de Saint-Boniface, "dans la vérité et la charité", il extrait les passages suivants du premier mandement de Mgr Béliveau:

> Nous ne pouvons renoncer à la langue française. Si nous avons le droit, le devoir même de la parler, nous avons également le droit incontestable de la faire enseigner à nos enfants... L'union des esprits et des volontés nécessaires au bon fonctionnement d'une société ne peut s'accomplir que dans le respect mutuel des droits et par la sauvegarde légale des légitimes libertés". [49]

L'archevêque n'avait d'ailleurs pas attendu cette occasion pour encourager les Franco-Manitobains dans leur lutte et signifier ses positions à l'adversaire:

> Quelle que soit la longueur de la lutte, avait-il dit, nous y sommes pour y rester jusqu'au moment de la victoire ou de la mort! C'est là notre devoir; c'est, de plus, le chemin de l'honneur!. . . Nous ne provoquerons pas, mais si on nous

> acculé à la résistance, nous l'accepterons ensemble, avec l'invincible détermination de défendre pied à pied le terrain. En cela nous servirons, non seulement les intérêts de la race, non seulement les intérêts d'une Eglise, mais les intérêts véritables et bien compris de toute la patrie canadienne''. [50]

Souvent dans la suite, il rappelle aux nôtres par la voie de *La Liberté*, ou par la plume de Frémont, que la question des écoles n'est pas morte, qu'elle ne sera réglée que le jour où leurs droits seront reconnus ou que les Canadiens français n'auront plus de désir de survivre.

Dieu merci! Ils n'ont alors aucune envie de disparaître au Manitoba, pas plus qu'ils n'ont l'intention d'oublier le déni de justice dont le gouvernement s'est rendu coupable à leur égard. D'ailleurs, leur Association d'Education est là et elle maintient, contre l'inique régime légal qui est fait à la minorité française, une énergique protestation de principe tout en s'efforçant de tirer de la situation et des conditions de groupement tout le bien possible. Peu à peu son action rayonne et se développe. De toutes ses initiatives, la plus intéressante et la plus constructive sans doute, est le concours de français qui assure la fidélité au programme de français proposé dans les écoles. Grâce à ce concours, les élèves et les professeurs ont un objet précis à poursuivre et un vif stimulant à leur émulation. Le premier concours a lieu en 1923; un peu plus de six cents élèves y participent. Quarante ans plus tard, en 1963, c'est au delà de huit mille candidats qui se présentent à cet examen français. Cette année-là même le Ministère de l'Education du Manitoba permettait enfin l'enseignement officiel du français à tous les niveaux scolaires, de la maternelle à la douzième année. Depuis plusieurs années déjà, le français était "une option" au programme du secondaire; et par suite, matière d'examen au même titre que les autres options. Avec l'avènement des Grandes Unités scolaires dans la province, on vit aussi la plupart des régions préparer des examens uniformes en toutes les matières et à tous les niveaux. Continuer "le concours de français" de l'A.E.C.F.M. n'équivalait plus, pour la plupart des enseignants et leurs élèves, qu'à une corvée supplémentaire, un peu folklorique peut-être mais de peu d'importance. Ce concours devint moins signifiant encore du fait que souvent c'était la note obtenue à l'examen du Ministère ou à celui de la Division scolaire qui déterminait ou non sa promotion. Le concours français cessa donc en 1966.

Chaque année *La Liberté* publiait les résultats de ce concours fran-

çais; chaque fois, Frémont soulignait l'événement et en tirait des leçons comme, par exemple, dans ces *Notes de la semaine:*

> Réjouissons-nous de la popularité croissante de ce concours, qui enregistre les progrès constants de l'A.E. On peut dire que la lettre et l'esprit de son programme sont observés dans tous les centres où nos petits Canadiens participent à cet examen annuel. Il existe malheureusement encore quelques écoles où une négligence coupable prive les enfants de ce bienfait. Certaines institutrices, que le zèle ne tourmente pas, trouvent trop lourde la préparation du concours et décident de ne pas en tenir compte.
>
> Le succès de plus en plus grand du concours de français entraîne certaines conséquences probablement insoupçonnées du public qui en bénéficie ... surcroît de travail d'organisation pour le secrétariat, équipe plus nombreuse de correcteurs volontaires, accroissement des dépenses inhérentes au concours, etc. Y pense-t-on suffisamment lorsqu'il s'agit d'apporter à l'oeuvre son appui moral et financier? [51]

L'Association d'Education, ce "conseil des pères de famille" franco-manitobains, cet "état-major des forces françaises" au Manitoba, — comme on s'est plu à l'appeler de part et d'autre, — ce parlement des nôtres a besoin de passer régulièrement en revue ses activités, d'étudier ses positions, de rectifier au besoin sa ligne d'aetion. C'est pourquoi elle tient un congrès général tous les deux ans; chacun marque un progrès par le nombre et l'ampleur des problèmes mis à l'étude. [52] Chaque congrès est donc d'une très grande importance. Aussi *La Liberté* se fait-elle le porte-parole de l'A.E.C.F.M. pour y convier ceux qui s'intéressent à la cause française, ou pour faire ensuite une claire synthèse des travaux qui s'y sont tenus. Il arrive que certains des nôtres sc lassent d'un dévouement sans trève et aux résultats peu apparents; Frémont les met en garde contre le danger de s'endormir sur des positions mal assurées encore.

> Sans doute était-il plus facile d'opérer le ralliement de nos forces lorsque nous étions en butte aux attaques directes de l'adversaire et encore sous le coup de l'acte injuste qui nous dépouillait brutalement de nos droits, reconnaît-il. L'expérience montre qu'aux époques d'accalmie et de tolérance relative nous nous empressons de succomber à notre penchant naturel pour l'apathie et l'indifférence, — le pire ennemi que nous ayons toujours eu à combattre". [53]

Il rappelle ensuite combien tous ont besoin de raffermir leurs résolutions de gardiens vigilants des traditions françaises et catholiques et de se mettre en garde contre certaines apparences de fausse sécurité. D'autres fois il insistera sur le sérieux à apporter dans le choix des délégués: qu'ils soient des hommes consciencieux et bien au courant de la question scolaire locale, capables de voter de façon intelligente, de prendre part aux discussions. [54] Ailleurs il se réjouit de ce que le Congrès soit une occasion de resserrer les liens qui unissent les minorités françaises des diverses provinces puisque des représentants de l'Ontario, de la Saskatchewan et de l'Alberta y assistent; ainsi l'organisation de la défense scolaire devient de plus en plus l'objet d'un plan concerté et presque national. Enfin, il rend hommage aux présidents qui se sont succédé à la barre du vaisseau de l'éducation française chez nous et reconnaît que

> si notre Association jouit d'un prestige incontesté chez nous et à l'extérieur, elle le doit en bonne partie à ces hommes éminents qui lui ont donné le meilleur d'eux-mêmes et l'ont sagement conduite à travers des écueils parfois difficiles à contourner". [55]

Cependant l'A.E.C.F.M. ne vit pas que de congrès et de vaillantes résolutions. Pour elle aussi l'argent est le nerf de la guerre, et cet argent, il est perçu sou par sou, pour ainsi dire, chaque année dans les divers centres français. Rarement la perception est-elle suffisante pour rencontrer les dépenses essentielles et maintenir tous les rouages de l'Association. Aux difficultés couramment existantes, la crise économique ajoute des problèmes de plus. Frémont les expose aux lecteurs de *La Liberté* en les priant instamment de venir en aide à l'A.E.C.F.M. afin de lui permettre de poursuivre son oeuvre. Peut-on abandonner la lutte et perdre le bénéfice de plus de quinze années de sacrifices et de dévouement? Que chacun, plutôt, se fasse un devoir et un honneur d'offrir sa contribution, si minime soit-elle. [56]

La situation financière de l'A.E.C.F.M. reste longtemps des plus précaires, autant par suite de la dépression économique qu'à cause des oeuvres plus nombreuses et plus lourdes dont elle se charge: cours de pédagogie et prêts aux normaliens, concours de diction, de lecture, de "Bonne Chanson", aide aux écoles séparées, essais de nouveaux manuels, etc. Chaque année, M. Frémont, ou bien se fait lui-même percepteur dans les paroisses, ou bien appuie la perception d'un éditorial où passent toute la conviction et tout le patriotisme qu'il veut insuffler aux Franco-Manitobains.

> L'A.E.C.F.M. a survécu à l'agitation temporaire de 1916 parce qu'elle n'était pas une simple protestation tapageuse, écrit-il en 1935, mais une volonté collective bien arrêtée de s'organiser pour faire face à la situation nouvelle. Elle n'a rien perdu de sa raison d'être, puisque rien n'a été modifié à la loi et que l'enseignement du français est toujours officiellement banni de nos écoles. Avec le recul des ans, il nous est facile aujourdhui, et consolant de mesurer le chemin parcouru. Non seulement toutes les branches de l'oeuvre enregistrent des progrès constants, mais on réussit à en mettre sur pied des nouvelles, — et cela malgré la difficulté des temps. Cette oeuvre est la chose de tous. . . sans exception. La meilleure manière de rendre cette vérité vivante et agissante, c'est de mettre la main à la poche quand se présentera chez vous le percepteur. . .". [57]

Et quand l'A.E.C.F.M. décide de créer le mouvement du Sou de l'Ecolier, M. Frémont seconde encore cette initiative propre à intéresser à l'oeuvre de l'Association tous les petits écoliers. N'en sont-ils pas les premiers bénéficiaires? En plus de leur faire comprendre que cette oeuvre a besoin de la coopération de tous, cela est de nature à leur faire contracter, dès l'âge le plus tendre, une habitude généreuse qu'ils garderont plus tard pour continuer le travail de leurs devanciers. [58]

Mais tant d'insistance auprès des nôtres pour obtenir le minimum d'argent nécessaire au bon fonctionnement de leur Association n'indique-t-elle pas un désintéressement blâmable, sinon coupable, chez un certain nombre de Franco-Manitobains? A moins qu'elle ne prouve une ignorance aussi surprenante que déplorable. Frémont croit que c'est plutôt cela; aussi explique-t-il patiemment comment est née l'Association. "Alors, dit-il, que la situation scolaire tenait notre population dans l'angoisse, personne ne mettait en doute l'urgence de cette oeuvre, personne ne lui marchandait son appui. Mais depuis que le danger immédiat est passé, beaucoup trop s'imaginent que l'A.E.C.F.M. a perdu sa raison d'être, qu'en tout cas elle n'a plus besoin de l'appui financier des débuts. Pourtant son but reste le même: assurer la survivance catholique et française menacée chez nous par la loi scolaire de 1916. L'Association est donc nécessaire et elle doit vivre!" [59] Une autre fois, pour rendre plus frappante sa leçon il décrit ce qui arriverait si cette oeuvre essentielle disparaissait, si les districts scolaires et le personnel enseignant se trouvaient livrés à eux-mêmes "sans personne pour surveiller leurs intérêts. Ce serait la ruine à brève échéance de l'oeuvre patiemment édifiée depuis près de vingt ans. La loi serait appliquée dans toute sa rigueur; ce serait la fin

de l'enseignement bilingue et catholique dans les écoles soutenues de nos deniers". [60] Sans doute resterait-il toujours la ressource d'ouvrir des écoles libres, mais combien de nos centres seraient en mesure de le faire? Et D. Frémont renforce ses arguments sur ce sujet en résumant une récente lettre circulaire de Mgr Emile Yelle, P.S.S.; l'archevêque-coadjuteur de Saint-Boniface a cru devoir intervenir en faveur de l'Association, insister sur la nécessité vitale de la soutenir puisque c'est elle qui a conservé la partie de nos droits que nous avons encore et puisque nous avons besoin d'elle pour garder ce que nous avons conservé et reconquérir ce qu'on nous a enlevé. [61]

Et comme tout bon professeur doit répéter sans se lasser les mêmes principes fondamentaux, les mêmes leçons essentielles jusqu'à ce que tous les aient bien saisis, ainsi Frémont sait qu'il doit revenir à la charge sur ce point du travail de l'Association. Dans un long éditorial il examine en toute franchise la question: "Le travail de l'A.E.C.F.M. en vaut-il la peine?" [62] Sinon, qu'on renonce aux sacrifices et aux ennuis qu'elle occasionne en pure perte, ou essayons de trouver mieux! Mais avant de nous prononcer ainsi, admettons que malgré la loi contre l'enseignement de notre langue, l'école française existe toujours chez nous. C'est l'Association qui a réussi à la maintenir dans tous les centres où l'élément français prédomine. C'est elle qui voit à préparer, par des cours spéciaux de pédagogie, des instituteurs à la hauteur de leur tâche pour nos écoles. Il reste à nous demander si nos enfants apprennent le français d'une manière satisfaisante et s'ils acquièrent à l'école une mentalité qui les prépare à résister aux assauts du dehors. [63]

Si oui, nous avons la réponse à la question si souvent et si anxieusement posée: Que restera-t-il de la minorité française au Manitoba dans vingt ans, dans cinquante ans? La vie d'un groupe tient d'abord à la conservation de sa langue, et tant qu'il garde sa mentalité, il garde sa langue Aussi longtemps donc que les Canadiens français conservent l'esprit de leur race, ils gardent, de pair avec cet esprit, la langue qui le traduit et l'exprime. Or c'est par l'école, autant que par le foyer, que se cultive et que se fortifie l'âme française. [64] Il ne s'agissait donc pas tant de garder nos écoles sous le contrôle des nôtres que d'y garder une mentalité française. C'est en ce sens, que la question des écoles était pour les nôtres un problème essentiel. Et comme c'était l'Association d'Education qui garantissait la mentalité française de l'école, elle devait vivre, conclut Frémont.

L'aube poindra-t-elle un jour, poindra-t-elle bientôt, où justice sera faite à la minorité française et où l'oeuvre de l'Association sera en quelque sorte achevée? soupire souvent Frémont. Depuis 1960, il semble que l'opinion publique évolue; elle est mieux disposée à l'égard du français et les gouvernements subissent la même heureuse évolution. Le violent état de guerre qu'ont connu les nôtres dans les provinces à majorité anglaise semble avoir cessé. Au Canada, nos peuples fondateurs en viendront-ils à une coexistence pacifique où chacun accordera à l'autre, sans conteste, les droits qui lui reviennent en toute justice, où chacun gardera sa personnalité propre sans tenter de l'imposer à l'autre. L'intuition de Frémont lui fait croire que tant qu'il y a chez nous des droits qui souffrent, mais aussi des forces qui travaillent et des espérances qui tiennent, rien n'est irrémédiablement perdu.

Frémont ne sera plus là quand la vaillante Association fêtera son cinquantenaire en 1966. A-t-il même appris qu'en 1963 le programme de français était enfin reconnu officiellement à tous les niveaux dans les classes au Manitoba? Et mieux encore, en 1967, que la Loi 59 permettait l'enseignement des *Sciences sociales* et jusqu'à cinquante pour cent de toute la journée scolaire en français? La Loi 113 parachèvera en 1970 la victoire officielle du français dans les écoles. Qui niera que Frémont n'ait préparé et souhaité cette heure plus que personne?

---

1 Frémont, "Congrès des Canadiens français à Ottawa", *Le Patriote de l'Ouest*, 4 février 1916.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

4 Frémont, "Savoir tenir", *La Liberté*, 19 août 1924.

5 Frémont, "Notes de la semaine", *La Liberté*, 28 sept. 1927.

6 Frémont, "Une Ecole Normale bilingue", *La Liberté*, 23 novembre 1927.

7 Frémont, "Nos compatriotes de l'Ontario", *La Liberté*, 24 octobre 1934.

8 Frémont, "Une attitude de chef d'état", *La Liberté*, 15 avril 1936.

9 Frémont, "L'histoire se répète", *La Liberté*, 31 mars 1937.

10 Cité par D. Frémont, dans "La paille et la poutre", *La Liberté*, 9 décembre 1936.

11 Frémont, "Savoir tenir", *La Liberté*, 19 août 1924.

12 Frémont, "Les Franco-Canadiens de la Saskatchewan manifestent une fois de plus leur patriotisme pratique", *Le Patriote de l'Ouest*, 24 août 1914.

13 Frémont, "Chez nos instituteurs", *Le Patriote de l'Ouest*, 4 mai 1916.

14 Frémont, "Encore un peu de lumière", *Le Patriote de l'Ouest*, 15 juin 1916.

15 Frémont, "M.W.B. Willoughby et les Franco-Canadiens", *Le Patriote de l'Ouest*, 3 mai 1917.

16 Frémont, "Pour nos écoles", *Le Patriote de l'Ouest*, 30 janvier 1918.

17 Frémont, "La convention des commissaires d'Ecoles", *Le Patriote de l'Ouest*, 6 février 1918.

18 Frémont, "La grande offensive", *Le Patriote de l'Ouest*, 13 février 1918.

19 Frémont, "La question de l'éducation dans la province de la Saskatchewan", *Le Patriote de l'Ouest*, 27 mars 1918.

20 Frémont, "La dernière de la School Trustees' Association", *Le Patriote de l'Ouest*, 3 avril 1918.

21 Frémont, "La question de l'éducation", *Le Patriote de l'Ouest*, 10 avril 1918.

22 Frémont, "En marge d'un manifeste", *Le Patriote de l'Ouest*, 1er mai 1918.

23 Frémont, "Le salut par l'école", *Le Patriote de l'Ouest*, 8 mai 1918.

24 Frémont, "Le devoir scolaire des Franco-Canadiens", *Le Patriote de l'Ouest*", 18 septembre 1918.

25 Frémont, "Le *Star* veut la suppression du *Patriote*", *Le Patriote de l'Ouest*, 18 septembre 1918.

26 *Ibid.*

27 Frémont, "Une école, une langue", *Le Patriote de l'Ouest*, 25 septembre 1918.

28 Frémont, "Un débat historique", *Le Patriote de l'Ouest*, 31 décembre 1919.

29 Frémont, "Renouveau", *Le Patriote de l'Ouest*, 29 décembre 1920.

30 Frémont, "Bryant, Currie et Cie", *Le Patriote de l'Ouest*, 2 mars 1921.

31 Frémont, "Les élections provinciales", *Le Patriote de l'Ouest*, 5 juillet 1921.

33 Frémont, "L'affaire de l'école Ethier", *Le Patriote de l'Ouest*, 29 mars 1922.

34 *Ibid.*

35 Frémont, "La formation de nos instituteurs", *Le Patriote de l'Ouest*, 28 mars 1923.

36 Frémont, "Impressions de la Saskatchewan", *La Liberté*, 18 mars 1925.

37 Frémont, "Les élections en Saskatchewan", *La Liberté*, 20 mai 1925.

38 Frémont, "En Saskatchewan", *La Liberté*, 11 septembre 1929.

39 *Ibid*, 24 décembre 1929.

40 Frémont, "L'école neutre de M. Anderson", *La Liberté*, 23 juillet 1930.

41 Frémont, "Le cas Anderson", *La Liberté*, 27 juin 1934.

42 Frémont, "Nos vaillants compatriotes du Manitoba", *Le Patriote de l'Ouest*, 6 avril 1916.

43 Frémont, "1890 et 1916", *La Liberté*, 12 février 1936.

44 Frémont, "Vingt ans après", *La Liberté*, 5 février 1936.

45 "L'Enseignement Français au Manitoba 1916-1968", par Paul-Emile Leblanc. 1936.

46 *Ibid.*

47 Frémont, "De-ci de-là", T.C. Norris", *La Liberté*, 4 novembre 1936.

48 Frémont, "Une étape nouvelle dans la lutte scolaire au Canada", *La Liberté*, 19 février 1936.

49 Frémont, "Dans la vérité et la charité", *Le Patriote de l'Ouest*, 22 juin 1916.

50 Cité par D. Frémont, "Paroles de chef religieux et national", *Le Patriote de l'Ouest*, 15 juin 1916.

51 Frémont, "Notes de la semaine. Concours de français de l'A.E.", *La Liberté*, 8 juillet 1931.

52 Frémont, "Le conseil des pères de famille", *La Liberté*, 27 juin 1928.

53 *Ibid.*

54 Frémont, "A la veille du Congrès", *La Liberté*, 1er juillet 1924.

55 Frémont, "La présidence de l'A.E.C.F.M.", *La Liberté*, 22 juillet 1924.

56 Frémont, "Pour que vive l'oeuvre de tous", *La Liberté*, 23 septembre 1931.

57 Frémont, "Pour que vive l'oeuvre de tous", *La Liberté*, 11 septembre 1935.

58 Frémont, "Le Sou de l'Ecolier", *La Liberté*, 12 octobre 1938.

59 Frémont, "Que fait l'Association d'Education?" *La Liberté*, 9 septembre 1936.

60 Frémont, "Si l'Association disparaissait", *La Liberté*, 16 septembre 1934.

61 *Ibid.*

62 Frémoot, "Le travail de l'A.E.C.F.M. en vaut-il la peine?" *La Liberté*, 16 septembre 1936.

63 *Ibid.*

64 Frémont, "L'avenir des minorités au Canada", *La Liberté*, 25 octobre 1938.

CHAPITRE IX

HUMORISTE ET POLÉMISTE

Le Grincheux - L'humoriste - Controverse et polémique: politique, séparatisme, Constantin-Weyer

Il n'y a cependant pas que les questions strictement nationales qui intéressent Frémont, comme il n'y a pas que l'éditorial qu'il se plaise à écrire. Par nécessité d'abord, par goût ensuite, on l'a déjà vu, il en arriva à cultiver et à aimer tous les genres d'articles. Sans doute l'éditorial reste toujours pour lui la pièce de résistance, le véhicule normal des leçons qu'il veut communiquer à ses lecteurs. Mais il en est parmi eux que rebute le sérieux de l'éditorial et qui ne le lisent jamais. Le rédacteur le sait; aussi s'ingénie-t-il à placer ici et là dans les diverses colonnes, dans les rubriques les plus anodines parfois, la substance solide qui nourrira la pensée du lecteur et lui aidera à se former de fermes convictions.

Non seulement varie-t-il ainsi le genre de ses articles afin d'intéresser tous ses lecteurs, mais il sait aussi prendre des tons variés pour traiter d'un même sujet. Il n'ignore pas qu'un tel, qui qualifie de prêchi-prêcha l'éditorial le mieux tourné, ne sera pas insensible à l'appât d'un ton badin et enjoué, qu'il gobera sans s'en douter la leçon que recèle un article spirituel. Fréquemment d'ailleurs il assaisonne ses chroniques politiques, voire ses chroniques locales, d'un humour subtil ou d'une ironie bienveillante.

Mais c'est surtout durant l'année 1929 que Frémont donne libre cours à sa verve humoristique dans son fameux *Carnet du Grincheux.* (Plus tard un autre Grincheux grincera, au *Devoir,* contre choses et gens. Il serait intéressant de savoir s'il s'est inspiré, par son genre et son pseudonyme, du Grincheux de *La Liberté.* Frémont l'ignore).

Beaucoup de lecteurs de l'hebdomadaire français manitobain, qui n'omettaient jamais la lecture du célèbre *Carnet,* n'ont jamais découvert l'identité du Grincheux. Ils n'en goûtaient cependant pas moins sa fine malice et ses savoureuses réflexions.

Un jour il grogne contre l'habitude qu'ont les jeunes de tout critiquer, de "démolir à tort et à travers, sans se soucier de reconstruire sur les ruines", jeu "facile, mais stérile et dangereux", plus brillant peut-être, mais moins utile et moins réconfortant que d'édifier quelque chose! [1]

Une autre fois Le Grincheux s'égaie de ce qu'un professeur éminent ait écrit dans une revue, "croyant citer Boileau, "Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier", au lieu de "si c'est votre talent". Puis il met en garde contre les citations "pleines d'embûches pour les journalistes et les écrivains qui se fient trop à leurs souvenirs classiques et qui s'exposent à des contrefaçons de nature à faire bondir dans leur tombe les maîtres qui en sont victimes. [2]

A l'occasion de la loi de presse que va passer Louis-Alexandre Taschereau, premier ministre du Québec, "nos amis les Anglais" jasent un peu, écrit Le Grincheux. C'est là un précédent dangereux, craignent-ils. Toucher à la liberté de la presse, ne sera-ce pas ébranler les institutions britanniques elles-mêmes? Quant au Grincheux, il souhaite que Taschereau, "par un prodige de savoir-faire", réussisse à "introduire une bonne petite clause qui oblige messieurs les journalistes à respecter les lois de la grammaire et du bon goût, à acquérir le sens de la mesure et de la propriété des termes". Alors, pour sa part, il n'hésiterait pas "à le sacrer grand homme et grand bienfaiteur de l'humanité". [3]

Sa préoccupation pour les choses de l'esprit porte Le Grincheux à intervenir au sujet d'une série de conférences prononcée à Saint-Boniface et qui, paraît-il, "seraient à la veille de mourir d'inanition". Les orateurs se recrutent bien, — ne sommes-nous pas "un peuple d'orateurs? "comme il dira ailleurs, [4] — mais il n'en est pas de même des auditeurs et il "est malséant d'obliger un homme à parler devant

des chaises vides", écrit-il naïvement. Il dénonce alors notre soi-disant "élite intellectuelle qui préfère une séance de boxe ou une partie de bridge à une conférence ou à une lecture sérieuse". Dépouillons-la tout de suite d'un titre qu'elle déshonore. On dirait que chez nous les moins instruits sont ceux qui ont fait des études. [5]

Au fond, Le Grincheux est un tendre; il ne grogne jamais contre les enfants ni contre le prodigieux royaume de la fantaisie qui est le leur. A combien de reprises il prendra leur part contre les grandes personnes! Ce passage qui rappelle *Le Petit Prince* l'apparente un peu, il semble, à Saint-Exupéry:

> Les enfants se meuvent à l'aise dans le merveilleux. Il est nécessaire à la vie de leur imagination et à l'enrichissement de leur âme. On devrait cultiver chez eux cette fleur précieuse qui est tout la poésie de l'existence. La dure réalité viendra assez tôt avec ses désenchantements et ses déboires (...) (Puis il blâme l'individu) qui vient d'écrire un gros livre pour démontrer que les animaux savants sont un mythe (...) D'abord, qu'en sait-il? (...) Pourquoi ce monsieur vient-il gâter l'innocent plaisir des enfants en offrant de démontrer le truc devant nous? Il y a comme cela dans le monde de singuliers individus, bêtement réalistes, qui voudraient nous faire voir la vie telle qu'ils la voient eux-mêmes: uniformement plate, dénuée de toute fantaisie et de tout mystère? (...) Et il conclut abruptement: "Ce sont les enfants qui ont raison". [6]

Par contre, il est loin d'être tendre pour certaines catégories de jeunes gens et de jeunes filles. Aux premiers il reproche, non seulement de se laisser honteusement devancer par leurs soeurs aux concours de français et aux concours oratoires, mais d'oser à peine se mesurer avec elles. "Et pourtant, gémit-il, le domaine de l'éloquence publique est, par tradition, presque uniquement réservé aux hommes. Dans quelques années, ces mêmes garçons, devenus hommes, auront à se créer une position, à fonder un foyer, à élever des enfants, à voter en citoyens libres et intelligents". Seront-ils à la hauteur de ces importants devoirs, quand ils montrent tant de nonchalance dans la tâche de leur formation et de leur préparation à la vie? [7] Quant aux jeunes filles, il n'y va pas par quatre chemins pour condamner le snobisme qui les fait "commencer à tirer quelques bouffées de cigarettes pour faire comme les autres". Ceci dégénère en une habitude funeste, en "un besoin tyrannique et dangereux". La cigarette? — en somme, c'est un vilain petit démon, compagnon de la flânerie, de l'oisiveté et de l'abêtissement". [8]

Une autre fois, notre Grincheux dédie l'un de ses billets à certaines jeunes filles de la campagne "qui ont juré de n'épouser jamais un cultivateur", et qui tiennent parole. Elles préfèrent "vieillir sur place", ironise-t-il; ou bien "elles unissent leur destinée à celle d'un petit gratte-papier de quatre sous". Le bobo? "Elles se trouvent trop savantes et trop raffinées pour devenir des femmes d'habitants: il leur faut des messieurs de la ville"! Quant aux pauvres garçons qui "voient ainsi leurs chances diminuées", ils ont toute la sympathie du Grincheux. [9]

Il s'était déroulé à la Chambre de Winnipeg "un bref débat tout académique sur les mérites respectifs de l'homme et de la femme". Naturellement on n'avait fait qu'effleurer le sujet. Cependant, un certain Bachynsky avait affirmé, "sans mettre de gants", que les femmes étaient "notoirement inférieures". Là-dessus, le Grincheux s'étonne: ce député n'a "pas peur de risquer sa peau et son siège", à moins que, "par hasard, les femmes ne voteraient pas dans son patelin de Fisher Branch"? Lui, à sa place, il aurait donné à la discussion un tour plaisant et une haute conclusion morale; s'inspirant de Joseph de Maistre, il aurait dit un peu ceci,

> "Les femmes n'ont fait aucun chef-d'oeuvre dans aucun domaine. Elles n'ont fait ni *l'Illiade,* ni *l'Enéide,* ni la *Jérusalem délivrée,* ni *Le Paradis Perdu,* ni *Athalie,* ni *Hamlet,* ni *Cyrano de Bergerac,* ni *Maria Chapdelaine,* ni le C.P.R. ni le pont de Québec. Elles n'ont inventé ni l'algèbre, ni l'auto, ni l'avion, ni la radio, etc.; mais elles font quelque chose de plus que tout cela; c'est sur leurs genoux que se forme un honnête homme". [10]

S'il sait défendre la femme en ce qu'elle a de plus noble, son rôle dans la formation des enfants, Le Grincheux sait aussi se moquer de son péché mignon: son esclavage de la mode. Il taquine et il ironise à coeur joie sur ce sujet: d'abord, c'est en juillet, il fait une chaleur suffocante et "un chroniqueur soucieux des méninges de son public se doit de n'aborder que des sujets légers". Alors, parlons de modes! Si "ça va toujours mal dans ce département, en vient-il à conclure, à la grande surprise de ses lecteurs, c'est la faute des hommes: Eh oui! car, en fin de compte, c'est pour leur plaire que les filles et les femmes se pomponnent. Par conséquent, l'homme devrait avoir son mot à dire sur cette question, même s'il n'est pas expert en la matière!" [11]

La mode? Le Grincheux lui reconnaît pourtant une utilité: elle

empêche de paraître vieux, hommes et femmes! Ces dernières surtout bénéficient de la métamorphose qu'elle opère, dit-il.

> Raccourcissement des cheveux par en haut, raccourcissement des jupes par en bas, ligne droite et juvénile de la taille: et voilà un type féminin uniformément souple et jeune (...) Les hommes ont plus ou moins donné dans le mouvement, sans trop s'en rendre compte. Eux aussi s'habillent plus jeune, renoncent à certains ornements du visage jugés naguère indispensables et réussissent parfois à se faire confondre avec leurs fils''. . . Puis il grince contre 'ces faux jeunes de trente ans qui ne respirent que la décrépitude'. Par contre, honneur aux ''soi-disant vieux de soixante et soixante-dix ans qui ont gardé une âme jeune, une intelligence lucide, de l'optimisme et de la belle humeur''. [12]

En philosophe qu'il est, notre cher Grincheux découvre un jour ''que le bonheur sans mélange est chose extrêmement rare en ce bas monde''. On s'attend, pour le moins, à une expérience tragique et on s'apitoie d'avance. Il n'en est rien. Notre homme sentant le besoin de se distraire est tout simplement allé au théâtre avide de voir, d'entendre, de jouir du spectacle. Mais il a compté sans le monsieur de la troisième rangée devant lui dont les épaules démesurément larges lui masquent l'héroïne dans les scènes les plus pathétiques, sans le moutard que sa mère aurait dû mettre au lit et qui lui pioche dans le dos de son fauteuil. Le spectacle majeur est celui-là en fin de compte; l'autre est gâché par ces voisins ''agaçants à entendre'', il est vrai, mais que notre sage prend finalement le parti d'étudier; [13] une comédie en vaut une autre, n'est-ce pas?

C'est à l'époque où le film sonore et le film parlant se substituent aux vues muettes. *Le Grincheux* y voit une vraie révolution de l'art cinématographique. Il s'amuse de voir certains acteurs de cinéma, ''chez qui la diction ne va pas de pair avec la mimique'', brutalement détrônés. Par contre, Charlie Chaplin a raison, dit-il, de ne pas se prêter au film parlant. ''Quelles pantalonnades, quelles réflexions assez saugrenues seraient dignes des singeries et des pirouettes de l'illustre pitre?'' Quant aux étoiles mises en disponibilité par l'avènement du film parlant'', elles pourront vivre de leurs rentes, — celles qui auront été assez sages pour s'en faire!'' conclut-il malicieusement. [14]

Sans le vouloir, ses amis de la campagne fournissent parfois au

Grincheux des thèmes originaux et piquants. Ainsi ce curé qui "constate avec peine qu'il y a dans la paroisse un nombre considérable d'orphelins" qui rôdent dans le village, sans foyer ni abri, à des heures indues. S'ils avaient des parents, ils ne seraient pas dans la rue, mais au lit! Et Le Grincheux de s'apitoyer sur ces pauvres enfants, sans ménager ceux qui en sont responsables. [15]

Il visite aussi les expositions horticoles, nombreuses à la campagne durant l'été et, s'étonne de voir le peu d'intérêt qu'y portent les nôtres. Ils dédaignent d'y prendre part, pis encore, ils ne les visitent même pas. Dans la liste des gagnants à ces expositions, à peine déniche-t-il quatre ou cinq noms français. Ne sont-ils pas accessibles comme les autres au sentiment de la beauté? Il blâme ensuite chez les nôtres "cette fâcheuse tendance à négliger l'aspect extérieur et les abords de la maison, à ignorer ces menus agréments qui embellissent la vie et attachent les enfants au foyer". [16] Déjà, dans un Carnet précédent il avait longuement préconisé cette fierté du chez-soi en vue d'un double profit: l'agrément personnel et la facilité plus grande d'y retenir les enfants. [17]

Ainsi le spirituel Grincheux glose de semaine en semaine sur les sujets les plus variés. Tantôt il s'élève contre l'abus criant que, durant la belle saison, les citadins font de l'hospitalité d'un cousin ou d'une vague connaissance de la campagne; [18] tantôt il tance vertement cette "mauvaise graine de vieux garçons", propre tout au plus à constituer un jour "un péril, si nous n'y mettons pas ordre" [19] tantôt encore il censure sans ménagement "les raseurs, les achalants, comme on dit au Canada, ces flâneurs et bavards incorrigibles qui n'ayant rien à faire ou du moins ayant beaucoup de temps à perdre, s'arrogent le droit de faire perdre celui des autres. [20] On le voit aussi vitupérer ces authentiques Canadiens français qui affichent, dans des centres ruraux aux neuf-dixièmes français, leur "General Store", leur "Butcher Shop", ou leur "Hardware", et leur "drug Store". Comment les reconnaître sous ces façades unilingues anglaises? Et dire que ce serait la situation d'à peu près tous nos centres français, soupire-t-il. [21] Il s'indigne encore contre les enfants qui oublient trop facilement de parler français entre eux, dans le tramway, dans la rue, et qui rendent inutiles tant de sacrifices consentis en vue de garder le français chez nous, [22] — contre les jeunes qui ne chantent plus guère que "des inepties américaines", qui se délectent dans des "couplets grotesques et stupides", qui ne cachent pas leur "engouement pour les productions banales et de mauvais goût". [23]

Aux environs de Noël, le pauvre Grincheux se plaint du tintamarre ininterrompu, des forces combinées de la réclame envahissant les rues, les magasins, les journaux, — et dont il ne peut se défendre même en se fermant les yeux et en se bouchant les oreilles, — tout cela pour mettre en évidence "le mot fatidique" et pousser à faire au plus tôt ses emplettes. [24] La veille même de Noël, il commente savoureusement une "perle" recueillie dans la *Tribune*. Ce quotidien de Winnipeg organise chaque année une souscription pour le Noël des enfants pauvres. Ce jour-là, il "reproduit quelques requêtes naïves adressées au tout-puissant Santa Claus. "Some of them are in foreign languages", explique-t-il avant de publier une lettre en français. "Aie! s'exclame Le Grincheux. Si encore nous lisions ensuite du chinois ou du yiddish, mais le français est évidemment la seule langue étrangère connue du rédacteur". Mais, à la veille de Noël, il est malséant de faire une colère; le confrère anglais n'aura donc pas, ce jour-là la semonce qu'il mérite. [25]

Avec décembre 1929 se clôt, au grand regret des lecteurs de *La Liberté*, le fameux *Carnet du Grincheux*. Plusieurs lui avaient, au cours de l'année, exprimé leur joie de lire ses billets pleins d'humour, tous marqués au coin du bon sens et de la logique. La lettre suivante résume ou rencontre le sentiment général:

> Mon cher Grincheux,
>
> Il n'est pas un lecteur de *La Liberté* qui passe indifférent devant vos articles. En un style original et spirituel, vous nous présentez chaque semaine des réflexions pleines de sens sur les questions d'actualité. Le genre détaché, qu'à dessein vous avez adopté, n'est pas le moindre charme de vos chroniques. Dieu merci! l'esprit français n'est pas mort au Manitoba. Encore une fois, les lecteurs de *La Liberté* s'arrêtent longuement devant les colonnes en italique où ils trouvent régulièrement un régal de gourmet.
>
> E. Mourez, prêtre". [26]

En dehors de cette colonne humoristique que fut *Le Carnet du Grincheux*, Frémont sait aussi mêler le sel attique aux plus sérieuses considérations. Que de traits plaisants, que de fines railleries, que d'ironies mordantes on pourrait relever dans ses éditoriaux ou dans ses notes sur l'actualité. Déjà nous en avons rencontré au cours des chapitres précédents; citons-en quelques-uns de plus, recueillis au hasard: (1) En 1925, Norris, l'ex-premier ministre du Manitoba, le

proscripteur du français dans nos écoles a essuyé une défaite magistrale, ce qui va le priver du porte-feuille promis dans le nouveau cabinet fédéral, — "à moins que... mais non, la générosité de la province de Québec ne peut aller jusque là", [27] espère M. Frémont. (2) Il existe à Winnipeg un journaliste qui possède à un degré extraordinaire l'art d'assaisonner l'histoire au goût de ses préjugés et de ses partis pris. C'est T.B.R. du Free Press. Voici que pour satisfaire un chauvinisme désuet et une gallophonie de mauvais aloi, il tente de faire avaler à ses lecteurs un cours abrégé d'histoire de France où la fantaisie le dispute à l'insolence". (L'article résume, dans la même veine, l'argumentation de T.B.R. à l'effet que si la France existe, si elle a une place honorable dans le monde, c'est à ses bons amis les Russes, les Italiens, les Belges, les Américains qu'elle le doit, car, d'elle-même, elle n'a jamais pu assurer son existence nationale). Mais, conclut-il, "qui peut prendre au sérieux pareilles élucubrations?" [28] (3) Lors de la campagne du *Star* contre *Le Patriote de l'Ouest,* il écrivait: "Ainsi 'le plus grand journal de la Saskatchewan' nous fait l'honneur de s'occuper de nous pour demander qu'on nous supprime le plus tôt possible. On n'est pas plus aimable" [29] (4) L'article où il raconte la visite, aux bureaux du *Patriote,* de W.B. Willoughby, chef de l'opposition conservatrice en Saskatchewan, révèle un pince-sans-rire admirable:

> (il) nous a fait l'honneur d'une visite... La chose ne nous a pas déplu, naturellement (...) Il est toujours intéressant et profitable de s'entretenir avec les oracles politiques ... M. Willoughby, à l'en croire, est très sympathique à la cause franco-canadienne. Nous n'attendions pas moins qu'une semblable déclaration de la part d'un homme politique en tournée électorale... Ce M. Willoughby, au fond, est une bonne âme. Il a une sympathie réelle pour nous et il est peiné de nous voir compromettre nos intérêts par une alliance déloyale... [30]

Une autre fois encore le *Star* s'attire les foudres ironiques du journaliste:

> "A l'en croire, [*le Star*], il existe un véritable complot pour forcer la population de langue anglaise à reconnaître le français comme la langue du Canada... Pendant qu'il y est, le journal 'tory' dévoile une fois de plus les trames de cette ténébreuse affaire que sa divination orangiste lui a seule permis de dépister. La campagne pour imposer le français à la population de l'Ouest est une part du complot pour faire de la Saskatchewan un prolongement du Québec ... Si les libéraux n'avaient pas été battus, affirme le même journal, 250,000

> familles canadiennes-françaises s'apprêtaient à émigrer en Saskatchewan ... Vous voyez ça d'ici. Cela représente au bas mot un million et demi de personnes! Autant dire que les trois-quarts de la province de Québec allaient subitement décamper et — nouvelle invasion des Barbares — couvrir d'un seul coup toutes les plaines de cette malheureuse Saskatchewan.[31]

On le voit, Frémont ironise et badine sans effort, il s'en fait volontiers un jeu. Et il se pique à ce jeu quand l'adversaire riposte tant soit peu. Ses ripostes prennent alors l'allure d'une véritable passe d'armes que ses lecteurs suivent avec passion. En certains de ces exercices d'escrime intellectuelle, il est facilement vainqueur, il réduit son ennemi au silence: ainsi en fut-il dans ses répliques au *Star,* de Régina, au parti conservateur de la Saskatchewan, à Messieurs Bryant et Currie, de la Saskatchewan Trustees' Association, comme on l'a vu quelque peu déjà. A *La Liberté,* il a souvent maille à partir avec le *Free Press* au sujet de la politique manitobaine ou fédérale.

De même il trouve en Louis-Philippe Gagnon un adversaire de taille lors des élections provinciales de 1927. Rappelons d'abord brièvement que vers 1923 les libéraux avaient perdu le pouvoir, mis en minorité par le nouveau parti fermier de John Bracken, et avec l'appui des comtés de langue française; ce qui amena un apaisement des luttes scolaires. Aux élections générales qui suivirent Gagnon se présenta dans Saint-Boniface comme candidat libéral. *La Liberté* crut bon de répondre au sentiment général en combattant sa candidature. A cette occasion Frémont rappelle ce que tout Franco-Manitobain ne peut oublier — "qu'on ne blesse pas en vain l'âme nationale, qu'on n'insulte pas en vain notre fierté".[32] Après une lutte très vive le candidat conservateur Joseph Bernier l'emporta par quelques voix. Gagnon reproche sans ambages à Frémont d'avoir causé la défaite libérale. Celui-ci ne s'émeut pas de la longue diatribe à son adresse. Il répond placidement:

> Le ton de sa lettre (celle — de L.-P.G.) indique assez qu'il est encore sous l'influence de la fièvre électorale. — Laissons de côté les trois premiers paragraphes, (qui sont les meilleurs, mais relèvent de la littérature pure), pour en venir à l'essentiel, c'est-à-dire aux accusations formelles. M. Gagnon me reproche d'être 'pénétré au fort de la mêlée pour y jouer un rôle qui ne fut pas négligeable', et il me 'concède bien volontiers d'avoir été l'artisan de sa défaite' ... Voilà un certificat que je n'aurais jamais eu l'audace de solliciter... L'opposition faite aux libéraux par *La Liberté* n'a pas été un coup de théâtre

> sensationnel. Elle n'a soulevé le scandale que dans le camp de M. Gagnon et de ses amis. Partout ailleurs on l'a trouvée la seule attitude digne, logique, conforme à notre programme de journal canadien-français indépendant." [33]

En dépit des rudes coups échangés, l'amitié persista entre le journaliste et le candidat libéral qui reprit sa collaboration à *La Liberté*. Deux autres fois la même situation se renouvela à Saint-Boniface et une dernière fois dans Carillon avec le même résultat.

En août 1940, un certain Julius, de Winnipeg, attaque à fond de train les Français du Canada et ceux de la France. Sa longue lettre tente de prouver que le Canada ne doit rien à la France, que déjà la France commence à nous devoir. "L'accusation est de taille et proférée sur un ton doctrinal assez amusant", [34] remarque Frémont, mais l'argumentation est étayée sur la vieille mais fausse rengaine du lâche abandon du Canada français par la France, et accompagnée de "tous les trémolos littéraires que comporte le sujet". Sur quoi il acule au pied du mur ce Julius qui s'est imprudemment targué de science historique, en réfutant l'une après l'autre ses accusations majeures. Quant aux autres, "(elles) sont d'un caractère tellement enfantin qu'on hésite à y répondre". [35] Et voilà qui clôt le bec à ce ... blanc-bec!

Une autre question, celle du séparatisme, allait valoir à Frémont des contre-attaques assez violentes. Dans un article écrit au début de 1936, il avait parlé de ce mouvement d'une gravité exceptionnelle pour les Franco-Manitobains et les autres minorités françaises du Canada. Il avait rappelé aux séparatistes,

> que la patrie de la race canadienne-française n'est pas seulement la province de Québec ... pardon, la Laurentie! Notre patrie, c'est toute la terre canadienne, ne la rapetissons pas! ... L'Acadie, l'Ontario, l'Ouest font partie de notre patrimoine national au même titre que Québec ... Il n'appartient pas à un groupe, quelque mécontent qu'il soit, de retrécir la patrie, de nous fermer les portes et de nous dire: Nous ne vous connaissons plus! — Voilà la vérité que nous avons à leur dire. Et c'est la vérité ... vraie ... incontestable.
>
> Reste une question d'honneur: ont-ils bien pensé, ces patriotes ... qui font un si copieux usage du mot trahison, ont-ils réfléchi à l'abandon enthousiaste de 700,000 de leurs compatriotes qu'ils se préparent à perpétrer? Ont-ils un soupçon de l'amplitude, de la magnitude de la reculade qu'ils organi-

> sent en un fier langage et avec des poses héroïques ... abandon, reculade, déroute, dépassant de bien loin toutes celles de notre histoire, toutes celles qu'ils reprochent à tant d'autres? [36]

Peu après Frémont signale à l'attention de ses lecteurs un livre récemment publié: *Est-ce la fin de la Confédération?* du P. Théophile Hudon, S.J. L'auteur y étudie le problème du séparatisme sans partir en guerre contre des adversaires plus ardents que réfléchis, et y suggère la solution du bon sens. [37] Le séparatisme est apparu, un peu comme un mal chronique, à différentes reprises, dans le Québec. La crise de 1936 semble plus aiguë que les précédentes, les symptômes, plus alarmants; c'est pourquoi dans l'Ouest, on s'inquiète davantage.

C'est que les adeptes du mouvement sont, plus encore que de coutume, des jeunes; ils sont zélés, fanatiques même. Ils ont foi en leur cause et ils ressentent vivement toute opposition à leurs idées. Aussi l'agitation séparatiste continue-t-elle, à la grande inquiétude des groupes français de l'Ouest canadien. Cette angoisse des minorités françaises, Frémont n'est pas le seul à la traduire; les autres hebdomadaires français de l'Ouest y font aussi écho, — surtout *La Survivance,* avec son rédacteur, le P. Gobeil, O.M.I., — tous expriment des opinions nettement antiséparatistes. Cette anxiété, les minorités françaises de l'Ouest espèrent la voir se dissiper au Congrès de la Langue française de 1937. "Un congrès de la Langue française qui n'éloignerait pas le cauchemar d'une telle catastrophe, (celle de la séparation), serait cruel et décevant", [38] écrit en effet Frémont un mois avant le congrès. L'élément français hors du Québec a besoin d'être rassuré; il faut que des chefs se prononcent clairement sur ce sujet du séparatisme.

On a d'autant plus à craindre, semble-t-il, que l'abbé Lionel Groulx a proposé comme but à ce congrès: "Travailler à la création d'un Etat français dans la Confédération, si c'est possible; hors de la Confédération, s'il le faut". [39] Par contre, il est vrai, Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval et grand organisateur du Congrès, projette d'orienter le Congrès vers une manifestation de solidarité canadienne-française qui contrebalancerait les déclarations séparatistes. Les séparatistes jubilent d'abord en entendant les tirades enflammées de l'abbé Groulx sur "notre Etat français, que nous aurons, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas". [40] Suit la courageuse déclaration de Mgr Yelle, de Saint-Boniface: il désapprouve le séparatisme et y voit un danger pour les minorités françaises dispersées dans

tout le Canada. Le lendemain, Maurice Duplessis rassure les Canadiens français hors du Québec en déclarant énergiquement que la vieille province n'entend pas s'isoler et abandonner ses compatriotes. [41] Enfin, peu après, Mgr Camille Roy, dira à un congrès canadien: "Nous ne donnerons pas aux minorités françaises le scandale du séparatisme". [42] Il semble bien que l'incident soit clos, que "la cause du séparatisme, instruite et jugée à Québec" [43] ait bel et bien été condamnée aussi.

Pour cela, il aurait fallu compter sans les jeunes et bruyants adeptes du séparatisme. Le compte rendu du Congrès de la Langue française, qu'a publié Frémont dans *La Liberté* du 14 juillet, n'a pas l'heur de plaire à certains d'entre eux. C'est d'abord Clément Brown, de *l'Action Catholique* de Québec, qui écrit:

> M. Donatien Frémont est peut-être, de tous les journalistes français de l'extérieur, celui qui s'est fait remarquer le plus par ses opinions antiséparatistes. On devine son plaisir à l'audition des discours de Mgr Yelle ... et de M. Duplessis au Congrès de la Langue française à Québec ... Nous craignons que notre confrère ne s'illusionne: l'agitation séparatiste ne fait que commencer au Canada français ... Les adversaires de la thèse de l'Etat français autonome auraient donc tort de s'endormir sur leurs oreilles. Et M. Frémont, qui aime à batailler, aura encore d'ici longtemps moult occasions de vider son carquois contre les trouble-fête séparatistes. D'autre part, cependant, nous ne lui garantissons pas l'indemnité contre les coups de l'autre camp où certains jouteurs n'y vont pas de main-morte". [44]

De ces rudes jouteurs qui, bientôt, crient sus à Frémont, l'ennemi du séparatisme, le plus acerbe et le plus violent est peut-être Marcel Hamel, de *La Nation.* Dans un long article, — qu'il n'a tout de même pas le front de signer, — Hamel cite en entier et commente le texte de Brown; il renchérit sur son confrère, ajoutant l'impertinence à l'insolence. Les quelques passages suivants permettent de juger du ton gouailleur du jeune journaliste:

> ... un défenseur bénévole de *La Nation,* M. Clément Brown, avertit le cow-boy dilettante qu'il vaut mieux pour lui ne pas trop se frotter contre les érables du Québec ... M. Brown excite le toréador des ranchs et lui flanque un coup de cornes dans les reins ... Merci, M. Brown, pour le coup de mains et que l'Eternel vous bénisse! Et maintenant, au tour du magicien du lasso et émule de Buffalo Bill.

> Gentleman-Farmer, dites-moi de quelle manière avez-vous appris que Son Excellence Mgr l'Archevêque Coadjuteur de Saint-Boniface, prêtre de la sainte Eglise romaine, avait dénoncé le mouvement séparatiste dans le Québec? Etes-vous sûr de ne vous être pas trompé? Qui vous l'a dit que c'était un prélat de l'Ouest? La presse? Oui, la presse, ... car vous n'avez même pas eu la consolation d'entendre de chez vous, dans vos prairies de blé carbonisé, la voix dénonciatrice de l'évêque. Radio-Canada a donné dans l'Ouest zéro minute du programme du Congrès; et c'est vous, coureur de vaches, qui condamnez le séparatisme sous prétexte que le Québec abandonne les minorités. Allons! Est-ce que par hasard vous nous prendriez pour des pensionnaires de cabanons? ... A moins de créer l'Etat français, vous êtes foutus, tous tant que vous êtes dans l'Ouest et si on parle tant de vous à l'heure présente, c'est précisément à cause de la doctrine séparatiste qui vous a remis au premier plan ... C'est grâce à nous si vous jouissez d'un regain de popularité. Rendez-nous donc ce mérite de vous avoir tirés du puits d'ombre où vous croupissiez ... Quant à vous, toréador Frémont, cherchez à vous tailler une réputation de penseur autrement qu'en flagornant sur le compte du clergé et sur l'as de l'antinationalisme au pays de Maria Chapdelaine". [45]

Le reste de l'article est à l'avenant!

Frémont aurait pu répondre au bouillant reporter de *La Nation:* J'ai entendu personnellement les déclarations de Mgr Yelle, ayant passé la semaine à Québec et assisté à toutes les séances du Congrès. Je sais donc à quoi m'en tenir. Il aurait pu relever avec humour, voire avec ironie, les nombreux traits acérés du jeune séparatiste. Mais à quoi bon? La lutte a assez duré. Avant de se retirer de l'arène, il assène toutefois un dernier coup à l'adversaire en rapportant les déclarations faites par le cardinal Villeneuve sur le séparatisme lors des fêtes du centenaire de Sherbrooke. Presque en même temps, l'abbé Groulx explique, à Québec, qu'il n'est pas séparatiste et que l'Etat français tel qu'il l'entend n'a rien à voir avec un Etat français isolé. [46] Par conséquent, la question est réglée. Les minorités françaises n'auront plus à craindre le spectre du séparatisme québécois, du moins pour quelque temps encore!

Ces controverses sur le plan politique provincial, ou sur le terrain national, ne sont rien, toutefois, comparées à la polémique majeure qui marqua la vie de Frémont aux environs de 1930. Elle avait eu racine en France; elle aura des répercussions jusqu'en France aussi.

Nous voulons parler de l'affaire Constantin-Weyer.

Maurice Constantin, (ou Constantin-Weyer, comme il en vint à s'appeler, on ne sait trop comment), était venu de France, on s'en rappelle, sur le même paquebot que Frémont en 1904. Peu après, on le retrouve à Saint-Claude, paroisse un peu à l'ouest de Winnipeg; il y séjournera dix ans. En 1914, il retourne en France où il a, dit-on, une conduite héroïque dans l'armée. Démobilisé, il fait du journalisme et écrit des romans sur l'Ouest canadien. L'un d'eux, *Un homme se penche sur son passé,* est couronné par l'Académie Goncourt en 1928. Bientôt, plusieurs de ses ouvrages sont traduits en d'autres langues. Du coup c'est la renommée universelle [47] pour le fermier d'hier.

Les revues littéraires, cela se conçoit, font à l'envi les honneurs de la publicité au lauréat du prix Goncourt: c'est à qui le louangerait le plus. On écrit qu'il a beaucoup vécu au Canada, qu'il aime notre pays, qu'il le connaît, qu'il le peint avec force, qu'il a vécu la vie qu'il décrit, qu'il sait ce qu'il dit quand il parle de nous, etc. Viennent ensuite, naturellement des interviews avec le célèbre auteur et cela devient plus intéressant encore: dans l'Ouest, il a été cow-boy, fermier, bûcheron, trappeur, marchand de chevaux l'été, marchand de fourrures l'hiver, journaliste à l'occasion, reporter pour des journaux anglais, que sais-je encore! Puis le voilà rancher dans le nord du Manitoba, jouissant de la prospérité, menant une vie large et facile. [48] Sans doute est-ce alors qu'il étend ses courses du Cercle polaire au Mexique, qu'il apprend à parler cinq ou six langues sauvages et qu'il vit les incroyables aventures que ses romans racontent. Mais la guerre éclate ... Il a le bras fracturé, il doit trimer mille après mille dans la forêt vierge avant d'atteindre la voie ferrée; [49] qu'importe cela à l'héroïque rancher: le devoir l'appelle, la mère-patrie l'attend! Après la guerre, à son retour au Manitoba, il ne reste, hélas! plus rien de sa magnifique ferme: les pirates de la prairie ont tout dévasté, tout pillé, et notre héros est complètement ruiné. [50]

Le malheur veut que nombre de ces détails soi-disant autobiographiques tombent sous les yeux de Frémont et qu'il les trouve suspects. Et voilà où les choses se corsent: si Constantin-Weyer est aussi peu sincère dans ses récits romancés que dans ses déclarations aux rédacteurs qui l'ont interviewé, jusqu'à quel point peut-on accorder la

> probité du conteur qui peint uniquement ce qu'il a vu (?) Jusqu'où va, au fond, chez Constantin-Weyer, la sincérité du

> récit? ... De quelle valeur documentaire est sa peinture des métis français d'aujourd'hui et de leurs ancêtres du siècle dernier? Quel cas fait de la vérité historique l'écrivain qui met en scène des personnages réels et prétend reconstituer les épisodes les plus dramatiques de l'histoire de l'Ouest canadien? [51]

Or, ces points que la critique professionnelle ne pouvait aborder, surtout à distance, Frémont se donne comme programme de les étudier. A titre d'ancien défricheur et fermier d'abord, il peut se permettre de confronter ses souvenirs et son expérience avec ceux de Constantin-Weyer. A titre de journaliste ensuite, il est familier de l'histoire de l'Ouest et peut juger si les événements racontés par le fameux romancier sont conformes à la vérité historique. Enfin à titre de simple témoin de l'époque contemporaine, il peut contrôler si les faits qui servent de cadres aux romans de *l'Epopée canadienne* sont vraisemblables. [52]

Et ces questions qu'il s'est posées, Frémont y répond dans une série d'articles qu'il publie dans *La Liberté* comme une sorte de feuilleton littéraire. Puis il réunit en une brochure qu'il livre au public les tranches de cette étude, qu'il a intitulée *Sur le Ranch de Constantin-Weyer.* Frémont rétablit d'abord la vérité quant à la vie personnelle du romancier: le prétendu rancher n'a jamais été qu'un colon miséreux et misérable, habitant une masure où la pauvreté et le dénuement vont de pair avec sa paresse et sa réputation de bohème; voilà qui disculpe les gens de Saint-Claude accusés d'avoir pillé et ruiné sa magnifique ferme!

Mais cette mise au point n'est encore que secondaire. Ce qui importe surtout à Frémont, c'est d'attirer l'attention sur les hérésies historiques et sur les insinuations malveillantes dont fourmillent les oeuvres de Constant in-Weyer, et de prouver ainsi son évidente malhonnêteté. Même si certaines fantaisies sont permises au romancier, il n'a pas le droit d'outrepasser les limites de la vraisemblance, ni d'altérer des faits historiques, ni de dénaturer les événements; enfin, il a le devoir d'être juste et impartial envers les personnages qu'il met en scène dans ses récits. Et c'est ce qu'a semblé ignorer Constantin-Weyer: dans ses livres les inexactitudes, les déformations, les impostures révoltantes foisonnent, surtout quant au caractère de Riel, de Mgr Provencher, du curé Ritchot, du Père Alexis André, O.M.I. Il prend à leur égard des libertés qui frisent la malhonnêteté, sinon la méchanceté. Frémont veut bien pardonner à l'auteur des hâbleries visant à sa propre gloriole, mais il lui demande un compte sévère de ses faussetés.

Parmi les oeuvres du romancier, dit-il,

> *Vers l'Ouest* et *La Bourrasque* constituent une défiguration grossière et calomnieuse de l'histoire comme il en existe peu d'exemple. La malveillance et le dessein arrêté de dénigrement sont trop visibles pour qu'il soit possible d'invoquer les moindres circonstances atténuantes ...
>
> M. Constantin-Weyer peut prendre le ciel et la terre à témoin qu'il nous aime éperdument et qu'il n'a pas voulu nous faire de peine: aucune protestation de sa part ne saurait nous émouvoir, pas plus que sa renommée littéraire ne saurait nous intimider. Tant qu'il n'aura pas désavoué ces livres malfaisants, nous continuerons de le dénoncer comme un dénigreur, un ennemi dangereux de l'Ouest canadien et du Canada français". [53]

Le coup a porté, il semble, car jamais le fameux romancier ne réfute aucune des accusations portées contre lui. Ce qu'il n'ose pas, — et pour cause! — certains de ses amis et de ses admirateurs vont le tenter.

La première riposte à l'attaque de Frémont vient du journal français *Paris-Canada.* L'auteur de cet article anonyme reproche au directeur de *La Liberté* de s'être trop appliqué à relever les "erreurs" et les "imaginations" de Constantin-Weyer, puis déclare avec désinvolture que peu lui chaut que le romancier ait été un médiocre fermier et un rancher maladroit, que l'essentiel est qu'il ait donné une vision pittoresque et vraie dans son fond des pays qu'il a habités. Quant aux erreurs historiques de l'auteur, il se garde bien d'y faire allusion; cela lui semble sans importance! [54]

Chez nous, *Le Canada,* de Montréal, avait reproduit in extenso l'étude de Frémont sur Constantin-Weyer. L'un des correspondants de ce journal, Pierre Wanner, prend la défense du rancher malmené. A l'en croire, c'est par pure jalousie que les gens de Saint-Claude se récrient et en veulent à la réputation du romancier: il a sur eux l'avantage de savoir écrire. En résumé, dit-il en ironisant, ces simples lui reprochent:

> (1) de posséder une bibliothèque et de ne pas couper sa provision de bois pour l'hiver; (2) d'être mauvais cavalier et de savoir écrire; (3) de n'avoir jamais quitté Saint-Claude et d'avoir réussi nonobstant à décrire avec quelque vérité la vie de plusieurs provinces du Canada. Quatrièmement et surtout, d'avoir été un fermier paresseux et de s'être permis, après

> avoir complètement négligé ses propres affaires, d'écrire en quelques années une demi-douzaine de livres dont deux ou trois sont excellents. [55]

Et Frémont se fait l'écho de ces primaires, tout en reconnaissant bien que Constantin-Weyer a du talent; ce qui prouve jusqu'à quel point il s'est laissé berner, semble dire Wanner.

De son côté *La Revue Populaire* regrette cette attaque en forme contre Constantin-Weyer et se dit heureuse que les Canadiens ne soient pas du nombre des diffamateurs d'un si grand écrivain. Seuls les habitants de Saint-Claude (qui sont des Français) et Frémont (qui est aussi un Français) sont coupables d'avoir attenté à une réputation si glorieuse. Ce dernier s'est même abaissé à recueillir, "pour étoffer son article, tous les méchants petits potins des habitants" de Saint-Claude. Quant aux livres de Constantin-Weyer, ils "constituent une véritable épopée canadienne", [56] affirme l'auteur de cet article.

Robert Rumilly, du *Petit Journal,* reconnaît en Frémont une forte personnalité: "toutes les thèses qu'il soutient et tous les combats qu'il mène, doivent susciter notre attention", [57] dit-il. Sur quoi il accorde un long article à la querelle littéraire en laquelle vient de s'engager Frémont, — il la qualifie d'offensive en règle avec grenades, mitrailleuses, artilleries et tanks. Il en étudie les principales vagues qui montent à l'assaut de la réputation de Constantin-Weyer: reproches de redites et de calquages, de fanfaronnade et de vantardise, accusations de partialité et d'injustices dans la peinture de ses personnages, d'exagérations invraisemblables, d'erreurs historiques même, de complaisance en des réflexions lubriques, en des scènes de débauche, anachronismes enfin. Rumilly tente de minimiser chacune de ces accusations et nous prie de croire que

> tout n'est pas si mal dans l'*Epopée canadienne.* Son auteur a pu se tromper; il s'est même trompé à plusieurs reprises. Dans l'ensemble, il a aimé ce pays, la terre et les hommes de ce pays. Il a voulu composer une fresque canadienne, et certaines parties en sont très réussies". [58]

Somme toute, Rumilly ne croit pas que cet écrivain de talent méritait l'indignité que lui a infligée Frémont.

Quelques revues et journaux font servilement écho à Wanner, et le reproduisent en tout ou en partie. Ceci déclenche une contre-attaque

du polémiste qui n'est pas à bout d'arguments. Tout d'abord, voici pour Wanner lui-même: "(sa) défense (de C.-W) se distingue par *sa modération* et *sa candeur*. C'est une bonne petite leçon aux braves fermiers de Saint-Claude qui n'entendent rien aux trucs de la littérature". [59] Ensuite il passe aux reproches faits par Wanner à ces braves gens:

> Ceux-ci dit-il, sont jaloux des lauriers de leur ancien compagnon ... (ils) ne lui pardonnent pas dêtre devenu un grand écrivain et la coqueluche des belles dames de France ... (Ces) modestes fermiers ont d'autres chats à fouetter que d'ambitionner la gloire littéraire. Ce qu'ils reprochent à M. Constantin-Weyer, ce n'est pas d'avoir été un fermier malchanceux, un rancher pour rire. Leurs griefs sont d'un ordre plus élevé. Quoi qu'en pense M. Pierre Wanner, un écrivain ne peut se permettre toutes les licences, — fût-il passé maître dans l'art d'aligner les phrases et couronné par toutes les académies. Il y a des livres qui sont de belles actions et il y en a d'autres qui sont des canailleries ... Or ceux de l'auteur qui nous occupe manquent aux lois les plus élémentaires de l'honnêteté. Les plus caractéristiques d'entre eux sont un tissu de faussetés et de calomnies sur l'Ouest canadien. Il y a déversé toutes ses rancunes personnelles, tous ses préjugés, toute son ignorance. Les principaux faits de notre histoire y sont présentés sous un jour délibéremment faux et odieux, qui constitue une grave injustice pour les pionniers du pays et leurs descendants". [60]

On prétend, écrit encore Frémont, que Constantin-Weyer écrit le français à la perfection; c'est exagéré, répondit-il. Et même si cela était, cela ne l'excuserait pas d'être malhonnête; ce ne serait que plus grave même, car ses écrits n'en seraient que plus dangereux. Dangereux, les romans du célèbre auteur ne le sont-ils pas, d'ailleurs? Et le rédacteur de *La Liberté* raconte comment, en pleine assemblée municipale, un échevin de Winnipeg a dénoncé l'un des ouvrages de Constantin-Weyer qu'il avait trouvé à la bibliothèque de la ville; le bibliothécaire fut sévèrement blâmé pour avoir introduit cette ordure sur ses rayons.

> Voilà un jugement un peu fruste, qui ne sera sans doute pas ratifié dans certains milieux littéraires où l'on se flatte d'ignorer la morale. N'importe, (conclut M. Frémont). Ce sont parfois de simples ignorants qui ont raison contre les savants professeurs". [61]

De nombreuses voix montent bientôt à l'appui de la sienne pour

imposer silence aux défenseurs de Constantin-Weyer. A peine ses romans avaient-ils commencé à paraître qu'un comité de Métis avait fortement protesté, en écrivant à l'auteur lui-même, contre la manière odieuse dont il traitait Louis Riel et les Métis en général. L'un d'eux, Roger Goulet, était même intervenu, avec succès, auprès de la librairie française de Winnipeg pour faire retirer de la circulation les romans de Constantin-Weyer. Peu après, la Société Historique de Saint-Boniface félicite chaleureusement Frémont d'avoir démasqué l'imposteur et pris en main la défense de l'Ouest canadien, de son histoire et de ses gens. [62] . Par contre, raconte Frémont,

> *Sur le Ranch de Constantin-Weyer* m'attira une violente polémique avec mes amis les Métis lorsqu'il parut par tranches dans *La Liberté.* Ils y virent d'abord une belle défense de Riel et me votèrent des félicitations, mais changèrent complètement d'avis lorsque je conclus à la folie du chef métis, comme l'avaient fait ses avocats pour le sauver de l'échafaud. *La Liberté* publia la réponse très élaborée de Guillaume Charette, mais celui-ci tenta vainement de porter cette querelle dans *La Presse* de Montréal. Plus tard, pendant la seconde grande guerre, mes amis Métis voulurent bien passer l'éponge sur ma faute pour me récompenser d'avoir bien servi la cause de la France(!) [63]

D'autre part on applaudit aussi au geste courageux qu'il a ~~posé~~ fait en publiant cette étude sur le fameux romancier. Tour à tour *La Survivance, Le Patriote de l'Ouest, Les Cloches de Saint-Boniface,* le *Free Press,* la *Winnipeg Tribune, The Gazette, Le Droit, La Revue de l'Université d'Ottawa, Le Progrès du Saguenay, Le Canada, Le travailleur* (Worchester), *La Presse, La Parole* [*L'Avenir*], *La Revue Moderne, Etudes* (Paris), expriment l'opinion que c'est là une oeuvre vengeresse qui s'imposait, une mise au point très ferme et très documentée, qui s'avérait nécessaire.

De son côté, le prefesseur William Lewis Morton reconnaît, dans son livre *Manitoba, a History,* que les oeuvres de Constantin-Weyer

> "*Manitoba* an autobiographical work, and *La Bourrasque,* a novel with Riel as hero, though starred with brilliant descriptive passages, were highly coloured, inaccurate, and brutal sketches of life among the Manitoban French. These libels were exposed by Donatien Frémont in *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*". [64]

L'un des plus énergiques défenseurs de l'oeuvre de Frémont au cours de cette polémique fut Olivar Asselin. Il termine un solide article sur le sujet en disant que c'est là "une pièce d'histoire littéraire de premier ordre, et, pour ce qui est de l'insurrection métisse, un courageux essai de critique historique". [65]

Histoire littéraire, critique historique, critique littéraire, voilà des domaines où Frémont se serait volontiers aventuré davantage durant ses vingt-cinq ans de journalisme actif dans l'Ouest canadien, si sa tâche lui eût accordé plus de loisirs. Nous pouvons croire qu'il aurait excellé dans ces genres, l'auteur qui avait si bien su réduire à ses justes proportions les oeuvres d'un Constantin-Weyer et replacer dans des perspectives historiques vraies les événements évoqués par le trop célèbre auteur.

---

1 Le Grincheux, "Carnet du Grincheux", *La Liberté*, 23 janvier 1929.
2 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 30 janvier 1929.
3 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 13 février 1929.
4 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 23 octobre 1929.
5 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 27 février 1929.
6 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 20 mars 1929.
7 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 10 avril 1929.
8 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 12 juin 1929.
9 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 11 septembre 1929.
10 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 17 avril 1929.
11 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 31 juillet 1929.
12 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 27 novembre 1929.
13 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 15 mai 1929.
14 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 7 août 1929.
15 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 3 juillet 1929.
16 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 28 août 1929.
17 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 1er mai 1929.
18 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 18 septembre 1929.
19 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 21 août 1929.
20 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 20 novembre 1929.
21 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 20 octobre 1929.
22 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 22 mai 1929.
23 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 11 décembre 1929.
24 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 18 décembre 1929.
25 "Carnet du Grincheux", *Idem*, 24 décembre 1929.
26 "Lettre ouverte au Grincheux", *La Liberté*, 14 août 1929.
27 Frémont, "Partie nulle", *La Liberté*, 4 novembre 1925.
28 Frémont, "Un historien fantaisiste", *La Liberté*, 9 avril 1930.

29 Frémont, "Le *Star* veut la suppression du Patriote", *Le Patriote de l'Ouest*, 18 septembre 1918.

30 Frémont, "M. W. B. Willoughby et les Franco-Canadiens", *Le Patriote de l'Ouest*, 3 mai 1917.

31 Frémont, "Un agitateur dangereux", *La Liberté*, 18 septembre 1929.

32 Frémont, "A la veille du scrutin, *La Liberté*, 22 juin 1927.

33 Frémont "Tribune libre. Réponse de M. Frémont à une lettre de Ls-Ph. Gagnon", *La Liberté*, 27 juillet 1927.

34 Julius, "Tribune libre. Le Canada français ne doit rien à la France", *La Liberté*, 21 août 1940.

35 Frémont, "Le Canada français ne doit rien à la France", *La Liberté*, 28 août 1940.

36 Frémont, "Séparatisme", *La Liberté*, 15 avril 1936.

37 Frémont, "Est-ce la fin de la Confédération?", *La Liberté*, 30 septembre 1936.

38 Frémont, "Une catastrophe à éviter", *La Liberté*, 16 juin 1937.

39. Robert Rumilly, *Le Problème national des Canadiens français*, p. 104.

40 *Ibid*, p. 105.

41 Frémont, "Retour de Québec", *La Liberté*, 14 juillet 1937.

42 Robert Rumilly, *Ibid*, p. 106.

43 Frémont, "Retour de Québec", *'la Liberté*, 14 juillet 1937.

44 Clément Brown, "Séparatisme", *L'Action Catholique*, 26 juillet 1937.

45 Anonyme, "Frémont a du front", *La Nation*, 29 juillet 1937.

46 Frémont, "De-ci de-là. Point final", *La Liberté*, 11 août 1937.

47 Charles Gaulier, "Sur le Ranch de Constantin-Weyer", *Le Droit*, 6 avril 1932.

48 *Ibid.*

49 Anonyme, "Constantin-Weyer's story of Manitoba Awarded Prize. But is full of inaccuracies", *Winnipeg Tribune*, 5 mars 1932.

50 Charles Gaulier, *Ibid.*

51 Frémont, *Sur le Ranch de Constantin-Weyer*, 9.

52 *Ibid*, 10.

53 *Ibid*, 156.

54 Anonyme, "Sur le Ranch de Constantin-Weyer", *Paris-Canada*, 19 juillet 1931.

55 Pierre Wanner, "Constantin-Weyer et les gens de Saint-Claude", *Le Canada*, 10 août 1931.

56 Anonyme, "Une offensive contre Constantin-Weyer", *La Revue Populaire*, octobre 1931.

57 Robert Rumilly, "Une querelle littéraire", *Le Petit Journal*, 13 mars 1932.

58 *Ibid.*

59 Frémont, "Une défense de Constantin-Weyer", *La Liberté*, 19 août 1931.

60 *Ibid.*

61 *Ibid.*

62 Anonyme, "La Société Historique de Saint-Boniface", *Les Cloches de Saint-Boniface*, décembre 1931.

63 Notes manuscrites de D. Frémont à l'auteur.

64 William Lewis Morton, *Manitoba, a History*, 419.

65 Olivar Asselin, *"Sur le Ranch de Constantin-Weyer, Le Canada*, 24 mars 1932.

CHAPITRE X

LE JOURNALISTE ET LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Critique littéraire par goût autant que par devoir - Genres d'ouvrages recensés - Quelques jugements du *Critique* - Autres aspects de la vie intellectuelle et artistique soulignés par M. Frémont - Congrès divers - L'Alliance Française - Le Cercle Molière

La critique littéraire, Frémont s'y trouve engagé autant par goût que par devoir durant ses vingt-cinq ans de journalisme dans l'Ouest canadien. Il s'y consacrera beaucoup plus exclusivement de 1947 à 1953, alors qu'il est attaché au *Canada,* de Montréal, et chargé particulièrement de la page littéraire hebdomadaire. Mais comme le présent travail étudie l'oeuvre du journaliste de l'Ouest canadien, il doit écarter cette partie pourtant considérable de son activité comme critique littéraire.

Il est assez facile de comprendre comment Frémont, — qui avouait à Robert Rumilly, "En France, j'aurais sans doute fait de la critique (littéraire), je n'aurais pas été attiré par l'histoire", y en vint à faire aussi de la critique chez nous. A maintes et maintes reprises, nous l'avons vu, il presse ses lecteurs de combattre leur paresse intellectuelle, de dominer leur médiocrité intellectuelle, de se cultiver de toutes les manières possibles, de faire des lectures sérieuses et profitables à la fois. La bonne logique demande qu'il leur signale ensuite des livres qui répondront à ces fins. Et c'est tout simplement ce qu'il fait, si bien qu'on peut dire qu'il porte à l'attention de ses compatriotes nombre d'oeuvres publiées au Canada français, de même que quelques-unes venant de France, durant les années qu'il passe au *Patriote de l'Ouest*

et à *La Liberté*. Il accorde cependant une préférence marquée aux oeuvres historiques, à celles de nature à cultiver le sentiment national et à celles d'écrivains canadiens français.

On objectera peut-être avec Roger Duhamel que

> Nous sommes trop enclins à ranger dans la catégorie de la critique littéraire ce qui n'est en somme qu'une recension ou un compte rendu de journal à l'occasion d'un livre nouveau... Ce ne peut être le plus souvent que de l'information; on y trouve rarement trace d'une critique sérieuse et objective". [2]

Mais Frémont a le sens de sa responsabilité d'éducateur par la presse, il a le souci de la formation de ses lecteurs; aussi ne manque-t-il jamais de leur indiquer la valeur littéraire et morale des livres qu'il leur présente.

Il serait trop long de considérer ici tous les livres dont Frémont a fait la recension ou l'appréciation, soit sous le pseudonyme *Le Liseur,* soir sous celui *Le Critique,* soit encore dans un éditorial signé de son propre nom. Nous donnerons en appendice A une liste, sinon exhaustive, du moins considérable, des livres présentés à ses lecteurs nous bornant ici à noter son jugement sur quelques-unes de ces oeuvres et à remarquer comment il tente d'en saisir la valeur et d'en deviner les prolongements dans leur vie personnelle, dans la vie nationale, ou encore dans le domaine littéraire. Soulignons aussi que la majeure partie des oeuvres présentées par *Le Critique* à ses lecteurs est signée d'auteurs canadiens. Le fait est d'autant plus intéressant que Frémont était français et qu'il écrivait bien avant le mouvement en faveur d'une littérature nationale chez nous.

Voyons donc brièvement, un peu au hasard, quelques-unes des recensions qu'il offre à ses lecteurs. Et d'abord dans le domaine du roman.

Quand paraît *L'Appel de la race* d'Alonié de Lestres, il voit en ce roman canadien un livre qui vaut autrement que par ses bonnes intentions, car il attaque au vif les problèmes de notre vie nationale les plus passionnants à cette époque. Il lui trouve une doctrine sûre et vivifiante, l'allure et l'intérêt dramatiques qui conviennent à une oeuvre d'imagination. Il convient que l'auteur a fait de son roman un véhicule de grandes idées, un miroir d'observations morales prises sur le vif, un instrument d'action supérieure sur les intelligences, comme le veut Henri d'Arles, [3] et que c'est là le plus complet éloge qu'on en puisse faire. Enfin, l'auteur se révèle "l'un de nos maîtres écrivains,

l'homme d'action aux aperçus vastes, aux directions nettes et précises, que l'on est accoutumé de voir aux avant-postes de notre vie intellectuelle et sociale."[4] Frémont semble deviner quelle personnalité se cache sous la signature d'Alonié de Lestres (Lionel Groulx). Le seul reproche qu'il lui fait, c'est au sujet de ce pseudonyme "assez peu euphorique". Admettons qu'il a raison!

Quand, dix ans plus tard, le même Alonié de Lestres publiera *Au Cap Blomidon, Le Liseur* connaîtra l'identité de l'auteur. Il remarquera qu'en ce roman les détails historiques sont si bien fondus

> avec la vie intime des personnages et des sites dans lesquels ils se meuvent, que tout le livre en est comme imprégné. Bref, l'élément historique et l'élément romanesque se trouvent associés dans un dosage parfait. L'auteur a trouvé une situation et un cadre tout à fait appropriés pour montrer à l'oeuvre le jeune Canadien de ses rêves: studieux, actif, croyant, volontaire, ambitieux. [5]

Somme toute, voilà un roman canadien propre à alimenter la fierté nationale: qu'on le lise! Quand à son auteur, tout le monde sait qu'il est un historien doublé d'un patriote.

Comme bien d'autres, Frémont déplore l'indigence du roman dans la littérature canadienne-française au début de notre siècle. A chaque nouveau roman qui paraît, dit-il un jour, on ose espérer qu'il soit supérieur à tout ce que nous avons, qu'il figure sans trop de désavantage à côté de *Maria Chapdelaine.* Puis, après quelques semaines, "les enthousiasmes se modèrent et le silence se fait sur le chef-d'oeuvre manqué".[6] En sera-t-il ainsi, se demande-t-il, du roman *Nord-Sud,* de Léo-Paul Desrosiers, qui paraît en 1931? Il croit plutôt que ce roman se classe tout à fait à part et que sa réputation ira s'accentuant. Il salue en *Nord-Sud,* "Une oeuvre forte, suffisamment substantielle et vivante, solidement construite, qui n'a pas son égale dans la littérature canadienne".[7]

L'épouse de Léo-Paul Desrosiers, Mme Michelle Le Normand, voit sa première incursion dans le roman qualifiée de "nouvelle intéressante" par *Le Liseur. Le Nom dans le bronze,* remarque-t-il, est d'une lecture agréable et facile, si le sujet n'en est pas entièrement neuf, il est cependant traité d'une manière personnelle et originale. L'auteur sait parler bon sens et patriotisme sans prendre un ton ennuyeux. Cependant une étude psychologique plus fouillée et plus vivante aurait été possible; le lecteur aurait davantage joui de caractères et de situations traités à fond au lieu de simplement esquissés.

Aussi ce roman ressemble-t-il plutôt à une longue nouvelle. [8]

Depuis longtemps d'ailleurs, *Le Liseur* faisait ses délices des "billets du soir", signés par Michelle Le Normand dans *Le Devoir.* Aussi s'était-il réjoui de lui voir publier *Autour de la Maison,* déjà, en 1930. Comme beaucoup de critiques le feront, il reconnaissait à l'auteur une manière très personnelle, une fraîcheur d'inspiration, une psychologie fine et pénétrante, un talent descriptif enfin, à nul autre comparables.

> Avec quelques mots très simples, écrivait-il, elle rend visible et anime tout ce qui passe à portée de sa plume. . . (Sa) langue. . . est si bien adaptée au sujet qu'on ne songe peut-être pas assez à la louer. . . Simple et sobre, sans prétention comme sans négligence, elle a du pittoresque et de l'allant. . . Les conventions littéraires semblent avoir été le dernier des soucis de l'auteur. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir produit une oeuvre fort originale dont la place restera dans notre littérature. . . [9]

Autour d'un autre livre de la même femme-écrivain, la louange se fait aisément unanime, écrit Frémont quand paraît *La Maison aux phlox.* Et cela parce que le talent de l'auteur "consiste avant tout et peut-être uniquement dans son caractère primesautier. C'est l'inspiration du premier jet qui lui vaut ses meilleures réussites". [10] Michelle Le Normand, estime-t-il, excelle dans le billet, la nouvelle, la chronique, genre léger et éphémère que beaucoup croient pouvoir aborder, mais où peu atteignent à la perfection. Aussi son nom mérite-t-il de vivre dans les lettres canadiennes.

Quand Claude-Henri Grignon publie, à Drummondville, *Le Déserteur et autres récits,* Frémont note le cas assez étrange de cet auteur qui, sous le pseudonyme de Valdombre, est très discuté comme critique, mais qui, comme romancier et conteur, se voit partout bien accueilli. Par son amour de la terre, il rappelle Antoine-Gérin-Lajoie, mais

> le dépasse aisément par la vie et le relief qu'il donne à ses personnages, par la chaleur qu'il fait circuler dans ses pages tout imprégnées de l'odeur du terroir. Sa manière se rattache à celle des meilleurs écrivains réalistes. Le récit est d'une remarquable sobriété. Pas la moindre recherche d'effet. Les habitants de M. Grignon agissent et parlent à leur naturel. Ils sont délicieux. [11]

Remarquons combien ce jugement que *Le Liseur* porte, en 1934, sur le recueil de contes de Grignon s'applique avec une justesse admirable au roman *Un Homme et son péché* que l'auteur publiera l'année suivante, et qui sera le premier grand roman authentiquement canadien-français.

Qu'un nouveau roman paraisse au Canada français, Frémont s'en réjouit, mais combien plus encore s'il vient de l'Ouest. Aussi signale-t-il à ses lecteurs les livres de son compatriote, Georges Bugnet, de l'Alberta: *Siraf,* qui paraît en 1935, et *La Forêt,* en 1936. Du premier, *Le Liseur,* note la phrase claire, souple et alerte, les tableautins charmants, l'art remarquable du dialogue; il y a cependant un défaut, mais

> qui compte pour le lecteur français. On ferme le livre sans avoir saisi l'idée générale que l'auteur a voulu y mettre. Il s'en est dégagé, sans doute, une philosophie de gros bon sens, de vie simple et de modération; mais on a l'impression que son dessein était plus élevé et plus précis, et l'on est chagrin de ne pas le découvrir. . . M. Georges Bugnet a tout ce qu'il faut pour se faire comprendre quand il le voudra, et nul ne mérite mieux la sympathie du public. [12]

Quand à *La Forêt* que publie le même auteur l'année suivante, est-ce vraiment un roman? se demande-t-il. C'est bien ce qu'indique la page-titre, mais en est-ce un, au sens où l'entend le commun des lecteurs? *Le Liseur* avoue n'y point trouver l'intrigue essentielle au roman; point non plus de situations extraordinaires et compliquées, exigeant des tours de force pour arriver à un dénouement. Bugnet mérite cependant une place honorable parmi les romanciers canadiens-français, car il est un écrivain probe et consciencieux, s'attachant à mettre en honneur la meilleure tradition des lettres françaises. Peu de provinces chez nous peuvent se vanter d'un écrivain de ce calibre, [13] affirme-t-il enfin.

Le Critique n'avait pas été sans remarquer les oeuvres d'une de nos premières grandes femmes-écrivains, Laure Conan, ni sans louer son talent. De *L'Oublié,* il note que le récit est écrit dans un style très pur, que l'action est bien menée, sans être vigoureuse ni très nette, que le ton est bien propre à inspirer des sentiments religieux et patriotiques. Cependant, il reconnaît que cet ouvrage est encore loin d'avoir l'envergure des grands classiques. Il s'en console, toutefois, en se rappelant que la littérature canadienne-française est encore dans sa période d'éclosion; c'est pourquoi elle n'a pas encore produit aucune

oeuvre de valeur transcendante... [14] Donc, semble-t-il dire à ses lecteurs, ne faisons pas la moue sur ce roman: malgré ses défauts, il a quand même beaucoup de mérites.

Vers la même époque paraît *Les Habits rouges,* de Robert de Roquebrune. C'est un roman à thèse où l'auteur semble vouloir démontrer que dans un pays bilingue comme le nôtre, où deux races ont vécu côte à côte si longtemps, tout bouleversement politique jetant ces races l'une contre l'autre est, sinon déjà impie, du moins apte à créer des situations extrêmement pénibles où la souffrance des innocents efface, et de beaucoup, les fruits, quels qu'ils soient, du mouvement entrepris. *Le Critique* convient que les caractères sont sympathiques, que le livre est bien écrit, que le récit est vif, balancé, qu'on ne s'ennuie pas un instant à le suivre. Cependant, bien "à regret", et sûrement point par "pur besoin de critique", il signale quelques défauts: manque de clarté en d'assez nombreux passages, certaines expressions inexactes, des répétitions, ici et là sens incomplet. . . Somme toute, admet-il, de "petites imperfections" dans un "joli livre" qui fera "bonne figure dans la littérature débutante de notre jeune pays." [15]

Peu après, c'est *La Campagne canadienne,* du P. Adélard Dugré, S.J., que Frémont signale à ses lecteurs. Ce récit se rapproche, du moins par son thème, de *L'Appel de la race.* Le nom de l'auteur, ses qualités indiscutables d'écrivain, le sujet qu'il traite, tout concourt à piquer la curiosité du lecteur et à attirer l'attention des sociologues sur son livre. Quant au *Critique* il écrit que

> jamais peut-être on n'avait peint la vie rurale sous des couleurs à la fois si vraies et si attrayantes. . . (Il) remarque la même simplicité de bon goût dans tout. . . le récit. L'auteur décrit les choses comme il les a vécues, sans recherche de mots savants et de tournures de phrases compliquées. . . On serait peut-être en droit de lui reprocher un certain laisser-aller. Sa plume qu'il laisse traîner la bride sur le cou, trébuche parfois et se permet quelques expressions triviales. . . Mais ce sont là taches légères dans un petit livre qui restera et fera du bien. [16]

Petit Livre, souligne-t-il, car il ne croit pas que le P. Dugré ait visé à faire oeuvre véritable de romancier. . .

Des oeuvres de Jean-Charles Harvey, *Le Liseur* semble déçu. Un premier recueil de contes symboliques, *L'Homme qui va,* laissait pressentir, espérer même une oeuvre plus forte, définitive en quelque sorte: l'écrivain ne possédait-il pas un talent incontestable et une langue comparable à celle des meilleurs écrivains? Cependant, il ne donne

pas ce qu'on attend de lui. Avec *Sébastien Pierre,* il semble encore chercher sa voie. Et *Le Liseur* se demande si le jeune auteur n'excellerait pas plutôt dans la nouvelle que dans le roman. Quoiqu'il cherche à s'inspirer de Marie Le Franc et de Constantin-Weyer, Harvey n'a rien de leur puissance d'évocation. Tout au plus donne-t-il des récits prenants, dans une langue impeccable. [17]

Un roman canadien! s'exclame *Le Critique* à la parution de *L'Homme tombé,* de Harry Bernard. Il en parcourt les pages avec un mélange d'appréhension et de sympathie. Le jeune écrivain plein de promesses, qui fait ses débuts dans ce genre littéraire, est déjà avantageusement connu dans le journalisme. Va-t-il être plus heureux que ses devanciers dans la carrière particulièrement difficile de romancier? Frémont constate avec bonheur que l'auteur a laissé de côté la thèse traditionnelle, — jugée jusque là matière indispensable de tout roman canadien, — et qu'il a osé aborder un sujet psychologique. De cette hardiesse, il le félicite, de même que du don d'observation très réel dont il fait preuve, de la précision qui le fait exceller dans le tracé de petits croquis d'un idéalisme saisissant, enfin du choix heureux qu'il a fait d'un aspect fort intéressant de notre vie sociale. Par contre, ose-t-il cependant écrire,

> on note dans le style de Harry Bernard une facilité qui rappelle trop l'écriture rapide du journaliste, sans parler de nombreuses incorrections que l'on est un peu surpris de trouver sous sa plume. . . Le drame intime n'est qu'indiqué; nulle part il ne nous apparaît dans une scène vécue, et les personnages demeurent sans relief. [18]

Il espère cependant que le don d'observation, dont fait preuve le jeune auteur, joint à l'expérience directe de la vie, lui permettra de triompher de l'écueil où il s'est buté à son premier essai. Et qui sait? avec le talent indiscutable qu'il possède, et l'ardeur au travail qui le caractérise, Harry Bernard donnera peut-être, un jour, l'oeuvre plus fouillée et mieux écrite que l'on est en droit d'attendre de lui. [19]

Cette oeuvre plus fouillée, ce chef-d'oeuvre, Frémont l'attend, il l'espère. Aussi scrute-t-il anxieusement les romans qu'Harry Bernard publie, d'année en année, de 1924 à 1928. Il le félicite de *La Terre vivante,* dont le récit est sobre et rapide, agrémenté de moeurs bien observées et de petites descriptions très réussies. Les personnages en sont naturels, surtout quand ils parlent la savoureuse langue du terroir. Toutefois, le roman accuse encore des faiblesses dans l'intrigue, et la phrase, des fautes vénielles de grammaire. Malgré cela, il s'unit

aux autres critiques littéraires pour reconnaître que cette oeuvre marque un progrès considérable sur son premier roman. Si l'auteur continue à s'améliorer, il figurera sans doute bientôt parmi nos meilleurs romanciers canadiens.[20]

En 1926, c'est *La Maison vide* que publie Harry Bernard. Cette oeuvre révèle à nouveau un observateur avisé, remarque *Le Critique.* Elle contient de savoureuses pages sur la société d'Ottawa. Cependant son style reste celui d'un journaliste, d'un amateur qui cueille au passage un trait pittoresque mais qui semble incapable de fouiller en profondeur un caractère ou de bâtir solidement une intrigue. L'auteur progresse-t-il vraiment? le roman est-il bien sa voie? Si oui, pourquoi persiste-t-il à écrire en journaliste? pourquoi aussi s'acharne-t-il à produire une oeuvre nouvelle chaque année? [21]

Quand paraît *La Dame blanche,* en 1927, Frémont applaudit à la ténacité d'Harry Bernard, à la bonne humeur avec laquelle il affronte, année après année, le public et la critique. Cette fois le genre qu'il a choisi semble mieux approprié à son talent de conteur que le roman ne l'était. Aussi *Le Critique* l'en félicite-t-il, reconnaissant dans l'oeuvre de l'écrivain "progrès réel dans l'art d'animer le récit, de fondre la description dans l'ensemble, de préciser le décor et de camper un personnage en quelques traits vifs et courts". [22] Il est heureux de rappeler qu'Harry Bernard écrit un excellent français. Cependant, il remarque encore certains défauts chez l'auteur: sa phrase manque de relief et de couleur, ses intrigues sont faibles, banales ou enfantines. Et c'est justement parce qu'il le juge "bien pourvu de ressources" que *Le Critique* se croit le droit d'être exigeant à son égard. [23]

Il semble qu'Harry Bernard ne prise qu'à demi les remarques constructives du rédacteur de *La Liberté.* En tout cas, il n'en tient guère compte et continue à publier, quoique plus irrégulièrement, des romans où se répètent les mêmes gaucheries, le même manque de profondeur et de semblables puériles intrigues. *Le Critique* ne le lui pardonne pas. . . Il se montre sévère pour l'auteur impénitent. Il s'en suit une brouille sérieuse entre les deux publicistes.

Ce n'est pas la première fois, — ni sera-ce la dernière! — qu'un critique littéraire n'a pas l'heur de plaire à l'auteur dont il juge plus ou moins sévèrement les écrits. Roger Duhamel affirme "comme principe rarement démenti qu'un écrivain médiocre déteste toujours les critiques". [24] Si l'ouvrage est mauvais, ceux-ci se doivent pourtant d'en informer le lecteur. D'ordinaire, cependant, malgré les circonlocutions les plus habiles, l'écrivain a tôt fait de répéter la plus petite

réserve, la plus légère insinuation qui diminuerait son "chef-d'oeuvre". Et s'il n'en résulte pas toujours une brouille à mort, c'en est quand même fini des bonnes relations entre l'auteur trop prétentieux et le critique trop franc.

Semblable perspective, toutefois, ne semble à aucun moment avoir effrayé Frémont ni l'avoir empêché d'émettre le jugement qu'il croyait devoir prononcer sur une oeuvre quelconque. Nous avons vu, dans le chapitre précédent, quelle vive polémique ses remarques sur les livres de Constantin-Weyer avaient soulevée. Nous avons noté surtout, il est vrai, ses mises au point dans le domaine historique. Il est fort intéressant de connaître aussi les jugements qu'il porte sur le talent littéraire du romancier.

Les critiques, en général, sont impressionnés par le réalisme des descriptions et des dialogues chez Constantin-Weyer. Frémont, d'accord avec eux, admire "cette impression du vécu qui donne à l'auteur tant de succès". [25] Puis il se demande comment Constantin-Weyer, qui n'a pratiquement rien vécu de ce qu'il raconte et décrit, — de loin s'en faut! — a pu arriver à ce réalisme. Il affirme bien qu'en se posant là-dessus une question, il ne veut en rien amoindrir le talent de l'écrivain, "bien au contraire". Il admet se trouver en face

> d'un cas de supercherie, d'ailleurs légitime, dont l'histoire littéraire offre plus d'un exemple. . . Constantin-Weyer ne manque ni de lecture ni d'imagination. On croit avoir affaire à un voyageur qui fait un récit. Il n'y a pas à s'y tromper, semble-t-il, c'est bien quelqu'un qui raconte ses aventures. . . (Cependant) cet écrivain est mieux qu'un simple narrateur de choses vécues: c'est un créateur. [26]

Bref, Frémont ne nie pas le talent descriptif de l'auteur, "qui est réel", dit-il. Il regrette seulement qu'en passant à travers le prisme de sa personnalité, l'image qu'il donne de l'Ouest arrive aux lecteurs "singulièrement déformée et outrageusement tendancieuse". [27]

Il en est de même, d'ailleurs, de l'histoire de l'Ouest que l'auteur aborde avec une rare désinvolture et sans l'avoir jamais étudiée. De plus, Frémont lui reproche de laisser percer à tout instant ses déboires et ses rancunes personnelles contre les Métis et les Bretons, voire contre les Canadiens français. Une "malveillance à peine déguisée" caractérise ses premiers ouvrages. Le ton est particulièrement âpre dans *L'Epopée canadienne;* on y sent beaucoup de désenchantement du faux rancher et de sa rancoeur contre le destin. Heureusement que

"le succès littéraire atténuera un peu, par la suite, ce sentiment". [28]

A Constantin-Weyer, Frémont reconnaît cependant le mérite d'avoir réussi à porter l'Ouest canadien sur le plan de la littérature française. Les rares et timides essais tentés avant lui dans ce domaine n'avaient guère réussi. L'auteur de *Manitoba,* lui, avait exploité en profondeur et avec persistance ce riche filon. Quoique son tableau d'ensemble soit "faux et inacceptable"; il offre pourtant de nombreux passages dignes d'admiration qui figureraient avec honneur dans une anthologie sur l'Ouest canadien.

> De quelques coups de plume, il croque un coin de paysage et le place littéralement sous nos yeux. La faune et la flore de l'Ouest canadien n'ont pas de secret pour lui. Il nous associe à la vie de la forêt, de la prairie, du lac peuplés de bêtes et de cris. Les personnages qu'il met en scène agissent et parlent le plus souvent au naturel. Quand il veut bien délaisser les épisodes scabreux et les propos outrés pour s'attacher à la peinture réaliste des minces événements journaliers du monde des Métis et des colons, il lui arrive de se révéler tout à fait excellent... (Et cela, parce qu'il est essentiellement) un visuel, un descriptif et un conteur. [29]

Mais même alors, trop souvent du moins, on sent en Constantin-Weyer l'écrivain improvisé qui s'est lancé dans la littérature, voire dans l'histoire, sans préparation, presque au hasard.

Il résulte de cette témérité des défauts saillants que Frémont relève d'une plume de maître. Dans *Vers l'Ouest,* le premier roman de l'auteur et le seul vraiment original, notre critique remarque "maintes gaucheries de débutant qui agacent". . . [30] Quoique certains de ces défauts aient été corrigés dans les autres oeuvres, l'auteur reste évidemment ennemi des règles ordinaires et de toute convention.

Tous les autres livres de Constantin-Weyer s'inspirent plus ou moins de *Vers l'Ouest.* Par des procédés ingénieux, en effet, l'auteur multiplie "les volumes en utilisant un minimum de matériaux". [31] Il se répète, il se plagie lui-même, il transporte d'un livre en un autre tantôt des faits, tantôt des tableaux, parfois un chapitre entier, parfois des tranches moindres, mais quand même considérables. Presque toutes les trouvailles originales de l'auteur sont utilisées à plusieurs reprises et certes exploitées à fond.

En général, l'intrigue de ses romans se réduit à fort peu de chose. Là encore on dirait que Constantin-Weyer s'applique à économiser son matériel, calquant d'un livre à un autre, adaptant une situation à

des époques et à des milieux différents avec le minimum des variantes essentielles. Bref, cet "art d'accommoder les restes",[32] comme le dit Frémont, est par trop évident; dès qu'il est découvert, il déplaît souverainement au lecteur.

Ce dernier ne prise d'ailleurs pas davantage la morale, ou plutôt l'amoralité des récits du trop célèbre auteur. De *La Bourrasque,* un conseiller municipal anglo-protestant de Winnipeg dira que c'est "un ouvrage lubrique, indécent et injurieux pour les catholiques".[33] Peu après la parution de *Vers l'Ouest,* un groupe de Métis, on l'a vu plus haut, avaient protesté contre la mise en vente de ce livre qui calomniait bassement leur race et dénaturait odieusement leur histoire.[34] De son côté, après une étude attentive des oeuvres de Constantin-Weyer, Frémont écrira qu'il

> s'abandonne sans mesure à des instincts scatologiques... se complaît à des scènes de débauche et à des détails dont la vulgarité et la platitude seraient flagrantes pour tous s'ils avaient pour théâtre un quelconque chef-lieu voisin... A tout propos et hors de propos, ce sont des réflexions lubriques, des allusions aux choses sexuelles dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles trahissent un incontestable mauvais goût. On croit discerner un parti-pris évident de blesser la délicatesse du lecteur le moins prude, de forcer l'attention par le scandale...[35]

Enfin, Frémont décèle en Constantin-Weyer "un parfait voltairien", à l' "anticléricalisme sournois" qui s'est plu à lancer les brocarts les plus odieux et à répandre les calomnies les plus basses sur le compte de missionnaires et d'évêques très vénérés dans l'Ouest canadien. L'auteur a-t-il regretté ses "peccadilles de jeunesse"? Est-ce pour se racheter qu'il a donné ensuite des livres mieux inspirés? A-t-il reconnu s'être fourvoyé en essayant de se créér un succès de scandale? Frémont nous dit qu'il veut bien le croire... En terminant son livre vengeur *Sur le Ranch de Constantin-Weyer,* il adjure le dénigreur de l'Ouest canadien de réparer ses torts, de nier ses faussetés.[36]

Somme toute, dans ces pages qu'agrémente sa verve mordante et ironique, Frémont se révèle un critique littéraire et historique au jugement sûr et à la logique implacable.

Contrebalançant en quelque sorte l'effet néfaste des romans de Constantin-Weyer, un jeune Français récemment arrivé au Canada, Robert Rumilly, semble se donner pour but de mieux faire connaître notre histoire. En 1932, il se mérite des éloges nombreux, tant ici

qu'outre-mer, pour sa biographie de Sir Wilfrid Laurier. Peu après, il publie *Kateri Tekakwitha, La Vérendrye, Chef de file et Papineau.* Frémont attire l'attention de ses lecteurs sur chacun de ces ouvrages car il admire l'auteur infatigable et sa passion pour l'histoire. Quant à ses faiblesses, Rumilly lui-même les admet; il les rachète d'ailleurs amplement par sa probité, son enthousiasme, son ardeur au travail. Bref, voilà un écrivain du goût du *Critique* qui souhaite le voir imité de tous ceux qui désirent se tailler une place dans la littérature canadienne-française.

Quantité d'autres oeuvres historiques ou mi-historiques ont aussi l'honneur de se voir recommandées par *Le Critique.* Envers la plupart il se montre d'une bienveillance et d'une indulgence qui surprend la critique moderne. Pour comprendre cette attitude, il faut se rappeler que Frémont écrivit surtout de 1920 à 1940 et, qu'à cette période, notre jeune littérature était loin d'être féconde. Un critique littéraire croyait de son devoir d'encourager bien plus que de condamner, espérant que de volume en volume l'écrivain progresserait pour arriver un jour à une oeuvre d'un réel mérite.

Voilà sans doute pourquoi il dit de *Rose Beaulieu, Canadienne,* par Victor Forbin, que c'est un roman d'une grande simplicité d'intrigue et de lecture facile, qui peint bien l'âme canadienne et son attachement aux traditions; pour lui l'héroïne est une Maria Chapdelaine moderne, gardant les qualités essentielles de sa race.[37] Quant à *Jeanne Mance,* de Marie-Claire Daveluy, c'est de beaucoup le plus important de ses ouvrages et celui qui lui assure le plus de droits à la reconnaissance des Canadiens français.[38] *Les Bienheureux Martyrs de la Compagnie de Jésus,* du P. Frédéric Bouvier, S.J., offre une lecture attrayante et édifiante, tout en étant une digne louange à ces glorieux apôtres. . .[39] *Trois-Rivières,* de l'abbé Albert Tessier est une rapide esquisse de l'histoire ethnique, religieuse, intellectuelle et industrielle des Trois-Rivières, mais une esquisse vivante et coloriée, présentée dans un style alerte et prenant. . .[40]

Quand paraît *Au service de l'Eglise,* du P. Papin Archambault, S.J., Frémont le loue hautement comme un ouvrage d'une belle tenue française et d'une élégante sobriété. La critique la plus impartiale, croit-il n'y saurait trouver aucune imperfection de forme ni de langue.[41] Il estime que *Au Coeur de Québec,* par Marius Barbeau, offre aux lecteurs deux cents pages variées, instructives, d'un style sobre et précis, mais il regrette que l'auteur ait si peu la faveur du public.[42] Il reconnaît en *Martyrs du Manitoba,* du P. Adrien-Gabriel Mori-

ce, O.M.I., une étude solidement documentée sur l'abbé Jean-Edouard Darveau, le premier missionnaire mort pour la foi au Manitoba, et trop injustement tombé dans l'oubli. [43] L'amateur de la petite histoire qu'est notre *Critique* salue avec joie le livre *Mgr Joseph-Noël Ritchot,* du juge Louis-Arthur Prud'homme: cette belle figure manitobaine méritait d'être mieux connue. [44] Quant à *Sir Joseph Dubuc,* du P. Edouard Lecompte, S.J., il a le mérite d'être à la portée de tous, tout en étant d'une impeccable tenue littéraire; la clarté, l'élégance, la sobriété, la simplicité font de l'auteur un écrivain de race. [45] dit-il avec enthousiasme.

Le Liseur s'arrête encore volontiers à d'autres genres littéraires. Il parcourt avec intérêt les *Itinéraires philosophiques,* d'Hermas Bastien, qui présentent sous une forme nouvelle, aussi originale qu'attrayante, la pensée de philosophes tels que S. Augustin, S. Thomas, Jacques Maritain et Etienne Gilson. Cette oeuvre est "vivante, soignée, sobre, parfaitement écrite". Comme clair-obscur, un défaut: on ne saisit pas toujours la pensée de M. Bastien. . . Mais "on est convaincu qu'il se comprend et cela nous suffit", [46] ajoute-t-il finement.

La semaine suivante, il se repose de la philosophie avec les *Poèmes,* d'Alice Lemieux. Ils lui apportent une impression de fraîcheur qui fait oublier "que le printemps nous boude". Malgré sa grande jeunesse, l'auteur se place déjà, et d'une façon enviable, parmi nos vrais poètes. Quand elle pourra joindre à son talent poétique un esprit plus mûri et une plus grande expérience de la vie, elle figurera "avec honneur au tableau de la jeune poésie canadienne"; [47] croit-il.

Certaines oeuvres méritent plus que de brefs commentaires. Aussi leur accorde-t-il l'hommage d'un éditorial. Ainsi en est-il, entre autres, du *Dictionnaire général,* du R.P. Louis Le Jeune, O.M.I. On en a fait partout les plus grands éloges, et avec raison:

> L'auteur a consacré trente ans de sa vie à cette tâche monumentale; son oeuvre touche à l'histoire, à la géographie, à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, aux moeurs et coutumes du pays; bref, elle couvre tous les sujets qui se rapportent au Canada. Aucun chercheur, aucun homme qui a le goût de l'étude ne peut se dispenser de consulter, mieux encore, de posséder les deux volumes du P. Le Jeune; ils sont aussi intéressants qu'utiles, d'un style aussi vivant qu'agréable. [48]

Un peu plus tard, c'est au livre *Orientations,* de Lionel Groulx qu'il accorde l'honneur d'un éditorial. L'auteur est "un éveilleur, un professeur d'énergie, en qui la jeunesse reconnaît son véritable chef", écrit Frémont. Sans doute, il trace le tableau de nos déficiences, mais il n'estime pas la survivance de notre peuple perdue. Au contraire, il a une foi solide dans les vertus et les ressources des gens de sa race; à défaut de chefs nationaux, il voit le salut, pour les nôtres, dans le maître, à tous les degrés de l'enseignement. Lui seul, croit l'éminent écrivain, peut refaire aux nôtres une âme française, un idéal national. Et Frémont de faire écho à ce langage énergique, si nécessaire à notre époque, en souhaitant voir le volume entre les mains de tous les enseignants, entre celles aussi de tous ceux qui ont à coeur la survivance française. [49]

Il ne suffit toutefois pas à Frémont de faire ainsi régulièrement la recension des oeuvres littéraires récemment parues. L'artisan de culture nationale est à l'affût de tout ce qui, dans tous les domaines, peut contribuer à l'essor intellectuel, moral ou national de ses lecteurs. Aussi donne-t-il fidèlement le compte rendu des congrès divers tenus par l'un ou l'autre organisme, des conférences et des pièces de théâtre offertes au public manitobain à différentes occasions.

Entre autres congrès, ceux de l'A.E.C.F.M. retiennent surtout son attention. Nous avons déjà vu comment il se fait le porte-parole, sinon officiel, du moins très efficient, de la vaillante Association tant au cours de l'année; qu'à la veille du congrès.

De deux ans en deux ans, c'est le même rappel au devoir, la même instance auprès de nos compatriotes pour que le congrès soit fructueux. Et celui-ci une fois passé, Frémont appuie les voeux formulés et tire des conclusions aussi judicieuses que pratiques. Il ne craint pas d'affirmer que ces journées de congrès "sont, pour ceux qui les suivent, la meilleure école de patriotisme pratique". [50] Les comptes rendus qu'il donne des différentes sessions font écho au Congrès et portent jusqu'aux centres les plus reculés les décisions de l'A.E.C.F.M., ses mots d'ordre, et l'encouragement de ses chefs. Ces rapports, on peut dire que Frémont en est prodigue aux lendemains de congrès, conscient qu'il est du fait que son hebdomadaire fait ainsi le bras long aux chefs de file manitobains, impuissants autrement à atteindre le grand public.

De même le rédacteur fera large place, dans son journal, aux congrès des autres associations, culturelles ou religieuses de sa province. Tour à tour auront donc la place d'honneur dans *La Liberté,* à l'occa-

sion de leurs assises annuelles, l'A.C.J.C., l'Association des Instituteurs de Langue française, la Société Historique, l'A.C.F.C., la Société Saint-Jean-Baptiste, les Caisses Populaires, l'Union Nationale, etc.

Il prodigue encore son talent d'écrivain au service de *L'Alliance Française*. Cette association, fondée au Manitoba en 1927, recrute ses membres dans tous les rangs de la société; la principale condition à l'admission est d'être ami de la culture française. L'on devine aisément que Frémont en fut toujours un membre intéressé. Plus, même; il y joua un rôle important, soit en y donnant des causeries, soit encore en en rédigeant fidèlement les rapports des activités, rapports qu'il signait habituellement *Fantasio*.

Parmi les conférences qu'il donna lui-même, la plus remarquée fut sans doute celle où il révélait Mgr Taché comme écrivain, le faisant admirer dans ses lettres à sa mère, dans son rôle de polémiste, prenant vigoureusement parti pour les Métis, tant après les troubles de 1870-71 qu'après l'exécution de Riel, enfin dénonçant l'injustice de l'inique loi de 1890. [51] L'auditoire fut unanime à reconnaître que c'était là un aspect trop peu connu des nombreux talents de l'illustre prélat. Quant au conférencier, son héros l'avait à ce point captivé que, peu après, il publiait l'imposante brochure (dont nous avons déjà parlé): *Mgr Taché et la Naissance du Manitoba*.

Aucune des soirées de *L'Alliance Française* ne passe inaperçue de *Fantasio*. Le résumé qu'il en fait console un peu ceux qui n'ont pu faire partie de l'auditoire privilégié, et rappelle aux membres présents le régal littéraire ou artistique dont ils ont joui. On ne saurait commenter tous les thèmes que Frémont a ainsi traités, mais il faut en évoquer quelques-uns.

Fidèle à sa consigne de présenter chaque année aux amis de la culture française quelques conférenciers de choix, *L'Alliance Française* invite, en mai 1928, Mgr Camille Roy, de l'Université Laval. Frémont profite de l'occasion pour rendre hommage au nouveau président de la Société Royale. [52] Le printemps suivant, c'est Sir François Lemieux, juge en chef de la Cour Supérieure de Québec, qui est l'invité d'honneur de la société; le rédacteur de *La Liberté* commente longuement sa causerie. [53] Quelques mois plus tard, les membres de *L'Alliance Française* ont le privilège d'entendre Jean Cabannes, professeur de physique à l'Université de Montpellier; sa conférence, intitulée *Le Bleu du Ciel*, prouve que la science n'est pas rébarbative, et qu'il y a moyen de rendre accessibles, même attrayants aux profanes les problèmes scientifiques les plus ardus. [54] La saison suivante voit comme conférencier d'outre-mer, M. Joseph Wilbois; son étude

porte sur un sujet aussi actuel alors qu'aujourd'hui: *Le bolchévisme en Russie. Fantasio* lui sait gré de ce travail aussi fortement documenté qu'agréablement présenté. [55] A l'automne de 1930, c'est le R.P. Paul Doncoeur qui est l'hôte de *L'Alliance Française. Fantasio* ne se contente pas de résumer sa conférence: il en donne de larges extraits, il fait part aux lecteurs de *La Liberté* de ses impressions de la physionomie de l'auteur et de la réaction de l'auditoire aux fortes pensées énoncées par l'éminent orateur. [56]

Il serait trop long de relever avec détails tous les comptes rendus des activités de *L'Alliance Française* émanant de la plume toujours alerte de *Fantasio*. Il faut cependant dire, à la louange de cette société, qu'elle savait utiliser le talent local, comme en font foi les causeries suivantes: en novembre 1927, une conférence sur Adjutor Rivard, par Louis-Philippe Gagnon, journaliste à la verve intarissable et au style charmeur; [57] l'année suivante, une captivante causerie, *Un Canadien sous la Croix du Sud,* par le professeur Osborne, de l'Université du Manitoba; son sujet est développé avec autant d'érudition que d'éloquence. [58] Peu après, un autre professeur de la même université, M. Meredith Jones, natif du pays de Galles, donne en français une étude très vivante sur les premières manifestations littéraires de la France: *Les vieilles légendes de France. Fantasio* apprécie ce récit très bien agencé, "respirant le meilleur esprit français". [59] A une soirée, une étudiante canadienne en France, Mlle Grace Woodsworth, donne en un français impeccable ses impressions sur la France; cette causerie, *Fantasio* la qualifie d'abord de "charmante", puis il conclut, "Ce n'est pas exagéré de dire qu'elle fut vraiment délicieuse". [60]

Nommons encore, un peu au hasard, d'autres sujets traités par des personnalités bien connues de chez nous, et rapportés par *Fantasio: Le bon roi Henri,* par Mme Blanche de Denus; *France et Belgique* par Castellin-André de la Lande; *Paris, Lourdes et Rome,* par le P. Henri Bourque, S.J., *La Bretagne,* par Mlle Ballu; *Aspects de la vie française,* par W.P. Osborne; *François Villon,* par le professeur Victor Leathers; *Sarah Bernhardt,* par Mme Blanche de Denus; *Mme de Pompadour,* par Mme Charlotte Minvielle; *L'émigration des Canadiens aux Etats-Unis,* par le R.P. Georges Desjardins, S.J.; *Le théâtre français au Moyen-Age,* par le professeur Meredith Jones, etc.

Mais *Fantasio,* comme il sied, aime le théâtre. Aussi ne manque-t-il jamais de faire écho aux productions dramatiques, quelque humbles qu'elles soient. (Voir Appendice B) *L'Alliance Française* lui en four-

nit le plaisir à plusieurs reprises. Un jour, c'est la comédie légère et spirituelle de Paul Géraldy, *Les Grands Garçons,* que mettent en scène quelques membres du *Cercle Langevin;* Frémont loue le naturel des acteurs et la comédie elle-même. [61] Une autre fois, il apprécie une conférence sur *Les Romanesques,* d'Edmond Rostand, ainsi que le jeu de la pièce elle-même présentée par le *Cercle dramatique L'Aiglon.* [62]

Dans le domaine théâtral, cependant, c'est le *Cercle Molière,* fondé en 1925 qui retient surtout l'attention de Frémont. D'année en année, les pièces jouées par ce groupe d'amateurs aussi enthousiastes que bien doués se succèdent, à la grande joie du public et à celle de *Fantasio,* donc! Citons, sans prétendre les nommer toutes, *Le monde où l'on s'ennuie,* en 1925; *L'échelle cassée,* en 1926; *Cochut,* en 1927; *L'Arlésienne,* en 1928; *Popaul et Virginie,* en 1929; *Un jeune homme qui se tue,* en 1930; *Blanchette,* en 1933.

Après cette date, les activités et les succès du *Cercle Molière* sont relevés, à l'occasion, dans la colonne *Notes de la semaine,* toujours avec sympathie et fierté. Qu'on en juge plutôt:

> C'est une oeuvre très haute et très utile que poursuit le Cercle Molière... A côté de notre Association d'Education, de notre journal, de nos maisons d'enseignement, il mène à sa façon le bon combat pour le maintien et la glorification du français. On peut même dire qu'il opère tout à fait aux avant-gardes. Grâce à lui, bien des sympathies nous sont venues que nous n'aurions sans doute jamais gagnées autrement... [63]

Une autre manifestation artistique que Frémont souligne et encourage immanquablement, c'est *La Tournée de La Liberté,* à plus d'une reprise sous la direction de Norbert Jutras. Cette tournée consiste en une série de concerts et de séances dramatiques au bénéfice des abonnés du journal. Elle est d'abord une prise de contact entre le périodique et ses lecteurs, et ce contact resserre les liens déjà existants, et facilite ensuite la tâche des éditeurs. Cette tournée est encore, d'après Frémont, un complément naturel de l'oeuvre de presse au Manitoba, car le bon théâtre, la bonne chanson doivent marcher de pair avec le bon journal. Enfin, cette tournée de nos centres français vise à inspirer aux jeunes le goût des choses canadiennes et à réveiller chez tous, avec les refrains familiers d'autrefois, les vertus qui florissaient chez nos pères. [64] Ces séances ne manquent pas de provoquer un vif intérêt parmi les nôtres, surtout quand *La Liberté* met en scène des comédiens tels l'inimitable Gilles Guyot, la troupe Maurice Goulet, les La Flèche, Bernier, Delavignette, Boutal, etc.; ou encore quand elle leur

offre un concert du grand chanteur Charles Marchand ou des artistes aussi illustres que Mme France Ariel et Armand Duprat, qu'accompagne Mlle Alberta Bernier.

A voir le zèle de Frémont à attirer ainsi l'attention de ses lecteurs sur les moindres événements dans les domaines artistiques et littéraires, on ne peut s'empêcher de penser à ce père de famille de l'Evangile qui, sans cesse, tire de son trésor des choses anciennes et des choses nouvelles, ou à cet autre Pourvoyeur qui donne à ses gens, en temps opportun, la nourriture qui leur convient. Mais surtout, on voit en lui cet intendant habile qui sait mettre en valeur les talents qu'on lui a confiés, ce semeur qui jette à pleines mains le bon grain, comptant bien qu'il donnera ici ou là, un jour quelconque, du vingt, du cinquante, même du cent pour un.

---

1 Robert Rumilly, *Chefs de file*, p. 120.

2 Roger Duhamel, cité par S. Baillargeon, C.Ss.R., *Littérature canadienne-française*, p. 480.

3 Le Critique, "L'Appel de la race", *Le Patriote de l'Ouest*, 11 octobre 1922.

4 *Ibid.*

5 Frémont, "Un Peuple qui ne veut pas mourir", *La Liberté*, 16 novembre 1931.

6 Le Liseur, "Nord-Sud, par Léo-Paul Desrosiers", *La Liberté*, 29 avril 1931.

7 *Ibid.*

8 Le Liseur, *"Le Nom dans le bronze*, par Michelle Le Normand, *La Liberté*, 20 décembre 1933.

9 Le Liseur, *"Autour de la maison*, par Michelle Le Normand, *La Liberté*, 14 mai 1930.

10 Frémont, *"La Maison aux phlox*, par Michelle Le Normand", *La Liberté et le Patriote*, 14 mai 1941.

11 Le Liseur, *"Le déserteur et autres récits de la terre*, par Claude-Henri Grignon", *La Liberté*, 13 juin 1934.

12 Le Liseur, *"Siraf*, par Georges Bugnet", *La Liberté*, 30 janvier 1935.

13 Le Liseur, *"La Forêt* par Georges Bugnet", *La Liberté*, 15 janvier 1936. On le voit, Frémont n'a pas attendu que l'histoire de la littérature canadienne-française consacre solennellement Bugnet comme un grand écrivain; c'est au moment même où son compatriote fait paraître ses oeuvres que Frémont les remarque et les loue. En ces dernières années (1974 et s.) Bugnet est ré-édité et traduit. La critique littéraire lui reconnaît, dans nos lettres canadiennes, la place enviable que Frémont lui prédisait en 1935.

14 Le Critique, *"L'Oublié*, par Laure Conan", *La Liberté*, 25 septembre 1923.

15 Le Critique, *"Les Habits rouges*, par Robert de Roquebrune, *La Liberté*, 4 septembre 1923.

16 Le Critique, *"La Campagne canadienne*, par Adélard Dugré, S.J.," *La Liberté*, 8 avril 1925.

17 Le Liseur, *"Sébastien Pierre*, par J.-C. Harvey", 15 mai 1935.

18 Le Critique, *"L'Homme tombé*, par Harry Bernard", *La Liberté*, 29 juillet 1924.

19 *Ibid.*

20 Le Critique, *"La Terre vivante*, par H. Bernard", *La Liberté*, 11 novembre 1925.

21 Le Critique *"La Maison vide*, par H. Bernard", *La Liberté*, 27 octobre 1926.

22 Le Critique, *"La Dame blanche*, par H. Bernard", *La Liberté*, 2 novembre 1927.

23 *Ibid.*

24 Roger Duhamel, "Le travail du critique", cité par S. Baillargeon, C.Ss.R., *Littérature canadienne-française*, 484.

25 Frémont, *"Sur le Ranch de Constantin-Weyer"*, 40.

26 *Ibid.* 40-41.

27 *Ibid.* 41.

28 *Ibid.* 42-43.

29 *Ibid.* 44-45.

30 *Ibid.* 45.

31 *Ibid.* 45.

32 *Ibid.* 58-59.

33 *Ibid.* 57-58.

34 *Ibid.* 58.

36 *Ibid.* 59-60.

36 *Ibid.* 154-156.

37 Le Liseur, *"Rose Beaulieu, Canadienne"* par V. Forbin", *La Liberté,* 13 janvier 1932.

38 Le Liseur, *"Jeanne Mance,* par M.-C. Daveluy", *La Liberté,* 6 juin 1934.

39 Le Critique, *"Les Bienheureux Martyrs de la Compagnie de Jésus,* par le R.P. F. Bouvier, S.J., *La Liberté,* 4 novembre 1925.

40 Le Liseur, *"Trois-Rivières,* par l'abbé Albert Tessier", *La Liberté,* 28 novembre 193 .

41 Le Critique, *"Au service de l'Eglise,* par le R.P. Archambault, S.J., *La Liberté,* 12 août 1924.

42 Le Liseur, *"Au coeur du Québec,* par M. Barbeau", *La Liberté,* 19 décembre 1934.

43 Le Liseur, *"Martyr au Manitoba,* par le R.P. A.-G. Morice, O.M.I., *La Liberté,* 30 mai 1934.

44 Le Critique, *"Mgr J.N. Ritchot,* par M. le juge L.-A. Prud'homme, *La Liberté,* 30 mai 1928.

45 Le Critique, *"Une figure de l'Ouest canadien: Sir Joseph Dubuc La Liberté,* 11 décembre 1923.

46 Le Liseur, *"Itinéraires philosophiques,* par H. Bastien", *La Liberté,* 1er mars 1939.

47 Le Liseur, *"Poèmes,* par Alice Lemieux", *La Liberté,* 8 mai 1929.
La jeune Alice Lemieux épousa Rosaire Dion-Lévesque, "un frère des Etats-Unis(...), épris de poésie", et sur qui elle exerça une influence bienfaisante. Tous deux ont chanté avec sincérité le bonheur simple d'un foyer heureux (Baillargeon). Récemment Alice Lemieux-Lévesque publiait *Le Repos du soir* (poèmes), aux Editions Garneau, Québec.

48 Frémont, *"Le Dictionnaire général", La Liberté,* 6 janvier 1935.

49 Frémont, *"Orientations* — un nouveau livre de l'abbé L. Groulx", *La Liberté,* 30 octobre 1935.

50 Frémont, "Notes de la semaine. Une école de patriotisme", *La Liberté,* 19 juin 1940.

51 Fantasio, "Mgr Taché, écrivain", *La Liberté,* 1er février 1928.

52 Frémont, "Le nouveau président de la Société Royale", *La Liberté,* 30 mai 1928.

53 Fantasio, "L'Alliance Française. Sir François Lemieux", *La Liberté,* 6 mars 1929.

54 Fantasio, "L'Alliance Française. Le Bleu du Ciel", *La Liberté,* 11 décembre 1929.

55 Fantasio, "L'Alliance Française. Le bolchévisme en Russie", *La Liberté,* 28 mai 1930.

56 Fantasio, "L'Alliance Française. La conférence du P. Doncoeur, *La Liberté,* 12 novembre 1930.

57 Fantasio, "L'Alliance Française. Adjutor Rivard", *La Liberté,* 30 novembre 1927.

58 Fantasio, "L'Alliance Française. Un Canadien sous la Croix du Sud", *La Liberté,* 19 décembre 1928.

59 Fantasio, "L'Alliance Française. Les vieilles légendes de France", *La Liberté,* 20 février 1929.

60 Fantasio, "L'Alliance Française. Une étudiante canadienne en France", *La Liberté,* 6 novembre 1929.

61 Fantasio, "L'Alliance Française. Les Grands Garçons", *La Liberté,* 30 janvier 1929.

62 Fantasio, "L'Alliance Française. Les Romanesques", *La Liberté,* 21 décembre 1927.

63 Frémont, "Le Cercle Molière", *La Liberté,* 2 mai 1934.

64 Frémont, "La Tournée de La Liberté", *La Liberté,* 11 juillet 1928.

CONCLUSION

Dans son enfance, on le sait, Donatien Frémont avait rêvé de devenir écrivain, académicien même. Après l'avoir suivi dans sa carrière, qualifiera-t-on de simplement illusoire le rêve de jeunesse? ou bien, à défaut de la gloire des Immortels, revendiquera-t-on pour lui une place dans nos lettres canadiennes-françaises, -- tout au moins dans l'histoire du journalisme au Canada français?

Car, journaliste, il l'est dans toute l'acception du terme. En vrai témoin de son époque, il ne laisse rien échapper des faits qui peuvent intéresser ses lecteurs. En bon éducateur, il sait mettre l'accent sur les événements comportant un caractère humain, ou sur ceux d'un intérêt immédiat pour son public. En artisan du progrès, il sait dégager, de l'information qu'il présente, une leçon ou une application pratiques; il sait la proposer avec persuasion, tact et conviction, et s'imposer par sa compétence réelle et son intérêt non-équivoque pour la communauté qu'il dessert. En "éveilleur d'âmes", selon le beau mot d'Ernest Hello, il a soin de former l'opinion publique, de diriger l'âme et la volonté de ses compatriotes vers un idéal, vers le dépassement de soi, vers l'engagement à de grandes causes; il alerte leur vigilance, leur évite de s'endormir dans un quiète bien-être, entretient chez eux, au contraire, "cette sorte d'inquiétude qui est le moteur d'une civilisation", [1] il préserve chez eux ces possibilités de réflexion, d'accueil ou de refus qui font la grandeur humaine.

Ce journaliste est, de plus, un érudit et un penseur, il sait chercher en savant et raisonner en philosophe. Qu'on songe à la documentation à toute épreuve qui lui fut nécessaire, pour ne citer que quelques exemples, au cours de sa polémique avec Constantin-Weyer, ou bien chaque fois qu'il traitait de la question des écoles dans l'Ouest. D'une part il lui fallait des renseignements aussi détaillés que sérieux, por-

tant sur des sujets précis; d'autre part, des connaissances générales extrêmement étendues touchant une multitude de thèmes. Cette vaste documentation demandait d'être appuyée sur une solide logique, d'être présentée aux lecteurs avec suite, clarté, beauté, concision et conviction; bref, elle forçait le journaliste à penser en philosophe.

Mais ces qualités du journaliste-penseur, ne sont-elles pas les qualités maîtresses de la langue française elle-même? Par conséquent, Frémont, qui les possédait, en plus d'une culture générale très poussée et d'une solide formation littéraire, n'a-t-il pas droit d'être officiellement reconnu comme l'un de nos maîtres écrivains?

Sans doute, certains de ses articles, au début de sa carrière surtout, offrent des redites, des redondances qui ennuient parfois. On lui reproche d'être plus prolixe que concis. Certains de ses éditoriaux feraient plus de bien, dit-on, coupés de moitié parce qu'ils seraient lus d'un plus grand nombre. . . Ses trop longues considérations endorment le bon fermier tout comme le sermon tant soit peu long du curé... Mais, assez tôt conscient de cette verbosité, Frémont s'applique à rendre ses articles de plus en plus succincts.

Par ailleurs, certains l'accuseront d'un manque de variété dans ses thèmes, voulant qu'il n'ait été qu'une ennuyeuse machine à répétition. Que non! répondons-nous. Il n'a fait qu'épuiser toutes les nuances d'une gamme d'idées se fondant l'une dans l'autre et constituant l'ensemble de l'éducation du sens national. Qu'on les compare de près: les articles de Frémont peuvent se ressembler, ils ne se répètent pas.

D'autres encore, historiens et chercheurs méticuleux, tiennent pour suspects certains de ses témoignages, et ne lui accordent que le peu de confiance qu'on prête à un amateur, en questions historiques surtout. Mais pourquoi son témoignage serait-il moins sincère, moins impartial que le leur? N'a-t-il pas eu accès à des sources absolument sûres — aux archives de la capitale manitobaine aussi bien qu'à celles de l'archevêché de Saint-Boniface? Il n'y a aucune raison de soupçonner la solidité de sa documentation; — pas plus, d'ailleurs, que de sa bonne foi. . . Mais alors, pourquoi ne pas étayer ses articles, ses causeries, de références, de renvois à ces sources où il a puisé? C'est que, comme l'explique quelque part Georges Bugnet, à propos d'un livre de Frémont "étant Français, non Allemand, (il) n'a point encombré ses pages d'annotations et citations de sources. . . On le sent solidement documenté, mais il n'est point vulgaire copiste de vieux papiers, il est

créateur". [2] Qu'a besoin le lecteur ordinaire, qui a confiance en son journal, de preuves solidement échafaudées, de documents savamment cités? Il n'en a cure, surtout s'il sait que le rédacteur de ce journal a la réputation d'être "le journaliste le plus probe, le plus consciencieux, le plus chercheur de l'Ouest canadien... (qu'il est) soucieux de vérité historique. . ."[3]

Quoi qu'il en soit, ces défauts ou imperfections qu'on lui reproche sont en clair-obscur avec des qualités indéniables. Qualités de son style d'abord: qui a connu Frémont, qui l'a lu, n'a pu qu'être frappé par son style sobre, alerte et vigoureux, par sa phrase limpide et vivante, pleine de verve et d'élégance, par son choix de mots toujours justes et bien français, — bref, par sa manière à la fois vive, sérieuse et simple de penser et d'écrire.

Qualités de l'homme lui-même ensuite: qui, de ses lecteurs, n'a remarqué la note juste de ses jugements, la vivacité toujours en éveil de son imagination, son esprit aiguisé, nourri de fortes et nombreuses lectures, se révélant ou jaillissant en idées abondantes, adoptant avec aisance tous les tons, maniant à son gré et comme en se jouant tous les genres: sérieux, humour, raillerie, sarcasme, ironie, sachant à propos employer la boutade ou la repartie spirituelle, ne dédaignant pas d'amuser au besoin pour mieux enseigner ensuite, admirable pince-sans-rire à ses heures, esprit clairvoyant toujours, promenant sur des sujets innombrables ses fines observations, — en un mot, qui n'a envié le talent supérieur de ce "journaliste dont on s'honorait d'être l'ami"?[4]

Qualités de l'oeuvre enfin, à laquelle il a consacré les plus belles années de sa vie: le journalisme dans l'Ouest canadien, — un journalisme militant, actif, voué tout entier à une cause, s'identifiant à elle au point de la symboliser, de l'incarner en quelque sorte, et s'en glorifiant, comme de son plus beau, de son plus royal titre de noblesse.

En 1934 déjà, Robert Rumilly estimait que Frémont "mérite, outre la reconnaissance qui lui est acquise... pour ses services de patriote, une notoriété d'ordre intellectuel".[5] A combien plus forte raison maintenant! Donatien Frémont n'est-il pas l'un de nos plus beaux lutteurs et l'un des plus convaincus, un écrivain de marque d'une admirable vitalité dont toutes les oeuvres ont fait connaître et rayonner le "fait français" de l'Ouest canadien? Que la renommée, que la gloire s'attache à son nom, ne serait-ce pas justice?

1 Jean-Marc Léger, "Le journaliste", *Stages d'études en journalisme,* Université de Montréal, 1860, II, 21.

2 Georges Bugnet, "Un produit très rare", *La Survivance,* 24 décembre 1935.

3 Cactus, "Sur le Ranch de Constantin-Weyer", *Le Progrès du Saguenay,* 12 mars 1932.

4 Louis Francoeur, "Critique utile", *Le Journal,* (Québec), 23 avril 1932.

5 Robert Rumilly, "La Vie littéraire", *Le Petit Journal,* 4 février 1934.

BIBLIOGRAPHIE

I. OUVRAGES DE DONATIEN FRÉMONT

A. Manuscrits:

Journée des écoles. Causerie donnée à Vonda, Saskatchewan, 27 juin 1918.

La Question scolaire. Causerie donnée à Marcelin, Saskatchewan, en 1921.

Un écrivain français de l'Ouest - Mgr Taché. Conférence donnée à l'Alliance Française, Winnipeg, janvier 1927.

Charles de Foucauld. Conférence donnée à l'Union Nationale, Saint-Boniface, 3 avril 1927.

....., Causerie donnée à Grande Clairière, Manitoba, sur la vie française et le journal français au Manitoba, 2 mars 1928.

Le travail intellectuel chez les jeunes. Causerie donnée au Cercle de l'A.C.J.C. du Sacré-Coeur de Winnipeg, 11 mai 1928.

Le Salaire. Conférence donnée à la Journée Sociale, Saint-Boniface, février 1929.

Troisième centenaire des Trois-Rivières. Discours prononcé aux Trois-Rivières après avoir dévoilé le monument à la Vérendrye et aux autres explorateurs trifluviens, 1934.

La presse française, (histoire et caractéristique). Causerie donnée au Cours de français de l'Université du Manitoba, été 1940.

C'est l'affaire de tous - C'est notre guerre à tous - Pour la civilisation chrétienne - L'hymne national en action - L'appel de ceux du front — 5 d'une série de 32 articles envoyés de Winnipeg au Service de l'Information à Ottawa et publiés dans *La Presse,* de Montréal sous les en-tête suivants: Le recrutement volontaire. - Autour des paroles du Cardinal - "L'Ordre Nouveau", en juin, juillet et août 1941.

Foch. Causerie radiodiffusée, Radio-Canada, Ottawa, 2 octobre 1943.
Causerie aux Français au début de l'invasion de Normandie, service international de Radio-Canada, juin 1944.

Hommage à la presse française d'hier et d'aujourd'hui. Causerie donnée au service international de Radio-Canada, à l'inauguration du "Service pour la France", 25 février 1945.

Les Comités de Français Libres dans l'Ontario et dans l'Ouest. Causerie donnée au service international de Radio-Canada, à destination de la France, avril 1945.

Les cadres de la vie intellectuelle au Canada. Conférences hebdomadaires destinées à la

France et transmises par Radio-Canada, du 27 avril 1945 au 3 août 1945. (Titres : Les origines de la Société Royale. - L'influence de la Société Royale. - Les sociétés savantes. - Les sociétés culturelles. - Les universités. - L'enseignement universitaire. - Les grandes bibliothèques. - Les bibliothèques municipales et autres. - Les revues. - Les journaux. - Le théâtre. - Le théâtre et la radio. - L'édition canadienne au secours de la culture française. - La littérature canadienne du temps de guerre. - Conclusion).

Explorateurs et aventuriers de la Nouvelle-France. Causeries radiophoniques hebdomadaires destinées à la France et transmises chaque samedi par le service international de Radio-Canada du 21 septembre au 29 décembre 1945. (Titres : Jacques Cartier - Samuel de Champlain - Henry Hudson - Jen Munck - Pierre Radisson - Henry Kelsey - Nicolas Perrot - Daniel Du Luth - Louis Jolliet - Jacques Marquette - Robert Cavelier de la Salle - Henry de Tonty - Le Baron de St-Castin - Pierre Le Moyne d'Iberville - La Vérendrye et ses fils).

Gouverneurs et intendants de la Nouvelle-France. Causeries radiophoniques à destination de la France, données chaque samedi par le service international de Radio-Canada, du 5 janvier au 16 août 1946. (Titres : Introduction - Champlain - Montmagny - Louis d'Ailleboust et Jean de Lauzon - Le vicomte d'Argenson - Le baron d'Avaugour - Augustin de Saffray de Mésy - Daniel de Rémy de Courcelles - Le comte de Frontenac, premier gouvernement - Jean Talon, première intendance - Jean Talon, deuxième intendance - Antoine Lefèvre et La Barre - Le marquis de Denonville - Le comte de Frontenac, deuxième gouvernement - Louis Hector de Callières - Jean Bochart de Champigny - Le Marquis de Vaudreuil - Bégon - Claude Thomas Dupuy - Le Marquis de Beauharnois - Gilles Hocquart - Le comte de la Galissonnière - Le Marquis de la Jonquière - Le marquis de Duquesne - Le Marquis de Vaudreuil-Cavagnal - François Bigot - Conclusion).

Quelques aspects de l'Art canadien. Etude faite pour le Service de l'Information, Ottawa, 1946.

Renouveau intellectuel et artistique au Canada français. Etude faite pour le Service de l'Information, Ottawa, 1946.

Une institution unique au Canada: l'Ecole des Pêcheries de Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Etude faite pour le Service de l'Information, Ottawa, 1947.

Les groupes minoritaires de l'Ouest canadien. "La Voix du Canada", causeries radiophoniques destinées à la France, 1947. (Titres : Introduction - Les Allemands - Les Mennonites - Les Huttérites - Les Doukhobors - Les Hollandais et les Belges - Les Polonais - Les Scandinaves - Les Islandais - Les Russes - Les Finlandais - Les Tchécoslovaques - Les Israélites - Les Chinois - Les Japonais).

Sujets divers. "La Voix du Canada". Causeries destinées à la France, 1948-1949. (Titres: La radio française de l'Ouest canadien - Vancouver - Victoria - L'Ouest canadien industriel, I, II et III - L'Ouest canadien minier et industriel - Les forêts et les forces hydrauliques dans l'Ouest - Le mouvement coopératif dans l'Ouest canadien - Le socialisme en Saskatchewan I, II. - La carte politique de l'Ouest canadien - Le Crédit Social de l'Alberta, I, II, III - L'organisation religieuse catholique au Canada - La navigation des Grands Lacs - Le Sénat au Canada - La margarine au Canada - Les allocations familiales - L'anniversaire de la fondation de Montréal. (Autre série). Les îles du Saint-Laurent : les îles St-Pierre et Miquelon - L'île d'Anticosti - Les îles de la Madeleine - L'île d'Orléans - L'île de Montréal.

Correspondance de M. Frémont et du Dr Hans Espe, de Danzig, au sujet de Constantin-Weyer. (Sept lettres échangées du 2 mars 1938 au 30 mai 1939.

B. Imprimés :

Mgr Taché et la naissance du Manitoba, Ed. La Liberté, Winnipeg, 1930, (500 exemplaires) épuisé.

Sur le ranch de Constantin-Weyer, Ed. La Liberté, Winnipeg, 1932, (500 exemplaires) épuisé.

Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, Ed. Albert Lévesque, Montréal, 1933, 3 éditions, (3500 exemplaires) épuisé.

Mgr Provencher et son temps, Ed. La Liberté, Winnipeg, 1935, (6000 exemplaires).

L'Histoire de l'Ouest canadien à l'école primaire, Ed. La Liberté, Winnipeg, 1936.

Les Secrétaires de Riel, Chantecler Ltée, Montréal, 1953, (3000 exemplaires) épuisé.

Mémoires de la Société Royale du Canada : (tirés à part) *Les Français dans l'Ouest canadien,* s. 3, XLI, sec 1, 1947.
Les Métis de l'Ouest canadien, s. 3, XLII, sec. 1, 1948.
Les Aborigènes du Nord-Ouest canadien au temps de La Vérendrye, s. 3, XLIII, sec. 1, 1949.
Un apôtre de la colonisation française dans l'Ouest canadien, l'abbé Jean Gaire, s. 3, XLV, sec. 1, 1951.
Henry Jackson et l'insurrection du Nord-Ouest, s. c, XLVI, sec. 1, 1952.
Les établissements français à l'Ouest du lac Supérieur, esquisse de géographie humaine, s. 3, XLVIII, sec. 1, 1954.
Léopold Houlé (1888-1953). s. 3, XLVIII, sec. 1, 1954.

Les Français dans l'Ouest canadien, Ed. La Liberté, Winnipeg, 1958, (1000 exemplaires) épuisé.

C. Ouvrages en collaboration :

"La Littérature canadienne-française". *Réalisations canadiennes françaises. French-Canadian Achievements.* (Deuxième d'une série de cinq causeries irradiées au post C K Y, Winnipeg, sous les auspices de l'Université du Manitoba), 1941.

Le Canada parle à la France. (Causerie radiodiffusées par Radio-Canada, Service de l'Information, France-Libre, Ottawa), 16 novembre 1941.
Présentation de la pièce "Prenez garde à la peinture", 1942.

Allocution. (Présentation de M. Eugène L'Heureux). Société Royale du Canada, section française, no 2, année 1944-45.

"C K S B, Radio Saint-Boniface", *Chante-clair,* mai 1946.

"Claude-Henri Grignon", *Chante-clair,* juin 1949.

Le deuxième centenaire de la Vérendrye. Publié par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, dans son programme souvenir du 24 juin 1949.

Allocution. (Présentation de Me Jean-Marie Nadeau). Société Royale du Canada, section française, no 7, année 1949-50.

La presse de langue française au Canada, (tirage à part d'un recueil d'études spéciales préparées à la demande de la Commission Royale d'Enquête sur l'avancement des Arts, Lettres et Sciences au Canada, 1949-51).

D. Articles de revues :

1. *L'Action Française* (Montréal), 1917-1928.
L'Association Catholique Franco-Canadienne de la Saskatchewan, février 1918.

2. *La Revue Nationale* (Montréal).

Les absents nous écrivent ... mars 1920.

Les absents nous écrivent ... mai 1920.

Le Collège Mathieu de Gravelbourg, avril 1921.

3. *Le Messager de New York,* 1930-1933.

Le Manitoba français d'aujourd'hui, 15 avril 1931.

4. *La Revue Moderne* (Montréal), 1918.

Les aventures de Pierre Radisson, décembre 1933.

5. *L'Action Nationale* (Montréal), 1933.

Dans l'Ouest canadien. Les Canadiens français du Manitoba, janvier 1934.

Sur une critique de "L'Enseignement français au Canada", février 1935.

6. *Le Canada Français* (Québec), 1918.
(aujourd'hui *La Revue de l'Université Laval*).

Les Métis tels qu'ils ne sont pas, septembre 1931.

Dix-huit mois prisonnier chez les Iroquois, août 1934.

L'enfance de la Vérendrye, septembre 1937.

II. OUVRAGES CONSULTÉS SUR DONATIEN FRÉMONT

A. Manuscrits

D'Eschambault, abbé Antoine, "Les Secrétaires de Riel, par Donatien Frémont", Causerie donnée au réseau français du poste CBF, 23 juin 1953.

Ouvrad, Jacques, "Cette semaine à Winnipeg", causerie radiophonique donnée au poste CKSB, Saint-Boniface, 4 août 1959.

B. Ouvrages généraux

Ayer, N.W., and Sons' Directory, *Newspaper and Periodicals,* Philadelphia, 1961.

Baillargeon, S., CSSR, *Littérature canadienne française,* Fides, Montréal, 1957

Bovey, W., *Canadien a Story of the French Canadian,* Dent and Sons, Toronto, 1933.

Brunet, B., Histoire de la Littérature canadienne-française, Ed. de l'Arbre, Montréal, 1946.

Canadian Book of Printing, published by Toronto Public Libraries, Toronto, 1940.

Canadian Who's Who, The, vol. VII, 1955-57, Trans-Canadian Press, Toronto.

Constantin-Weyer, M., *Un homme se penche sur son passé, Ed. Nieder,* Paris, 1928.

Encyclopedia Canadiana, Canadiana Company Ltd, Ottawa, 1958.

Encyclopédie Grolier, La Société Grolier Ltée, Montréal, 1947.

Fauteux, A., *The Introduction of Printing into Canada,* Rolland Paper Co. Ltd., Montréal 1930.

Gaboriault, W., C.S.V., *Bio-bibliographie de M. Donatien Frémont,* Ecole des Bibliothécaires, Université de Montréal, 1946.

Garigue, P., *A. Bibliographical Introduction to the Study of French Canada,* McGill University, 1956.

Gautier, C., *"Le journalisme français hors du Québec", Les Journées de la Presse française à Québec,* Québec 1934.

Gregory, W., *American Newspapers [1821-1936],* H.W. Wilson & Co., New York, 1937.

Groulx, L., abbé *Directives,* Ed. du Zodiaque, Montréal, 1937.

Groulx, L., abbé, *L'Enseignement du français au Canada,* II, Lib. Granger Frères, Ltée, 1933.

Huot, M., *Journalistes canadiens,* Ed. du Bien Public, Trois-Rivières, 1959.

Le Jeune, L., O.M.I., *Dictionnaire général du Canada,* Université d'Ottawa, 1931.

Mayrand, O., *L'apostolat du journalisme,* Fides, Montréal, 1960.

McMurtrie, D.C., *The First Printing in Manitoba,* Eyncourt Press, Chicago, 1931.

Morice, A.-G., O.M.I., *Histoire abrégée de l'Ouest canadien,* Saint-Boniface, 1914.

Morton, W.L., *Manitoba, a History,* University of Toronto Press, 1957.

Paul, saint, *Epître à Timothée,* La Sainte Bible.

Peel, B.B., *A Bibliography of the Prairie Provinces,* University of Toronto Press, 1956.

Pierce, L., *An Outline of Canadian Literature,* Montreal, 1927.

Prud'homme, L.-A. *L'honorable Joseph Royal, sa vie, ses oeuvres,* Mémoires de la Société Royale du Canada, 2e série, 1904-1905, tome X, section I.

Roy, Mgr C., *Du fleuve aux océans,* Beauchemin, Montréal, 1943.

Rumilly, R., *Chefs de file,* Ed. du Zodiaque, Montréal, 1934.

Rumilly, R., *Le problème national des Canadiens français,* Fides, Montréal, 1961.

Saint-Amant, A., *L'Art d'être heureuse,* Winnipeg, 1931.

Soeur Marie-Diomède, *Essai sur la littérature française au Manitoba,* thèse présentée à l'Université d'Ottawa, 1944.

Stages d'études en journalisme, Université de Montréal, 2e stage (1958), 3e stage, (1959), 4e stage (1960).

Tougas, G., *Histoire de la littérature canadienne-française,* Presses Universitaires de France, Paris, 1960.

Viatte, A., *Histoire littéraire de l'Amérique française,* Presses Universitaires, Laval, Québec, 1954.

C. Les oeuvres de Donatien Frémont
devant la critique littéraire

a) Articles de journaux

J.B., "Mgr Taché et la naissance du Manitoba", par Donatien Frémont", *Le Bien Public,* 17 juillet 1930.

G.P., "Une brochure, par Donatien Frémont", *Le Devoir,* 21 juillet 1930.

Gautier, Charles, "Une page d'histoire, Mgr Taché et la naissance du Manitoba", *Le Droit,* 22 juillet 1930.

Le Glaneur, "Mgr Taché, par Donatien Frémont", *L'Action Catholique,* 24 juillet 1930.

Harvey, Jean-Charles, "A l'occasion d'un jubilé", *Le Soleil,* 28 juillet 1930.

Auclair, A.-F. O.M.I., "Mgr Taché et la naissance du Manitoba par Donatien Frémont", *La Survivance,* 31 juillet 1930.

Anonyme, "Mgr Taché et la naissance du Manitoba, par Donatien Frémont", *Le Patriote de l'Ouest,* 30 juillet 1930.

Hodent, M. "Mgr Taché et la naissance du Manitoba, par Donatien Frémont", *Paris-Canada,* 10 août 1930.

Anonyme, "A la devanture du libraire — Mgr Taché et la naissance du Manitoba", *L'Evangéline,* 4 septembre 1930.

Bernard, Harry, "Mgr Taché et la naissance du Manitoba", *Le Courrier de Saint-Hyacinthe,* 31 octobre 1930.

Anonyme, "Sur le 'Ranch de Constantin-Weyer' par Donatien Frémont", *Le Journal,* Québec, 4 juillet 1931.

Anonyme, "Sur le 'Ranch de Constantin-Weyer', *Paris-Canada,* 19 juillet 1931.

Anonyme, "Sur le 'Ranch de Constantin-Weyer', par Donatien Frémont", *La Survivance,* 6 août 1931.

Wanner, Pierre, "Constantin-Weyer et les gens de Saint-Claude", *Le Canada,* 10 août 1931.

Anonyme, "Constantin-Weyer", *The Gazette,* 27 août 1931.

Anonyme, "Les livres et les revues. Sur le Ranch de Constantin-Weyer", *Le Patriote de l'Ouest,* 17 février 1932.

Anonyme, "A propos d'un livre", *La Survivance,* 24 février 1932.

Thomas, A.V., "Constantin-Weyer's Story of Manitoba Awarded Prixe but is full of inaccuracies", *The Winnipeg Tribune,* 5 mars 1932.

XXX, "En marge d'un nouveau livre", *Le Patriote,* mars 1932.

Anonyme, "L'imposteur démasqué", *Le Nouvelliste,* 7 mars 1932.

Nadeau, Gabriel, "Carnet d'un bibliographe 'Towards the West', by Maurice Constantin-Weyer", *Le Travailleur,* Worchester, Mass., 10 mars 1932.

Cactus, "Comment on écrit l'histoire", *Le Progrès du Saguenay,* 12 mars 1932.

Rumilly, Robert, "Une querelle littéraire", *Le Petit Journal,* 13 mars 1932.

Philippe, "Sur le 'Ranch de Constantin-Weyer' par Donatien Frémont", *Le Progrès du Saguenay,* 15 mars 1932.

Asselin, Olivar, "La vie littéraire. Sur le 'Ranch de Constantin-Weyer' par Donatien Frémont", *Le Canada,* 24 mars 1932.

Gautier, Charles, "Sur le Ranch de Constantin-Weyer", *Le Droit,* 6 avril 1932.

Anonyme, "L'imposteur démasqué, — Un livre vengeur", *Le Nouvelliste,* 7 avril 1932.

L. F., "Critique utile". *Le Journal,* 23 avril 1932.

Trintzius, René, "De la vérité littéraire à la réalité photographique", *L'Intransigeant,* Paris, 22 avril 1943.

C.G., "Pierre Radisson", *Free Press,* janvier 1934.

Anonyme, "Un livre sur les aventures de Pierre Radisson", *Le Bien Public,* 4 janvier 1934.

Ayotte, Alfred, "Radisson, par Donatien Frémont", *Le Devoir,* 11 janvier 1934.

Gagnon, Louis-Ph., "Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, par Donatien Frémont", *La Liberté,* 17 janvier 1934.

Rumilly, Robert, "La vie littéraire. Donatien Frémont: Pierre Radisson", *Le Petit Journal,* 4 février 1934.

Raphaëlle, "Causerie. Radisson, roi des coureurs de bois, par Donatien Frémont", *L'Action Populaire,* 22 février 1934.

Hodent, M., "Pierre Radisson, *roi des coureurs de bois de Paris,* (sic), par Donatien Frémont", *Paris-Canada,* 25 février 1934.

Sainte-Foy, "Lettre de Québec. Pierre Radisson, par Donatien Frémont", *La Presse,* 26 février 1934.

Wanner, Pierre, "La vie littéraire. Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, par Donatien Frémont", *Le Canada,* 28 février 1934.

Franc, "Pierre Radisson", *La Liberté,* 11 avril 1934.

A.V.T.. "Pierre Radisson, par Donatien Frémont", *The Winnipeg Tribune,* 25 avril 1934.

Merlac, F., "Pierre Radisson, par Donatien Frémont", *Le Droit,* 16 mai 1934.

Daviault, Pierre, "Les livres 'Pierre Radisson', par Donatien Frémont", *Le Droit,* 2 juin 1934.

Anonyme, "Le Prix Lévesque à "Pierre Radisson", *La Liberté,* 27 juin 1934.

Anonyme, "Au royaume des livres. 'Pierre Radisson'", *L'Action Catholique,* 23 juillet 1934.

Anonyme, "Mgr Provencher et son temps", *La Liberté,* 4 décembre 1935.

Bertrand, Camille, "Mgr Provencher et son temps", par Donatien Frémont, *Le Devoir,* 7 décembre 1935.

Bernier, Noël, "Mgr Provencher et son temps", *La Liberté,* 11 décembre 1935.

Daviault, Pierre, "Chronique littéraire", "Mgr Provencher et son temps par Donatien Frémont, *Le Droit,* 19 décembre 1935.

R.D., "Livres et écrivains. Une épopée de missionnaire - Mgr Provencher et son temps", *Le Bien Public,* 19 décembre 1935.

J.-B. C., "Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *L'Echo du Bas Saint-Laurent,* 20 décembre 1935.

Appréciations diverses, "Mgr Provencher et son temps", *La Liberté,* 31 décembre 1935.

Tessier, abbé Albert, "Si les Trifluviens savaient...", *Le Bien Public,* 16 janvier 1936.

Anonyme, "Book on Pioneer Manitoba Bishop", *North-West Review,* 1er février 1936.

Hodent, M., "Les Provinces de Québec, (sic) des Prairies il y a cent ans: Mgr Provencher", *Paris-Canada,* 2 février 1936.

J. D., "Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *L'Action Catholique,* 5 février 1936.

C. C., "Early Days in West Give Background to Biographical Study", *Free Press,* 15 février 1936.

Brouillard, R.P. Carmel, O.P., "A l'Ouest, du nouveau", *Le Canada,* 26 mars 1936.

Andrélys, "Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *Le Travailleur,* Worcester, Mass., 28 mai 1936.

Laplante, Rodolphe, "Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *La Province,* 27 juin 1937.

Poliquin, J.-M., "Les Secrétaires de Riel", *Le Droit,* 4 avril 1953.

Richel, Léopold, "Les Secrétaires de Riel, par Donatien Frémont", *Notre Temps,* 18 avril 1953.

Laplante, Rodolphe, "Les Secrétaires de Riel", *L'Action Catholique,* 19 avril 1953.

Felteau, Cyrille, "Les Secrétaires de Riel" par Donatien Frémont", *Le Soleil,* 22 avril 1953.

Valois, Marcel, "Les Secrétaires de Riel", *La Presse,* 25 avril 1953.

L'Illettré, "Trois secrétaires de Louis Riel", *La Liberté et le Patriote,* 7 mai 1953.

Robillard, Jean-Paul, "Un bon livre d'histoire", *Le Petit Journal,* 17 mai 1953.

Duhamel, Roger, "Livres de notre temps", *La Patrie,* 7 juin 1953.

Rocan, Lucette, "Les Secrétaires de Riel, par Donatien Frémont", *L'Information Médicale et Paramédicale,* juin 1953.

Luvette, Robert, "A-t-on eu raison de pendre Louis Riel?", *Photo-Journal,* juin 1953.

Anonyme, "M. D. Frémont fait revivre 'Les Français dans l'Ouest canadien'," *La Liberté et le Patriote,* 3 janvier 1958.

Bernier, Alfred, S.J., "Tribune Libre", *La Liberté et Le Patriote,* 21 février 1958.

Bronner, Frédéric, "Tribune Libre", *La Liberté et le Patriote,* 24 octobre 1958.

Bouffard, Mme Ph. et Page, L.-A., "Tribune Libre", *La Liberté et le Patriote,* 31 octobre 1958.

Anonyme, "Les Français dans l'Ouest canadien, par M.D. Frémont, sortira des presses bientôt", *La Liberté et le Patriote,* 6 mars 1959.

Valois, Marcel, "Les Français dans l'Ouest canadien", *La Presse,* (reproduit dans La Liberté et le Patriote), 24 juillet 1959.

Bugnet, Georges, "Un ouvrage qui deviendra de plus en plus utile", *La Survivance,* 12 août 1959.

Bergeaud, J., "Les Français dans l'Ouest canadien", *Livres et Lectures.* Issy les Moulineaux, Seine, France, (reproduit dans *La Liberté et le Patriote*], 27 novembre 1959.

Morissette, Julien, "Les Français dans l'Ouest canadien", *Notre Temps,* 2 janvier 1960.

Brecville, André "Tribune Libre", *La Liberté et le Patriote,* 20 mai 1960.

Divers:

Auclair, A.F., O.M.I., "En famille", *Le Patriote de l'Ouest,* 8 mai 1918.

Anonyme, "Départ de M. Frémont", *Le Patriote de l'Ouest,* 8 juin 1923.

Auclair, A.-F. O.M.I., "Un recommencement", *Le Patriote de l'Ouest,* 6 juin 1923.

Anonyme, "Donatien Frémont, editor of *La Liberté,* has just received notice that he has been made an Officer of the French Academy", *New-West Review,* juin 1928.

Anonyme, "French Government Honors Westerners", *Free Press,* 24 juin 1928.

Anonyme, "Annette Saint-Amant", *La Liberté,* 8 août 1928.

Mourez, M. "Lettre ouverte au Grincheux", *La Liberté,* 14 août 1929.

E.M. "Lettre ouverte au Grincheux", *La Liberté,* 11 décembre 1929.

Guénard, Maurice, "Annette Saint-Amant", *Paris-Canada,* 7 mars 1931.

Lamy, Denis, "Société Historique de Saint-Boniface", *La Liberté,* 25 novembre 1931.

Gagnon, Louis-Ph., "Littérateurs français de l'Ouest", *La Liberté,* 4 juillet 1934.

Laporte, M., "Chez M. Donatien Frémont", *Le Monde Collégial,* février 1935.

Bugnet, Georges, "Un produit très rare", *La Survivance,* 24 décembre 1935.

Lajoie, Ph.-A. "Nos auteurs canadiens", *L'Indépendant,* Woonsocket, 14 février 1936.

Lacroix, F., "Donatien Frémont", *La Province,* 25 avril 1936.

Renaud, Jacques, "Osons" "chasser" les "étrangers dans la cité", *Le Bien Public,* 11 juin 1936.

Yelle, Mgr E. "Discours" au Congrès de la Langue française, *La Liberté,* 7 juillet 1937.

Brown, Clément, "Séparatisme", *L'Action Catholique,* 26 juillet 1937.

Hamel, Marcel, "Frémont a du front", *La Nation,* 29 juillet 1937.

Laporte, Maurice, "Chez Monsieur Frémont", *Le Monde Collégial,* février 1938.

Héroux, Omer, "Donatien Frémont", *Le Devoir,* 24 janvier 1939.

Valois, Joseph, O.M.I., "Chevalier de la Légion d'Honneur", *Le Patriote de l'Ouest,* 29 janvier 1939.

Anonyme, "Deux fanatismes s'accordent", *Le Canada,* 28 mai 1943.

Anonyme, "Les dernières Nouvelles Catholiques", *Le Canada,* 6 septembre 1945.

D'Eschambault, Antoine, "Etude de M. Frémont sur les Français de l'Ouest canadien", *La Liberté et le Patriote,* 20 août 1948.

D'Eschambault, Antoine, "Une brochure de M. ç onatien Frémont sur les Métis de l'Ouest canadien", *La Liberté et le Patriote de l'Ouest,* 1er avril 1949.

Hamel, Charles, "A la présidence de la Société Royale du Canada", *Le Canada,* 8 juin 1950.

Anonyme, "Les Nantais au Canada", *Ouest-France,* 11 juillet 1950.

Roy, Michel, "Donatien Frémont: L'écrivain ne surgit pas de nulle part", *L'Autorité,* 18 avril 1953.

Sylvestre, Guy, "Synthèses et analyses", *L'Action Catholique,* 17 mai 1953.

Bugnet, Georges, "Figures de l'Ouest", *La Survivance,* 20 mai 1953.

Durocher, R.P. R., O.M.I., "La littérature canadienne-française au Manitoba", (traduction d'une causerie faite à l'Université du Manitoba), *L'Avenir,* 28 juin 1957.

Dechavassine, Chan., "Tribune Libre", *La Liberté et le Patriote,* 28 novembre 1958.

Salvan, Paul, "Tribune Libre", *La Liberté et le Patriote,* 1er janvier 1959.

Anonyme, "Fête à Duck Lake en l'honneur du cinquantenaire du Patriote"; *La Liberté et le Patriote,* 25 novembre 1960.

Anonyme, "300 chefs de 20 paroisses du Nord fêtent les 50 ans vécus, et à venir, du Patriote", *La Liberté et le Patriote,* 2 décembre 1960.

b) Articles de revues

Anonyme, "Mgr Taché et la naissance du Manitoba, par M. D. Frémont", *Les Cloches de Saint-Boniface,* juillet 1930.

L.J.T., "Mgr Taché et la naissance du Manitoba, par Donatien Frémont, *L'Enseignement primaire,* septembre 1930.

Bruchési, Jean, "Nous avons reçu...: Monseigneur Taché et la naissance du Manitoba; par Donatien Frémont", *La Revue Moderne,* février 1931.

L.J.T. "Mgr Taché et la naissance du Manitoba, par Donatien Frémont", *Le Canada Français,* avril 1932.

Anonyme, "Une offensive contre Constantin-Weyer", *La Revue Populaire,* octobre 1931.

R.L. "Donatien Frémont, Sur le Ranch de Constantin-Weyer", *La Revue de l'Université d'Ottawa,* janvier-mars 1932.

Anonyme, "Une brochure nouvelle. — Sur le Ranch de Constantin-Weyer, par D. Frémont", *Les Cloches de Saint-Boniface,* février 1932.

J.G., "Sur le Ranch de Constantin-Weyer, par Donatien Frémont", *Le Canada Français,* avril 1932.

Parvillez, Alphonse de, "Revue des Livres. Sur le Ranch dc Constantin-Weyer", par Donatien Frémont", *Etudes,* Paris, 5 mai 1932.

J.G., "Donatien Frémont — 'Sur le Ranch de Constantin-Weyer' ", *Le Canada Français,* avril 1932.

Bruchési, Jean, "M. Frémont et M. Constantin-Weyer", *La Revue Moderne,* juin 1932.

Anonyme, "Les principales nouveautés. Sur le Ranch de Constantin-Weyer, par Donatien Frémont", *Revue des Lectures,* 15 août 1932.

Viatte, Auguste, "Bibliographie canadienne-française. Radisson, roi des coureurs de bois, par Donatien Frémont", *Les Amitiés Catholiques Françaises,* janvier 1934.

Magnan, C.-J. "Un beau livre de M. Donatien Frémont". *L'Enseignement primaire,* mars 1934.

Anonyme, "Histoire de l'Ouest. Pierre Radisson, par Donatien Frémont", *Les cloches de Saint-Boniface,* avril 1934.

Franc, "Pierre Radisson", *La Liberté,* 11 avril 1934.

M. Hodent, "La vie intellectuelle, sociale et artistique. Leçons d'énergie", *France-Amérique,* Paris, avril 1934.

L.L.F. "Donatien Frémont. Pierre Radisson, roi des coureurs de bois", *Revue de l'Université d'Ottawa,* avril-juin 1934.

J.E. "Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, par Donatien Frémont", *La Revue Moderne,* mai 1934.

Guertin, Berthe, "Pierre Radisson, par Donatien Frémont". *La Revue Dominicaine,* mai 1934.

Brou, A. "Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, par Donatien Frémont", *Etudes,* Paris, 20 août 1934.

Laurence, René, "L'actualité littéraire — Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, par Donatien Frémont", *L'Action Nationale,* septembre 1934.

Bégin, Emile, "Bibliographie canadienne — Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, par Donatien Frémont", *L'Enseignement secondaire,* octobre 1934.

Doussin, René, "Le Livre du mois — Mgr Provencher et son temps", par Donatien Frémont", *Jeunesse,* janvier 1936.

Magnan, C.-J., "Bibliographie — Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *L'Enseignement primaire,* février 1936.

Memoriam, Brother, "Review of Books — 'Mgr Provencher et son temps', par Donatien Frémont", *The Canadian Historical Review,* mars 1936.

Bégin, Emile, "Bibliographie canadienne — Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *L'Enseignement secondaire au Canada,* avril 1936.

Anonyme, "Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *Messager de Saint-Antoine,* avril 1936.

Auclair, Elie-J. "Mgr Provencher et son temps par Donatien Frémont", *Annales de Saint-Gérard,* Wolfe, P.Q., avril 1936.

R.N., "Bibliographie — Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *Revue de l'Université d'Ottawa,* avril-mai-juin 1936.

Boniface, "Chez nous. - Mgr Provencher et son temps, par Donatien Frémont", *Bulletin de la Ligue des Institutrices de l'Ouest,* mai-juin 1936.

Anonyme, "Mgr Provencher et son temps par Donatien Frémont", *Les Amitiés Catholiques Françaises,* juin 1936.

Laurendeau, André, "Revue des livres. — Mgr Provencher et son temps par Donatien Frémont", *Etudes,* Paris, 5 février 1937.

Anonyme, "Les Secrétaires de Riel par Donatien Frémont", *France-Amérique,* Paris, juin 1953.

P. L., "Les Secrétaires de Riel", *Les Cahiers Viatoriens,* octobre 1953.

Lebel, Maurice, "Revue des Livres. 'Les Secrétaires de Riel', par Donatien Frémont", *Vie Française,* novembre 1953.

Racicot, P.-E. "Donatien Frémont. Les Secrétaires de Riel", *Relations,* décembre 1953.

Nadeau, Gabriel, "Frémont, Donatien: Les Secrétaires de Riel", *Revue d'Histoire de l'Amérique française,* décembre 1953.

Stanley, George F.G., "Les Secrétaires de Riel, par Donatien Frémont", *The Canadian Historical Review,* décembre 1953.

Arès, Richard, "Donatien Frémont: Les Français dans l'Ouest canadien", *Relations,* novembre 1959.

Lebel, Maurice, "Les Français dans l'Ouest canadien", par Donatien Frémont", *L'Ecole canadienne,* décembre 1959.

Anonyme, "Au service des intérêts français", *Bulletin du Parler français,* Québec, 1916.

Jean-Baptiste, "La vie canadienne. Le Canada et la presse européenne", *La Revue Moderne,* novembre 1931.

Felteau, C., "Les minorités françaises dans l'Ouest canadien", *Culture,* décembre 1953.

BIBLIOGRAPHIE — NOTE

1 Ces manuscrits se trouvent soit chez Marie Frémont, à Verdun, P.Q. soit à la Société historique de Saint-Boniface.

APPENDICES

APPENDICE A — FRÉMONT, CRITIQUE LITTÉRAIRE

"Jean d'Esbray", *La Famille et le mariage chrétien,* par Mgr Pascal, 11 mai 1916.
Vie de Mgr Langevin, par le P. A.-G. Morice, 30 novembre 1916.
Refrain de chez nous, 21 août 1918.
Le choc, 14 avril 1920.
L'Appel de la race, par Alonié de Lestres, 11 octobre 1922.
La Montagne de bois, par l'abbé Clovis Rondeau, 24 juillet 1923.
Livres à lire. *Le Diable est aux vaches* et *Vie de jeunesse de Johnny Cassepinette,* par Jean de la Glèbe, 7 août 1923.
"Le Critique", Livres à lire. *Un jeune officier pauvre,* par Pierre Loti, 14 août 1923.
"Le Critique", Livres à lire. *La Belle que voilà,* par Louis Hémon, 31 juillet 1923.
"Le Critique", Livres à lire. *Les Epis de blé,* par Jos Harvey, 21 août 1923.
"Le Critique", Livres à lire. *A propos de cinéma et de théâtre,* 28 août 1923.
"Le Critique", Livres à lire. *Les Habits rouges,* par Robert de Roquebrune, 4 septembre 1923.
"Le Critique", Livres à lire. *Un coco de génie,* par Louis Dumur, 18 septembre 1923.
"Le Critique", Livres à lire. *L'Oublié ,* par Laure Conan, 25 septembre 1923.
Mgr Grouard et ses "Soixante Ans d'Apostolat", 31 décembre 1923.
"Le Critique", Tribune Libre. En marge d'un nouveau livre: *Sir Joseph Dubuc,* par le R. P. E. Lecompte, S.J., 25 mars 1924.
L'Eglise catholique dans l'Ouest canadien, par le R. Père A.-G. Morice, O.M.I., 22 avril 1924.
"Le Critique", Livres à lire. *L'Homme tombé,* par H. Bernard, 29 juillet 1924.
"Le Critique", Livres à lire. *Au service de l'Eglise,* (en collaboration), 12 août 1924.
Livres à lire. *Les origines religieuses du Canada,* par Georges Goyau, 28 octobre 1924.
Livres pour enfants, 1er avril 1925.
"Le Critique", Livres à lire. 1) *Les noces d'or* par Gaillard de Champris; 2) *La Campagne canadienne* par A. Dugré, 8 avril 1925.
Livres à lire. 1) *Notre mentalité catholique et canadienne-française à l'école,* par l'abbé J.-Ad. Sabourin; 2) *La vénérable Mère d'Youville,* par Ernest Cyr, 22 avril 1925.
"Le Critique", Livres à lire. *Saint Augustin, éducateur idéal et saint Thomas d'Aquin,* par le R.P. G. Simard, O.M.I., 20 mai 1925.
Une brochure sur le Manitoba, *Le Manitoba - Ressources naturelles et agricoles,* 10 juin 1925.
"Le Critique", Livres à lire. *Le Révérend Père Zacharie Lacasse, O.M.I.,* par Ernest Cyr, 2 septembre 1925.
"Le Critique", *Les Bienheureux Martyrs de la Compagnie de Jésus au Canada,* par le R. P. F. Bouvier, 4 novembre 1925.
"Le Critique", Livres à lire. *La terre vivante,* par Harry Bernard, 11 novembre 1925.
"Le Critique", Livres à lire. *Zigzags autour de nos parlers,* par Louis-Ph. Geoffrion, 18 novembre 1925.
"Le Critique", Livres à lire. 1) *Comme jadis,* par Magali Michelet; 2) *De fil en aiguille,* par A.-H. de Trémaudan, 27 janvier 1926.

"Le Critique", Livres à lire. *Fêtes du troisième centenaire des Jésuites au Canada,* 10 mars 1926.
"Le Critique", Livres à lire. *Pour rester au pays,* par l'abbé G.-Marie Bilodeau, 2 juin 1926.
"Le Critique", Livres à lire. *La Maison vide,* par Harry Bernard, 27 octobre 1926.
"Le Critique", Livres à lire. *Pages de critique,* par J.-C. Harvey, 15 décembre 1926.
"Le Critique", Livres à lire. *Antoine Gérin-Lajoie,* par Louvigny de Montigny, 16 février 1927.
"Le Critique", *Catherine Tekakwitha,* par le R. P. E. Lecompte, S.J., 23 mars 1927.
"Le Critique", *La phonétique française,* par Georges Landreau, 30 mars 1927.
"Le Critique", *Etudes et appréciations* par Mgr L.-A. Pâquet, *La Beauté du verbe français,* par A. De Celles, 6 avril 1927.
"Le Critique", *Vieux manoirs, vieilles maisons,* par L.-A. Proulx, 13 avril 1927.
"Le Critique", *La Dame blanche,* par Harry Bernard, 2 novembre 1927.
"Le Critique", *Aux feux de la rampe,* par M.-C. Daveluy et *Histoires canadiennes pour catéchismes,* par un Frère Mariste, 9 novembre 1927.
"Le Critique", *L'Ile d'Orléans,* par le juge J.-C. Pouliot, 16 novembre 1927.
Un petit livre utile: *Droit des parents dans l'éducation des enfants,* par Joseph Leblanc, 15 août 1928.
Un livre qui va faire du bruit. *Un homme se penche sur son passé,* par M. Constantin-Weyer, 12 déeembre 1928.
Livres à lire. *Marges d'histoire,* par Mgr O. Maurault, P.S.S., 13 mars 1929.
"Le Liseur", *L'Homme qui va,* par J.-C. Harvey, 24 avril 1929.
"Le Liseur", *Itinéraires philosophiques,* par H. Bastien, 1er mai 1929.
"Le Liseur", *Poèmes,* par Alice Lemieux, 8 mai 1929.
"Le Liseur", Livres à lire. *Wakanda,* par Paul Coze, 15 janvier 1930.
"Le Liseur", *Horizons,* par Henri d'Arles; *Derrière la scène,* par F. Gaudet, 22 janvier 1930.
"Le Liseur", Livres à lire. *Ce que j'ai vu à Rome,* par E. Béraud, 12 février 1930.
"Le Liseur", *L'homme qui va,* par J.-C. Harvey, 23 avril 1930.
"Le Liseur", Livres à lire. *Autour de la maison,* par Michelle Le Normand, 14 mai 1930.
"Le Liseur", Livres à lire. *Le catholicisme, doctrine d'action,* par Georges Goyau, 2 juillet 1930.
"Le Liseur", Livres à lire. *Espions rouges,* par M. Laporte, 15 octobre 1930.
Une oeuvre imposante. *Le Glossaire du Parler français au Canada,* par Ls.-P. Geoffrion et A. Rivard, 19 novembre 1930.
"Le Liseur", Livres à lire. *Le Mystère de la Passion de Jeanne d'Arc,* par le Père Doncoeur, S.J., 22 avril 1931.
"Le Liseur", Livres à lire. *Nord-Sud,* par Léo-Paul Desrosiers, 29 avril 1931.
"Le Liseur", Livres à lire. *Juana, mon aimée,* par Harry Bernard, 4 novembre 1931.
"Le Liseur", Livres à lire. *Rois ou esclaves de la Machine?,* par J. Benoît, 23 décembre 1931.
"Le Liseur", Livres à lire. *Mgr Ignace Bourget,* par F. Langevin, S.J., 30 déeembre 1931.
"Le Liseur", Livres à lire. *Un Pays neuf, l'Ouest canadien* par J. Wilbois, 6 janvier 1932.
Le Dictionnaire général, par le R. P. J. Le Jeune, O.M.I., 6 janvier 1932.
"Le Liseur", Livres à lire. *Rose Beaulieu, Canadienne,* par Victor Fortin, 13 janvier 1932.
"Le Liseur", Livres à lire. *Sir Wilfrid Laurier, Canadien,* par Robert Rumilly, 3 février 1932.

"Le Liseur", *Aux Marches de l'Europe,* par Jean Bruchési, 30 novembre 1932.
"Le Liseur", Livres à lire. *Un coin des Cantons de l'Est,* par J.-G. Saint-Amant, 11 janvier 1933.
"Le Liseur", Livres à lire. *Mush!* par Mme Anne de Mishaegen, 8 mars 1933.
En lisant Lucien Romier, 3 mai 1933.
"Le Liseur", Livres à lire. *Anthologie des poètes canadiens,* par Jules Fournier, 5 juillet 1933.
"Le Liseur", Livres à lire. *Le nom dans le bronze,* par Michelle Le Normand, 20 décembre 1933.
L'Enseignement français au Canada, par l'abbé L. Groulx, 3 janvier 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Martyr du Manitoba* par le R. P. A.-G. Morice, O.M.I., 30 mai 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Jeanne Mance,* par M.-C. Daveluy, 6 juin 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Le Déserteur et autres récits de la terre,* par Claude-Henri Grignon, 13 juin 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Kateri Tekakwitha,* par R. Rumilly, 5 septembre 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Morceaux choisis d'auteurs canadiens,* par Mgr Camille Roy, 1er septembre 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *La grande aventure de Le Moyne d'Iberville,* par Pierre Daviault, 3 octobre 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Papineau,* par R. Rumilly, 14 novembre 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Trois-Rivières,* par l'abbé A. Tessier, 28 novembre 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Chefs de file,* par R. Rumilly, 5 décembre 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Au coeur de Québec,* par Marius Barbeau, 19 décembre 1934.
"Le Liseur", Livres à lire. *Le Duel au Canada,* par A. Fauteux, 16 janvier 1935.
"Le Liseur", Livres à lire. *François Beaulieu,* par le juge L.-A. Prud'homme, 23 janvier 1935.
"Le Liseur", *Siraf,* par Georges Bugnet, 30 janvier 1935.
Trente ans de vie nationale, par Armand Lavergne, 10 avril 1935.
Un livre du R. P. Morice sur l'insurrection de la Rivière-Rouge, 24 avril 1935.
"Le Liseur", *Sébastien Pierre,* par J.-C. Harvey, 15 mai 1935.
"Le Liseur", Livres à lire. *Marie Barbier, mystique canadienne,* 11 septembre 1935.
"Orientations", par l'abbé L. Groulx, 30 octobre 1935.
"Le Liseur", Livres à lire. *Confidences,* par B.-R. Guertin, 6 novembre 1935.
"Le Liseur", Livres à lire. *Mgr Turquetil, O.M.I., et le miracle de ses missions,* par le R. P. Morice, O.M.I., 27 novembre 1935.
"Le Liseur", Livres à lire. *La Forêt,* par G. Bugnet, 15 janvier 1936.
"Le Liseur", *Les Etrangers dans la cité,* par Léon Lorrain, 20 mai 1936.
"Le Liseur", Livres à lire. *Ceux qui firent notre pays,* par l'abbé A. Tessier, 27 mai 1936.
Notre maître, le passé, par l'abbé L. Groulx, 27 janvier 1937.
Une brochure à lire et à répandre, 27 octobre 1937.
Mgr Charlebois, par le P. Pénard, O.M.I., 26 janvier 1938.
Une traduction des "Lettres de Mgr Provencher", 10 janvier 1940.
Silhouettes du monde politique, par Léopold Richer, 27 mars 1940.
Fannystelle, par Noël Bernier, 10 avril 1940.
"Le Liseur", A travers le premier annuaire de la province, *Manitoba Directory,* 7 août 1940.
Une Histoire de la province de Québec, par R. Rumilly, 25 décembre 1940.
Défense de l'Amérique, par André Cheradame, 19 février 1941.
La maison aux phlox, par Michelle Le Normand, 14 mai 1941.

APPENDICE B: FRÉMONT ET LE THÉÂTRE

Albert Larrieu, 25 mars 1925.
"Fantasio", *Le Monde où l'on s'ennuie,* par Edouard Pailleron, 22 avril 1925.
"Fantasio", *L'échelle cassée,* par Georges Berr, 12 mai 1926.
"Fantasio", *Cochut,* 2 février 1927.
"Fantasio", *Little Theatre,* 13 avril 1927.
La tournée de *La Liberté,* 27 juillet 1927.
"Fantasio", Le Cercle Molière, *L'Arlésienne,* 14 mars 1928.
La tournée de *La Liberté,* 11 juillet 1928.
"Fantasio", Le Cercle Molière. *Popaul et Virginie,* 27 février 1929.
"Fantasio", Le Cercle Molière. *Un jeune homme qui se tue,* 2 avril 1930.

APPENDICE C : FRÉMONT ET LES CONFÉRENCES DE *L'ALLIANCE FRANÇAISE*

"Fantasio", Etudiants canadiens en France, 16 novembre 1927.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Les Romanesques,* 21 décembre 1927.
"Fantasio", L'Alliance Française *Mgr Taché écrivain,* 1er février 1928.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Mgr Camille Roy,* 30 mai 1928.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Un Canadien sous la Croix du Sud,* 19 décembre 1928.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Les Grands Garçons,* 30 janvier 1929.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Les vieilles légendes de France,* 20 février 1929.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Sir François Lemieux,* 6 mars 1929.
L'Alliance Française. *La vieille province française,* 27 mars 1929.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Racine en Provence,* 16 octobre 1929.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Une étudiante canadienne en France,* 6 novembre 1929.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Le Bleu du ciel,* 11 décembre 1929.
"Fantasio", L'Alliance Française. *L'humanité est-elle en progrès?* 2 avril 1930.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Le bon roi Henri,* 7 mai 1930.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Le Bolchévisme en Russie,* par J. Wilbois, 28 mai 1930.
"Fantasio", L'Alliance Française, *France et Belgique,* par M. A.C. de la Lande, 15 octobre 1930.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Le Père Doncoeur,* 12 novembre 1930.
"Fantasio", L'Alliance Française, *Pologne,* par M. Swoiski, 18 février 1931.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Paris, Lourdes, Rome,* par le R. Père H. Bourque, S.J., 4 mars 1931.
"Fantasio", L'Alliance Française. *La Bretagne,* par Mlle Ballu, 22 avril 1931.
"Fantasio", L'Alliance Française. *En voyage avec Barrès, Duhamel et Paul Morand,* par Mme Juliette Veillier-Duray, 13 mai 1931.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Aspects de la vie française,* par W. F. Osborne, 4 novembre 1931.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Au Maroc,* par Mme R. Lacher, 25 novembre 1931.
"Fantasio", L'Alliance Française. *François Villon,* par le professeur Leathers, 27 janvier 1932.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Sarah Bernhardt,* par Mme B. de Denus, 24 février 1932.

"Fantasio", L'Alliance Française, 23 mars 1932.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Choses vues au Japon,* par M. W.F. Osborne, 2 novembre 1932.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Madame de Pompadour et son temps,* par Mme C. Minvielle, 23 novembre 1932.
"Fantasio", L'Alliance Française. *La Légende de S. Jacques le Majeur en Espagne,* par M. Meredith Jones, 7 décembre 1932.
"Fantasio", L'Alliance Française. *La Grande Mademoiselle,* par W.F. Osborne, 18 janvier 1933.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Le bonhomme La Fontaine,* par M. Godias Brunet, 15 février 1933.
"Fantasio", L'Alliance Française. *L'émigration des Canadiens aux Etats-Unis,* par R. P. Desjardins, S.J., 29 novembre 1933.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Balzac et l'Espagne,* par M. Leathers, 13 décembre 1933.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Le théâtre français au Moyen-Age,* par M. M. Jones, 31 janvier 1934.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Marie-Antoinette,* par Mme C. Minvielle, 28 février 1934.
"Fantasio", L'Alliance Française. *L'Egypte et l'Islam,* par le R. P. Samaan, S.J., 3 avril 1935.
"Fantasio", L'Allianee Française. *Bossuet,* par G. Brunet, 22 janvier 1936.
"Fantasio", L'Alliance Française. *Au tour de l'Ethiopie,* par le R. P. Samaan, S.J., 4 mars 1936.
L'Alliance Française. *Les sources du rire,* par A. Glauser, 15 mai 1940.

APPENDICE D: FRÉMONT, L'AGRICULTURE ET L'ÉCONOMIE

"Jean d'Erbray", La question des semailles, 25 février 1915.
"Le vieux fermier", Causerie agricole, 15 juin 1916.
"Le vieux fermier", Causerie agricole, 22 et 29 juin 1916 et 13, 20 et 27 juillet 1916.
Causerie du vieux fermier, 3 août 1916.
Pour les cultivateurs, 10 août 1916.
Causerie du vieux fermier, 17 et 24 août 1916.
Causerie du vieux fermier, 30 novembre 1916.
On demande un dictateur agricole, 19 septembre 1917.
Sur le terrain économique, 5 mars 1919.
Gardons nos terres, 24 septembre 1919.
Formons une élite rurale, 24 mars 1920.
Mentalité rurale, 31 mars 1920.
"Jean d'Erbray", Billet, Les récoltes, 16 juin 1920.
Les fermiers et la politique, 9 février 1921.
L'impôt sur le revenu, 9 mars 1921.
Chômage et production, 10 août 1921.
L'union sur le terrain agricole, 2 août 1922.
Gardons nos terres, 17 novembre 1926.
Pour garder nos terres, 1er décembre 1926.
Embellissons!..., 20 avril 1927.
Aimer travailler, 11 janvier 1928.

Pour la vente de notre blé, 17 avril 1929.
Les millions que nous perdons, 24 avril 1929.
Un actif à faire valoir, 15 ,ai 1929.
Pour former une élite de jeunes cultivateurs, 11 décembre 1929.
En marge de la convention des apiculteurs, 5 février 1930.
Le nerf de la guerre, 3 septembre 1930.
Y a-t-il trop de cultivateurs? - Petites ou grandes fermes? 1er octobre 1930.
Le besoin d'une élite rurale, 8 octobre 1930.
La crise du blé, 26 novembre 1930.
Les maîtres-fermiers, 10 décembre 1930.
Qui veut être maître-fermier? 11 mars 1931.
Pour la récolte de 1931, 6 mai 1931.
Chômage et retour à la terre, 24 juin 1931.
Le retour à la terre, 5 octobre 1932.
Notes de la semaine — Le gouvernement et le marché du blé. — Le vrai remède à la situation, 23 novembre 1932.
A propos de l'impôt sur le revenu, 22 février 1933.
Quelques leçons sur la erise, 24 mai 1933.
La terre nourricière, 30 août 1933.
L'Ouest devient-il sec? 15 novembre 1933.
Renaissance des arts domestiques, 7 novembre 1934.
La jeunesse qui travaille, 26 décembre 1934.
Tous pour le retour à la terre, 14 août 1935.
Et les fils de cultivateurs..., 21 août 1935.
Pour faire aimer le sol, 29 avril 1936.
L'industrie minière au Canada, 6 janvier 1937.
L'épiscopat et le problème rural, 2 février 1938.
Nos chômeurs d'abord, 24 août 1938.
L'agriculture canadienne et la guerre, 22 novembre 1939.
La crise du blé, 21 août 1940.

APPENDICE E : FRÉMONT ET LA QUESTION NATIONALE

"Jean d'Erbray", Notre langue 19 février 1914.
"Jean d'Erbray", Parlons français, I, 12 mars 1914.
"Jean d'Erbray", Parlons français, II, 19 mars 1914.
Les Franco-Canadiens de la Saskatchewan manifestent une fois de plus leur patriotisme pratique, 24 août 1914.
Nos vaillants compatriotes du Manitoba, 6 avril 1916.
Chez nos instituteurs, 4 mai 1916.
Une importante décision pour les écoles séparées de la Saskatchewan, 18 mai 1916.
Paroles de chef religieux et national, 15 juin 1916.
"Dans la vérité et la charité", 22 juin 1916.
Teutomanie et anglomanie, 27 juillet 1916.
A la veille du Congrés, 10 août 1916.
Divagations sur le problème des races, 14 septembre 1916.
Mouvement de l'A.C.F.C., 21 septembre 1916.
Comment s'écrit l'histoire, 19 octobre 1916.
Québec vient à nous, 26 octobre 1916.

Français et Canadiens français, 26 octobre 1916.
L'oeuvre du livre français, 2 novembre 1916.
Mouvement de l'A.C.F.C., Aide pratique, 16 novembre 1916.
Sur le terrain scolaire, 23 novembre 1916.
Mouvement de l'A.C.F.C. La carte postale bilingue, 30 novembre 1916.
Mouvement de l'A.C.F.C. Payons notre cotisation, 21 décembre 1916.
L'A.C.F.C. et les Franco-canadiennes, 28 décembre 1916.
Mouvement de l'A.C.F.C. En français, s.v.p., 4 janvier 1917.
L'A.C.F.C. et la presse anglaise, 11 janvier 1917.
Honneur à Montmartre, 1er février 1917.
Pour un fonds de propagande française, 8 février 1917.
Après la Convention, 8 mars 1917.
Mouvement de l'A.C.F.C. Le fonds de propagande française, 15 mars 1917.
Le fanatisme s'attaque à l'école, 19 avril 1917.
M. Willoughby et les Franco-Canadiens, 3 mai 1917.
L'Association Catholique Franco-Canadienne de la Saskatchewan, 12 décembre 1917.
Pour nos écoles, 30 janvier 1918.
Un décret qui n'est pas venu, 6 février 1918.
La convention des commissaires d'écoles, 6 février 1918.
Nos orangistes, 20 mars 1918.
Nouvelle menace, 20 mars 1918.
La question de l'éducation dans la province de la Saskatchewan I, 27 mars 1918, 11, 3 avril 1918.
La dernière de la "School Trustees' Association", 3 avril 1918 et 10 avril 1918.
La question de l'éducation dans la province de la Saskatchewan, III, 10 avril 1918.
L'honorable Martin et la question des langues, 10 avril 1918.
Mouvement de l'A.C.F.C. Pour le 24 juin, 17 avril 1918.
En marge d'un manifeste, 1er mai 1918.
Le salut par l'école, 8 mai 1918.
Mouvement de l'A.C.F.C. Comment célébrer la "Journée des écoles", 15 mai 1918.
Mouvement de l'A.C.F.C. Quelques indications pratiques, 22 mai 1918.
Mouvement de l'A.C.F.C. On se prépare, 5 juin 1918.
Mouvement de l'A.C.F.C. Nos oeuvres et les autres, 12 juin 1918.
L'enregistrement du 22 juin, 12 juin 1918.
Un exemple pour nos provinces, 26 juin 1918.
La "Journée des écoles", 3 juillet 1918.
Le devoir scolaire des Franco-Canadiens, 10 juillet 1918.
Mouvement de l'A.C.F.C. Nos petits écoliers et l'A.C.F.C. 10 juillet 1918.
Etudions les règlements de l'A.C.F.C., 7 août 1918.
L'assaut orangiste, 4 septembre 1918.
Le "Star" (de Saskatchewan) veut la suppression du "Patriote", 18 septembre 1918.
Une école, une langue 25 septembre 1918.
Enseignes bilingues, 9 octobre 1918.
Mouvement de l'A.C.F.C. Une occasion à saisir, 23 octobre 1918.
La question des langues devant le Parlement, 11 décembre 1918.
La démission de M. Motherwell, 18 décembre 1918.
L'A.C.F.C. et le débat sur la question du français, 25 décembre 1918.
Le fanatisme se démasque, 1er janvier 1919.
Après le débat, 8 janvier 1919.
Les "Droits de la Saskatchewan", 12 février 1919.
En marge de la Convention, 26 février 1919.
L'A.C.F.C. Un programme à la portée de tous, 26 mars 1919.

Autour de l'école: 1) La question du personnel enseignant, 2) Commissaires et institutrices, 3) Le cours primaire en français, 30 avril 1919.
Pour garder nos Canadiens de l'Est, 23 juillet 1919.
L'A.C.F.C. Le devoir du moment, 14 janvier 1920.
L'A.C.F.C. et le rapport Keith, 28 janvier 1920.
Qu'on exige du français, 7 avril 1920.
Le français à l'Université, 21 avril 1920.
Protestons, 28 avril 1920.
Sympathiques appréciations, 31 mars 1920.
Propos scolaires, 19 mai 1920.
Le souci du détail, 23 juin 1920.
Le Congrès de l'A.C.F.C. s'ouvre à Gravelbourg, 7 juillet 1920.
Septième convention générale de l'A.C.F.C. à Gravelbourg, 14 juillet 1920.
Le bon cinéma, 25 août 1920.
Une victoire française, 1er septembre 1920.
L'anglais à l'école, 17 novembre 1920.
Bryant, Currie et Cie, 2 mars 1921.
Le recensement de 1921, 23 février 1921.
M. Turgeon, juge de la cour d'appel, 16 mars 1921.
Appréciation, 23 mars 1921.
La "Non-partisan League", 6 avril 1921.
La leçon de Dollard, 11 mai 1921.
Est-on tenu de témoigner en anglais devant la Cour? 29 juin 1921.
Propos de vacances, 17 août 1921.
Propos d'actualité. Le cas de M. Stewart. Francophobie chronique de la School Trustees' Association. - Nos propres commissaires, 1er mars 1922.
L'affaire de l'école Ethier, 29 mars 1922.
Des noms français pour nos centres français, 19 avril 1922.
Des enseignes bilingues, 17 mai 1922.
La tournée Larrieu, 7 juin 1922.
Veillons sur nos écoles, 5 juillet 1922.
La paroisse canadienne de l'Ouest, 12 juillet 1922.
Cinq mois de campagne française, 9 août 1922.
L'A.C.F.C. Un appel aux cercles et à tous les Franco-Canadiens, 9 août 1922.
Pour que le mouvement ne tourne pas contre nous, 20 septembre 1922.
L'Amitié française d'Amérique, 27 septembre 1922.
Le français à l'école, 27 septembre 1922.
Pour grossir nos effectifs, 18 octobre 1922.
Notre paresse intellectuelle, 1er novembre 1922.
Francophobie de mauvais aloi, 27 décembre 1922.
Un courant de vie française, 17 janvier 1923.
L'aide que peut nous apporter le Manitoba français, 7 février 1923.
La vie française et catholique dans la Saskatchewan, 7 mars 1923.
Propos d'actualité. La campagne en faveur du Collège - Organisation de l'A.C.F.C. - Mgr Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon. - La tournée Larrieu, 7 mars 1923.
La formation de nos instituteurs, 28 mars 1923.
Le concours de français, 10 juillet 1923.
L'école et la famille, 28 août 1923.
Sauvons nos enfants, 4 septembre 1923.
Ce qu'on dit de nous dans l'Est, 25 septembre 1923.
Ce que pensent nos lecteurs de leur journal, 24 décembre 1923.

Simples constatations, 29 avril 1924.
En vue du Congrès, 27 mai 1924.
Pourquoi notre Congrès jouera un rôle très important, 3 juin 1924.
Ce que doit être notre patriotisme, 24 juin 1924.
A la veille du Congrès, 1er juillet 1924.
Notes de la semaine, 1) Impressions du Congrès, 2) La coopération de la masse, 15 juillet 1924.
Notes de la semaine, 1) La présidence de l'Association d'Education à M. Henri Lacerte, 2) Le Dr J.T.M. Anderson et l'«Orange Sentinel», 22 juillet 1924.
Savoir tenir, 19 août 1924.
Résultats du concours de français pour 1924, 26 août 1924.
L'enseignement obligatoire du français dans les écoles, 9 septembre 19-4.
Jour de l'Association d'Education, 16 septembre 1924.
Autour de l'école, 5 novembre 1924.
Une manifestation d'art français à Winnipeg, 18 février 1925.
La religion à l'école, 25 février 1925.
Question toujours actuelle, 4 mars 1925.
Albert Larrieu, 25 mars 1925.
Constatation inquiétante, 25 mars 1925.
Jeanne d'Arc et sa mission, 6 mai 1925.
Ceux que nous devons aider, 3 juin 1925.
Le concours de français de l'Association d'Education, 12 août 1925.
Sympathies confraternelles, 19 août 1925.
Coopération nécessaire, 26 août 1925.
Notre Assocaition d'Education, 2 septembre 1925.
La vraie lutte, 23 septembre 1925.
Le charme de Québec, 7 octobre 1925.
L'Ouest va rendre sa visite à la Province de Québec, 2 décembre 1925.
Les bienfaits de l'Association d'Education, 16 décembre 1925.
Le français et l'impôt sur le revenu, 20 janvier 1926.
Encore les formules françaises, 3 février 1926.
Un agent d'action française, 10 février 1926.
La Société Saint-Jean-Baptiste de Saint-Boniface, 24 février 1926.
La tournée Duprat, 12 mai 1926.
Et nos garçons, qu'en ferons-nous? 23 juin 1926.
Notes de la semaine. Le Congrès de l'Association, 7 juillet 1926.
Le cinéma chrétien, 18 août 1926.
Préparons l'avenir, 1er septembre 1926.
La journée de l'Association, 22 septembre 1926.
Quelques résultats pratiques du voyage de "La Survivance", 5 janvier 1927.
Notre médiocrité intellectuelle, 16 février 1927.
Nos commissaires d'écoles, 23 février 1927.
Nos maîtres de poste, 23 mars 1927.
Motifs de joie et de fierté, 27 avril 1927.
Idées en marche, 17 mai 1927.
La tournée de *La Liberté*, 27 juillet 1927.
Une école normale bilingue, 23 novembre 1927.
Où nous en sommes au Manitoba, 25 janvier 1928.
Les colons qu'il nous faut, 8 février 1928.
Les journaux français de l'Ouest, 21 mars 1928.
Des colons canadiens d'abord, 28 mars 1928.
Semaine de l'éducation, 18 avril 1928.

Les conditions de nos progrès, 25 avril 1928.
Le conseil des pères de famille, 27 juin 1928.
Hommage mérité, 27 juin 1928.
Notes de la semaine. A la veille du Congrès de l'A.E.C.-F.M. Formons une élite agricole, 4 juillet 1928.
La tournée de *La Liberté,* 11 juillet 1928.
Après le Congrès, 18 juillet 1928.
Notes de la semaine. 1) D'un observateur du dehors. 2) Notre président, 1er août 1928.
Soignons notre langage, 28 novembre 1928.
Nos conventions régionales, 5 décembre 1928.
Une journée sociale, 19 décembre 1928.
Il faut les payer davantage, 16 janvier 1929.
Notes de la semaine. Pour la Convention des Commissaires d'écoles - Problème agricole, problème national, 23 janvier 1929.
Cultivons l'esprit social, 13 février 1929.
Après l'école, 6 mars 1929.
L'art de se distraire, 3 avril 1929.
Motifs de fierté, 10 avril 1929.
La plaie du divorce, 26 juin 1929.
Idées très simples pour les parents, 28 août 1929.
Un agitateur dangereux, 18 septembre 1929.
La paroisse canadienne de l'Ouest, 2 octobre 1929.
Que ferez-vous de vos soirées? 13 novembre 1929.
Charité bien ordonnée, 27 novembre 1929.
Le tonneau percé, 11 décembre 1929.
Aux catholiques canadiens-français de la ville de Winnipeg, 26 février 1930.
Notes de la semaine. 1) Contre la petite école rurale. 2) La note à payer. 3) Dédié au *Regina Daily Star,* 5 mars 1930.
Congrès de l'Association d'Edueation, 11 juin 1930.
Que toutes nos paroisses soient bien représentées, 25 juin 1930.
Après le Congrès, 16 juillet 1930.
L'école neutre de M. Anderson, 23 juillet 1930.
Le verdict du 28 juillet, 6 août 1930.
Le Consul général de France et l'Association d'Education, 10 septembre 1930.
Pour vous, Mesdames et Mesdemoiselles, 24 septembre 1930.
M. J.-A. Marion, 15 octobre 1930.
Notes de la semaine. 1) Première en français et en anglais, 2) Le français chez Eaton. 3) Le français est légal, 22 octobre 1930.
Instruction ou éducation? 28 janvier 1931.
La lutte autour de l'école, 4 mars 1931.
Une grande force catholique et nationale, 8 avril 1931.
Fin d'année scolaire, 17 juin 1931.
L'épopée scolaire manitobaine, 24 juin 1931.
Concours de français de l'Association d'Education, 8 juillet 1931.
La part des parents, 7 octobre 1931.
Pour entretenir la vie française, 2 décembre 1931.
La Liberté à la radio, 17 février 1932.
Une heure de français par semaine, 17 février 1932.
La limitation de la famille, 15 juin 1932.
A la veille du Congrès de l'Association, 29 juin 1932.
Dix années de concours de français, 20 juillet 1932.
Et le français, qu'en fait-on? 27 juillet 1932.

Appui moral et... financier, 14 septembre 1932.
Pour l'éducation supérieure, 21 septembre 1932.
Un peuple qui ne veut pas mourir, 16 novembre 1932.
Le français dans la famille, 30 novembre 1932.
Les écoles catholiques de Winnipeg, 21 décembre 1932.
Notes de la semaine. 1) La question de nos écoles. 2) A travers nos revues. 3) Toujours la politique, 8 février 1933.
Un ami des franco-catholiques, 28 février 1933.
Nos écoles catholiques, 22 mars 1933.
De-ci de-là. La Liberté a vingt ans, 10 mai 1933.
Notre propre faute, 17 mai 1933.
Notes de la semaine. Il y a vingt ans, 17 mai 1933.
Il faut la fêter, 31 mai 1933.
Ce que disent les journaux, 7 juin 1933.
Les chiffres du recensement, 21 juin 1933.
Nos forces dans l'Ouest, 5 juillet 1933.
Le journal catholique, 2 août 1933.
L'oeuvre de chacun de nous, 6 septembre 1933.
Autour de nos luttes scolaires, 17 janvier 1934.
Question de vie ou de mort, 4 avril 1934.
Pour notre Collège, 25 avril 1934.
L'A.C.J.C. et la Presse catholique, 6 juin 1934.
Notre dixième congrès, 20 juin 1934.
Grand ralliement du 24 juin 1934.
Le cas Anderson, 27 juin 1934.
L'Ouest et la littérature, 4 juillet 1934.
Après le Congrès, 11 juillet 1934.
Une leçon directe pour nous, 12 septembre 1934.
Notes de la semaine. 1) Une visite fructueuse. 2) Si l'Association disparaissait. 3) Le mot de l'Archevêque, 19 septembre 1934.
Un problème national, 21 novembre 1934.
Les vingt-cinq ans du *Devoir*, 23 janvier 1935.
Pour la semaine d'éducation, 6 février 1935.
Les vingt-cinq ans du *Patriote de l'Ouest*, 27 mars 1935.
Réflexions pour le 24 juin, 19 juin 1935.
Gardons notre argent chez nous, 24 juillet 1935.
ceux qui ne veulent rien faire, 31 juillet 1935.
Pour que vive l'oeuvre de tous, 11 septembre 1935.
Que sera la perception de 1935? 18 septembre 1935.
La voix du peuple, 23 octobre 1935.
Leur marotte de l'immigration, 22 janvier 1936.
Vingt ans après, 5 février 1936.
Vingt ans après, 1890 et 1916, 12 février 1936.
Vingt ans après, 19 février 1936.
Contre le film américain, 26 février 1936.
Saine pédagogie française, 4 mars 1936.
La campagne de refrancisation, 11 mars 1936.
Un geste pratique d'attachement à la langue, 11 mars 1936.
Que fait l'Association d'Education? 9 septembre 1936.
Le travail de l'Association d'Education en vaut-il la peine? 16 septembre 1936.
Où va l'argent de l'Association? 23 septembre 1936.
De-ci de-là. C'est à nous d'en mettre, 14 octobre 1936.

Ignorance ou parti-pris? 11 novembre 1936.
La paille et la poutre, 9 décembre 1936.
Conservons notre héritage français, 20 janvier 1937.
De-ci de-là. C'est la faute des écoles, 10 février 1937.
De-ci de-là. L'histoire se répète, 31 mars 1937.
De-ci de-là. Les changements dans l'administration scolaire, 14 avril 1937.
Double réaction autour de la radio, 14 avril 1937.
Le Congrès est commencé, 2 juin 1937.
Retour de Québec, 14 juillet 1937.
Ceux de la Saskatchewan, 21 juillet 1937.
La vie française qui nous alimente, 15 septembre 1937.
Une loi naturelle inexorable, 10 novembre 1937.
De-ci de-là. Notre population manitobaine 26 janvier 1938.
Problèmes scolaires d'aujourd'hui, 30 mars 1938.
Pour occuper les jeunes pendant les mois de vacanees, 1er juin 1938.
Autour de *Maria Chapdelaine,* 22 juin 1938.
Seize années de concours français, 13 juillet 1938.
Impressions du Congrès de l'Association, 20 juillet 1938.
La journée de l'Association d'Education, 21 septembre 1938.
Le sou de l'écolier, 12 octobre 1938.
L'avenir des minorités au Canada, 26 octobre 1938.
Le Congrès de la jeunesse, 12 juillet 1939.
La fête nationale française, 19 juillet 1939.
Radio-Canada et les élections, 26 juillet 1939.
Les résultats du concours français, 26 juillet 1939.
Une race de pionniers, 2 août 1939.
La radio au foyer, 16 août 1939.
Propos d'éducation, 30 août 1939.
Pour alimenter la vie française, 13 décembre 1939.
Le langage de nos enfants, 17 janvier 1940.
Semaine de l'éducation. Nos garçons et nos filles, 7 février 1940.
Servons-nous de formules françaises, 13 mars 1940.
Un peu de français. s.v.p., 17 avril 1940.
Autour de la maison 24 avril 1940.
Notes de la semaine. Le concours de l'Association, 15 mai 1940.
Notes de la semaine. Une école de patriotisme, 19 juin 1940.
A propos de bibliothèques scolaires, 25 septembre 1940.
Notes de la semaine. Patriotisme pratique, le français. Encore la question du blé, 2 avril 1941.

APPENDICE F : FRÉMONT, L'HISTOIRE ET LA POLITIQUE

"Jean d'Erbray", L'Ouest canadien, terre française, I, 22 janvier 1914.
"Jean d'Erbray", L'Ouest canadien, terre française, II, 29 janvier 1914.
La question de l'Alsace-Lorraine, 21 septembre 1916.
Sur le terrain municipal, 9 novembre 1916.
Là-bas et chez nous, 30 novembre 1916.
Les problèmes d'après-guerre, 11 janvier 1917.
Vers la paix, 18 janvier 1917.

Du volontariat à la conscription, 24 mai 1917.
Cinquante ans après la Confédération, 6 juin 1917.
L'Ouest et la conscription, 11 juillet 1917.
L'Ouest régionaliste, 18 juillet 1917.
Ministère de coalition, 17 octobre 1917.
Le manifeste Laurier, 7 novembre 1917.
La grande offensive, 13 février 1918.
Les nationalistes dans l'Ouest, 13 mars 1918.
Vers le divorce par le militarisme, 15 mai 1918.
"Permission législative", 24 juillet 1918.
La grève des postes, 31 juillet 1918.
Militarisme canadien, 14 août 1918.
La parole du Pape (Benoit XV), 30 octobre 1918.
Représentation proportionnelle, 19 novembre 1918.
Représentation proportionnelle, 19 novembre 1919.
Soeiétés secrètes, 3 décembre 1919.
Un début historique, 31 décembre 1919.
La situation politique, 28 juillet 1920.
Immigration et colonisation, 4 août 1920.
Les élections provinciales, 25 mai 1921.
Pas d'abstentions! 8 juin 1921.
La nouvelle législature, 15 juin 1921.
Les élections albertaines, 13 juillet 1921.
Les chiffres du recensement, 19 octobre 1921.
A la veille du scrutin, 30 novembre 1921.
La politique à Régina, 14 décembre 1921.
Etrennes politiques, 28 décembre 1921.
La retraite de Lloyd George, 25 octobre 1922.
A la veille des élections municipales et scolaires, 15 novembre 1922.
Chez les progressistes, 22 novembre 1922.
La France et nous, 2 mai 1923.
La Barrière de Saint-Norbert, 14 août 1923.
Une figure de l'Ouest: Sir Joseph Dubuc, 11 décembre 1923.
Notre attitude à l'égard du gouvernement Bracken, 18 décembre 1923.
La situation politique, 8 janvier 1924.
Le dualisme canadien, 8 avril 1924.
La question religieuse en France, 7 octobre 1924.
La visite de M. Mackenzie King, 14 octobre 1924.
M. Henri Bourassa, 12 novembre 1924.
Le sénateur français de l'Alberta, 3 décembre 1924.
Sa Grandeur Mgr A.-A. Sinnott, 11 février 1925.
Impressions de la Saskatchewan, 18 mars 1925.
L'impôt sur le revenu, 15 avril 1925.
Les élections en Saskatchewan, 20 mai 1925.
Les origines françaises du Nord-ouest canadien, 8 juillet 1925.
Norris ministre, 7 octobre 1925.
Les droits des minorités, 21 octobre 1925.
Un centenaire des Oblats, 17 février 1926.
Au Manitoba et dans l'Ontario, 16 juin 1926.
Le voyage de l'Université de Montréal. A travers les Rocheuses, 4 août 1926.
Le voyage de l'Université de Montréal. Vancouver et Victoria, 11 août 1926.
Le voyage de l'Université de Montréal. Quelques réflexions, 18 août 1926.

Cultivons la petite histoire, 15 septembre 1926.
Dix ans d'*Action Française,* 9 février 1927.
Quinze ans de vie française dans la Saskatchewan, 16 mars 1927.
Avant les élections, 25 mai 1927.
Journal indépendant, 8 juin 1927.
A la veille du scrutin, 22 juin 1927.
L'esprit de la Confédération, 29 juin 1927.
Les élections provinciales, 6 juillet 1927.
Tribune libre. (Réponse à Ls-Ph. Gagnon), 27 juillet 1927.
A travers l'actualité, 10 août 1927.
Le Règlement XVII est mis au rancart, 28 septembre 1927.
Ce qu'on dit de nous en France, 7 décembre 1927.
Mgr Noël-Joseph Ritchot, 30 mai 1928.
Le nouveau président de la Société Royale, 30 mai 1928.
Nos compatriotes de l'Alberta, 31 octobre 1928.
Le monument du Père Lacombe, 13 mars 1929.
A propos d'élections, 12 juin 1929.
En Saskatchewan, 11 septembre 1929.
Une grande figure épiscopale, 30 octobre 1929.
Les Oblats au Canada, 4 décembre 1929.
En Saskatchewan, 24 décembre 1929.
Une page de l'histoire de l'Ouest, 29 janvier 1930.
Choses de la Saskatchewan, 12 février 1930.
Un historien fantaisiste, 9 avril 1930.
Les soixante ans du Manitoba, 9 juillet 1930.
L'esprit de la Confédération, 3 décembre 1930.
Justice pour la Saskatchewan, 24 décembre 1930.
Soixante ans de vie parlementaire au Manitoba, 14 janvier 1931.
Législateurs français au Manitoba depuis 1870, 14 janvier 1931.
Les Soviets et la crise mondiale, 4 février 1931.
La Société de Crédit agricole, 25 février 1931.
Le danger communiste au Canada, 22 avril 1931.
Le recensement du Canada, 20 mai 1931.
L'affaire de la Coopérative, 1er juillet 1931.
Son Excellence Mgr Villeneuve, 23 décembre 1931.
Pierre Gaultier de Varennes de La Vérendrye (1685-1749), 13 janvier 1932.
Quelques points d'histoire, 20 janvier 1932.
Quelques points d'histoire, 3 février 1932.
Chez nos compatriotes de l'Alberta, 10 février 1932.
En marge de la version de la Société Historique Métisse, 24 février 1932.
En marge de la version de la Société Historique Métisse, 2 mars 1932.
Population et immigration, 30 mars 1932.
En Irlande et chez nous, 6 avril 1932.
Réflexions sur la crise, 27 avril 1932.
Chômage et retour à la terre, 4 mai 1932.
Le R. Père P. Magnan, O.M.I., 11 mai 1932.
Le sénateur Gustave Lacasse, 25 mai 1932.
Louis Schmidt, 22 juin 1932.
Comment marquer son bulletin, 8 juin 1932.
En marge des élections, 22 juin 1932.
La Conférence impériale, 6 juillet 1932.
L'itinéraire de La Vérendrye, 3 août 1932.

Les compagnons de La Vérendrye, 10 août 1932.
Voyageurs des "Pays d'En-Haut", au temps de La Vérendrye, 28 septembre 1932.
La marche sur Winnipeg, 19 octobre 1932.
Nos amis des Trois-Rivières, 14 décembre 1932.
Le front uni de l'Ouest, 8 mars 1933.
Un gouvernement trop cher, 29 mars 1933.
Pouvons-nous suivre les "Co-ops"? 28 juin 1933.
Le parti de Woodworth est-il pour le recours à la force? 19 juillet 1933.
Mgr E. Yelle, p.s.s., 2 août 1933.
Pour avoir un gouvernement fort, 27 septembre 1933.
"Peter meus agricola", 18 octobre 1933.
Saint-Sulpice et Saint-Boniface, 1er novembre 1933.
La question des emblavures, 13 décembre 1933.
Rien ne presse M. Bennett, 24 janvier 1934.
Ce qui se passe en France, 15 février 1934.
La Radio-Etat, 28 mars 1934.
Le cinquantenaire de Lorette, 30 mai 1934.
Le Manitoba français aux fêtes des Trois-Rivières, 25 juillet 1934.
A la gloire de La Vérendrye, 1er août 1934.
Hommage à Jacques Cartier, 22 août 1934.
Jadis la France sur nos bords, 5 septembre 1934.
Pour honorer La Vérendrye (dans l'Ouest), 26 septembre 1934.
Nos compatriotes de l'Ontario, 24 octobre 1934.
L'échec de M. Gaston Doumergue, 14 novembre 1934.
Les catholiques de la Sarre, 12 décembre 1934.
M. Albert Préfontaine, 27 février 1935.
Armand Lavergne, 13 mars 1935.
La marche sur Ottawa, 3 juillet 1935.
La foi politique qui sauve, 28 août 1935.
Au-dessus de la politique, 4 septembre 1935.
Sur la tombe royale, 29 janvier 1936.
La réforme de la constitution, 18 mars 1936.
Séparatisme, 15 avril 1936.
Une attitude de chef d'Etat, 15 avril 1936.
Christophe Dufrost de la Jemmeraye, 6 mai 1936.
M. René Turck, 22 juillet 1936.
La grave menace espagnole, 12 août 1936.
La politique canadienne du blé, 2 septembre 1936.
Est-ce la fin de la Confédération? 30 septembre 1936.
La délégation espagnole dans l'Ouest, 4 novembre 1936.
De-ci de-là. T.-C. Norris. Faut-il lui en vouloir? 4 novembre 1936.
"Québec Fascism", 11 novembre 1936.
M. Henri Lacerte, 25 novembre 1936.
Mercier le précurseur, 25 novembre 1936.
Dieu sauve le Roi! 16 décembre 1936.
Notre politique extérieure, 3 février 1937.
De-ci de-là. Sir Rodmond Roblin, Dr. D. A. Stewart, 24 février 1937.
Un journaliste canadien, Olivar Asselin, 28 avril 1937.
Pas de parti national fédéral, 5 mai 1937.
Québec est venu à nous, 26 mai 1937.
Deux enfants terribles de la politique, 9 juin 1937.
Les affaires de l'Alberta, 25 août 1937.

Qui fut le fondateur de la ville de Winnipeg? 3 novembre 1937.
Vers le bilinguisme canadien, 17 novembre 1937.
Où va la population de l'Ouest? 24 novembre 1937.
Une seule province des Prairies, 15 décembre 1937.
Le sénateur Bénard, 12 janvier 1938.
La succession du sénateur Bénard, 19 janvier 1938.
Pour un monument à La Vérendrye, 19 janvier 1938.
Echos de Québec, 16 février 1938.
La question du drapeau, 23 février 1938.
La session de la loi du cadenas, 9 mars 1938.
L'assassinat d'un peuple, 16 mars 1938.
La jeunesse de Pierre de La Vérendrye, 13 avril 1938.
M. Hormisdas Béliveau, 20 avril 1938.
Contre la corruption électorale, 20 avril 1938.
Révérend Père A.-G. Morice, O.M.I., 27 avril 1938.
Jeanne d'Arc aux Communes d'Ottawa, 4 mai 1938.
Chez les "nouveaux Canadiens", 8 juin 1938.
Vingt-cinq ans d'épiscopat, 20 juillet 1938.
La Conquête de l'Ouest. Le Fort Saint-Pierre, 27 juillet 1938.
La Conquête de l'Ouest. La découverte du Fort Saint-Charles, 17 août 1938.
Erection du Fort de la Reine, berceau de Portage-la-Prairie, 31 août 1938.
Hommage à La Vérendrye, 31 août 1938.
Les missionnaires Jésuites, compagnons de La Vérendrye, 7 septembre 1938.
En marge des fêtes du bi-centenaire de La Vérendrye, 14 septembre 1938.
Lendemain de fêtes, 21 septembre 1938.
Origine du Fort Rouge, berceau de Saint-Boniface et Winnipeg, 21 septembre 1938.
Le juge en chef Turgeon, 9 novembre 1938.
Huit semaines après Munich, 23 novembre 1938.
L'histoire formatrice de la jeunesse, 30 novembre 1938.
Immigration indésirable, 30 novembre 1938.
L'indépendance du Canada, 7 décembre 1938.
Les luttes politico-religieuses et la question scolaire manitobaine, 28 décembre 1938.
Manoeuvres nazies à Winnipeg, 11 janvier 1939.
Un front populaire canadien, 17 juillet 1939.
Au service des explorateurs, 9 août 1939.
Le crime est perpétré, 6 septembre 1939.
Deuxième semaine de guerre, 13 septembre 1939.
Le "coup de vache" de Moscou, 20 septembre 1939.
Hitler tire les marrons du feu pour Staline, 20 septembre 1939.
La coopération canadienne, 4 octobre 1939.
Pas de paix Hitler-Staline, 4 octobre 1939.
La dernière offre de paix, 11 octobre 1939.
Le "quêteux" de la paix, 18 octobre 1939.
Une victoire diplomatique, 25 octobre 1939.
La guerre sur mer en 1914-1918 et aujourd'hui, 1er novembre 1939.
Des élections mémorables, 1er novembre 1939.
Activité sur tous les fronts ... politiques, 8 novembre 1939.
L'offensive par les mines, 29 novembre 1939.
La Russie de 1914 et celle d'aujourd'hui, 13 décembre 1939.
Exploits maritimes, 20 décembre 1939.
Mauvaise fin d'année pour les dictatures, 27 décembre 1939.
Fin d'année de guerre, 3 janvier 1940.

Fin d'année de guerre, 3 janvier 1940.
Dans les airs, sur mer et... en Finlande, 17 janvier 1940.
La fausse alerte de Toronto, 24 janvier 1940.
La guerre économique, 24 janvier 1940.
Une élection de guerre, 31 janvier 1940.
Tout l'horizon! 31 janvier 1940.
Ce que disent les grands chefs, 7 février 1940.
Lord Tweedsmuir, 14 février 1940.
Un coup d'oeil vers l'Orient, 14 février 1940.
Dans les eaux norvégiennes, 21 février 1940.
Resserrement du blocus allemand, 28 février 1940.
Dix mois de guerre, 6 mars 1940.
La paix pour la Finlande et la Russie, 13 mars 1940.
La Finlande est vaincue, 20 mars 1940.
Le ministère de Paul Reynaud, 27 mars 1940.
Après les élections générales, 3 avril 1940.
Propagande naziste et bolchéviste, 3 avril 1940.
La guerre économique, 10 avril 1940.
L'envahissement de la Norvège, 17 avril 1940.
Les alliés en Norvège! 24 avril 1940.
Premiers engagements en Norvège, 1er mai 1940.
Graves revers en Norvège, 8 mai 1940.
La guerre totale, 15 mai 1940.
"Vaincre ou mourir", 22 mai 1940.
Notes de la semaine. 1) Le rapport Sirois. 2) Le communisme illégal, 22 mai 1940.
La retraite des Flandres, 5 juin 1940.
La bataille de France, 12 juin 1940.
Le sort de la France, 19 juin 1940.
Une étape douloureuse de la guerre, 26 juin 1940.
Fin de la résistance française, 3 juillet 1940.
L'Angleterre et la flotte française, 10 juillet 1940.
La fin de la 3e république, 17 juillet 1940.
Du français ailleurs qu'à Berlin, 17 juillet 1940.
Avant le duel final, 24 juillet 1940.
De Hitler à Molotoff, 7 août 1940.
En Angleterre et en Afrique, 14 août 1940.
La bataille d'Angleterre est commencée, 21 août 1940.
"Le Canada français ne doit rien à la France", 28 août 1940.
Le nerf de la guerre, 11 septembre 1940.
Une opinion catholique anglaise, 18 septembre 1940.
Le danger d'invasion imminent, 25 septembre 1940.
Toujours sous la menace, 25 septembre 1940.
Le Japon avec l'Axe, 2 octobre 1940.
Nouvelle campagne d'hiver, 9 octobre 1940.
Les fronts se multiplient, 16 octobre 1940.
Une tentative d'évasion avortée, 23 octobre 1940.
Notes de la semaine. Le discours de M. Lapointe aux Français, 30 octobre 1940.
Débuts tranquilles en Grèce, 6 novembre 1940.
La confiance de Churchill, 13 novembre 1940.
Succès maritimes de la Grande-Bretagne, 20 novembre 1940.
Succès diplomatiques de l'Axe, 27 novembre 1940.
Un député de la Saskatchewan parle, 4 décembre 1940.

Que se passe-t-il en Italie? 11 décembre 1940.
Flandin remplace Laval, 18 décembre 1940.
Cinquième colonne, 18 décembre 1940.
L'urgence de l'aide aux Etats-Unis, 25 décembre 1940.
L'invasion de l'Angleterre en plein hiver, 1er janvier 1941.
L'assaut à fond contre l'Angleterre, 8 janvier 1941.
La semaine militaire et diplomatique, 15 janvier 1941.
Le sabordage de la Conférence d'Ottawa, 22 janvier 1941.
Les Allemands dans la Méditerranée, 22 janvier 1941.
Hitler fait la guerre sur deux fronts, 29 janvier 1941.
Des troupes françaises en Lybie et en Ethiopie, 5 février 1941.
Les Italiens retraitent sur tous les fronts, 12 février 1941.
Grandes manoeuvres balkaniques, 19 février 1941.
Les Allemands et l'invasion de la Bulgarie, 26 février 1941.
Le Juge L.-A. Prud'homme, 5 mars 1941.
La Bulgarie avec l'Axe, 5 mars 1941.
Ce que sera la campagne de Grèce, 12 mars 1941.
Le poids des Etats-Unis dans la balance, 19 mars 1941.
La Yougoslavie cède à son tour, 26 mars 1941.
La Yougoslavie secoue le joug allemand, 2 avril 1941.
La guerre des Balkans est commencée, 9 avril 1941.
La situation est grave dans les Balkans, 16 avril 1941.
La Grèce est le théâtre des combats les plus acharnés, 23 avril 1941.
Les élections manitobaines, 30 avril 1941.
La campagne des Balkans est terminée, 30 avril 1941.
La bataille pour les puits d'huile de l'Irak, 7 mai 1941.
Le Canal de Suez et l'Afrique du Nord, 14 mai 1941.
Les relations entre la France et le Canada, 21 mai 1941.
Vers la "collaboration" franco-allemande, 21 mai 1941.
La furieuse bataille sur l'île de Crète, 28 mai 1941.

APPENDICE G : DIVERS

a) Le Carnet du Grincheux:

Carnet du Grincheux, 23 et 30 janvier 1929.
Carnet du Grincheux, 6 et 13 février 1929.
Carnet du Grincheux, 27 février 1929.
Carnet du Grincheux, 6 mars 1929.
Carnet du Grincheux, 13 et 20 mars 1929.
Carnet du Grincheux, 3 avril 1929.
Carnet du Grincheux, 10 avril 1929.
Carnet du Grincheux, 17 et 24 avril 1929.
Carnet du Grincheux, 1er et 8 mai 1929.
Carnet du Grincheux, 22, 29 mai 1929, et 5 juin 1929.
Carnet du Grincheux, 12, 19 et 26 juin 1929.
Carnet du Grincheux, 3, 10, 17, 24, 31 juillet et 7,, 21, 28 août 1929.
Carnet du Grincheux, 4 et 11 septembre 1929.
Carnet du Grincheux, 25 septembre et 2 octobre 1929.

Carnet du Grincheux, 16 octobre 1929.
Carnet du Grincheux, 23 octobre 1929.
Carnet du Grincheux, 30 octobre et 6 novembre 1929.
Carnet du Grincheux, 20 et 27 novembre 1929.
Carnet du Grincheux, 4 décembre 1929.
Carnet du Grincheux, 11 décembre 1929.
Carnet du Grincheux, 18 et 24 décembre 1929.

b) Sujets variés:

Un mouvement à suivre, 8 juin 1916.
Encore un peu de lumière, 15 juin 1916.
Le Congrès de Willow-Bunch, 24 août 1916.
La grande question 25 janvier 1917.
L'idée en marche, 22 février 1917.
La situation est grave, 1er mars 1917.
En pleine crise, 1er août 1917.
Tu l'as voulu, Georges Dandin..., 16 janvier 1918.
Un conflit dangereux, 17 juillet 1918.
Apostolat laïque, 11 septembre 1918.
L'oeuvre essentielle, 12 mars 1919.
A la source du malaise, 26 mars 1919.
"Jean d'Erbray". Billet de la semaine. Un original, 11 août 1920.
"Jean d'Erbray", Billet de la semaine. Confrères distingués, 1er septembre 1920.
Renouveau, 29 décembre 1920.
Une panacée suspecte, 30 mars 1921.
L'irrésistible courant, 20 juillet 1921.
Mort de Sa Sainteté Benoit XV, 25 janvier 1922.
Propos d'actualité. Autour du Conclave. Elargissons nos frontières, 1er février 1922.
Vive le Pape Pie XI, 8 février 1922.
Une campagne nécessaire, 22 février 1922.
La culture mixte est-elle payante? 10 mai 1922.
Le problème de la tuberculose dans la Saskatchewan, 8 novembre 1922.
Un document à conserver, 13 décembre 1922.
La situation politique, 8 janvier 1924.
Le lien nécessaire, 26 février 1924.
Une résurrection, 19 novembre 1924.
A propos d'art, 7 janvier 1925.
Les richesses spirituelles de Québec, 14 octobre 1925.
Partie nulle, 4 novembre 1925.
Vers une meilleure entente, 7 avril 1926.
Saint François d'Assise, 29 septembre 1926.
Collaboration qui se dessine, 20 juillet 1927.
Restauration nécessaire, 31 août 1927.
Les mains dans les poches, 14 septembre 1927.
C'est le temps de s'y mettre, 5 octobre 1927.
La visite de Mgr Cassulo, 19 octobre 1927.
Notes de la semaine. 1) M. Henri Bourassa. 2) L'Alliance Française au Manitoba, 26 octobre 1927.
Un double anniversaire, 6 juin 1928.
Notes de la semaine. 1) D'un observateur du dehors. 2) Notre président, 1er août 1928.
Notes de la semaine. Une initiative à prendre, 24 octobre 1928.

Pas de programme défini, 6 février 1929.
Une encyclique qui fait parler, 22 janvier 1930
Un orateur catholique, 19 février 1930.
Un pas décisif dans la bonne voie, 28 mai 1930.
"Jean d'Erbray", M. Joseph Wilbois, 28 mai 1930.
Notes de la semaine. 1) S.E. Mgr Béliveau. 2) S.E. le cardinal Rouleau. 3) Dix-neuvième année, 3 juin 1931.
Notes de la semaine. 1) L'Académie française et les Oblats. 2) Il y a deux cents ans, 12 août 1931.
Une défense de Constantin-Weyer, 19 août 1931.
Notes de la semaine. La crise anglaise. Le Collège Saint-Paul. Les rations en Russie. En Espagne, 26 août 1951.
Une nouvelle étape, 30 septembre 1931.
Moyens humains, moyens surnaturels, 14 octobre 1931.
Un pays à imiter, 21 octobre 1931.
La Croisade de charité, 28 octobre 1931.
Il continue de monter, 11 novembre 1931.
Une étape nouvelle, 13 juillet 1932.
De la lecture pour les tuberculeux, 7 septembre 1932.
Une industrie à protéger, 26 octobre 1932.
Notes de la semaine. - 14 ans après... - Des jeunes qui travaillent. - Encore un..., 9 novembre 1932.
Le recrutement du clergé, 11 janvier 1933.
L'avion et les missions polaires, 25 janvier 1933.
Un missionnaire chez les Indiens, 7 juin 1933.
Reprise d'offensive imprévue, 13 septembre 1933.
Notes de la semaine. 1) Le sacre de Mgr Yelle. 2) La journée de l'Association d'Education, 20 septembre 1933.
A propos d'un bi-centenaire, 11 octobre 1933.
Charité bien ordonnée, 25 octobre 1933.
Comment on fait l'opinion, 8 novembre 1933.
Réflexions pour le temps des fêtes, 27 décembre 1933.
Par le commencement, 22 février 1934.
Pierre-Louis Morin d'Equilly, 2 mai 1934.
M. Edmond Bruet, 6 juin 1934.
Une réforme à repousser, 3 octobre 1934.
Dans le sud-africain et au Canada, 8 mai 1935.
Notes de la semaine. 1) Un autre cinquantenaire. 2) Le cardinal Villeneuve en France. 3) Les Fêtes du Collège Saint-Boniface, 13 novembre 1935.
Notes de la semaine. 1) Pour la petite histoire. 2) La réciprocité avec les Etats-Unis. 3) Le "droit à la mort", 20 novembre 1935.
Une tempête dans un verre d'eau, 11 décembre 1935.
Pour combattre l'anémie, 8 janvier 1936.
La visite du Cardinal, 3 juin 1936.
Affaires de simple bon sens, 10 juin 1936.
Au moment de partir en vacances, 24 juin 1936.
Quand les imiterons-nous? 2 décembre 1936.
Collaboration indispensable, 17 février 1937.
Trois figures épiques, 17 mars 1937.
De-ci de-là. L'histoire se répète, 31 mars 1937.
Le Pape des ouvriers, 21 avril 1937.
Une catastrophe à éviter, 16 juin 1937.

Paroles de pondération, 28 juillet 1937.
De-ci de-là. Point final, 11 août 1937.
Vingt-cinq ans de missions esquimaudes, 18 août 1937.
Une excellente mesure pratique, 6 avril 1938.
La République universelle du théâtre, 25 mai 1938.
Après les heures d'angoisse, 5 octobre 1938.
Louable modération, 20 septembre 1939.
Sur le front laurentien, 11 octobre 1939.
C'est pour aujourd'hui, 15 novembre 1939.
Une menace à l'horizon, 15 novembre 1939.
Dissentions intestines, 22 novembre 1939.
La lumière dans les ténèbres, 29 novembre 1939.
Qu'attend la censure pour agir? 29 novembre 1939.
Le 30e anniversaire du *Devoir,* 6 mars 1940.
Simple logique, 13 mars 1940.
Des "fautes inconcevables", 29 mai 1940.
Notes de la semaine. 1) Jour national de prières. 2) La "France athée". 3) Les Anglais. 4) Du français à Radio-Canada, 29 mai 1940.
Une utile et intéressante brochure, 1er janvier 1941.
La conférence de la semaine prochaine, 8 janvier 1941.
Simple entretien avec nos amis, 26 février 1941.

"La Liberté et le Patriote", 23 avril 1941.
Le R.P. J.-O. Plourde, O.M.I., 13 avril 1941.

Vers un climat littéraire, 11 décembre 1948.

INDEX ONOMASTIQUE

Acte de l'Amérique Britannique du Nord, 109
Action Catholique, 24
Agriculteur, 70
Alberta, 11, 21-23
Alberta (écoles), 110
Alonié de Lestres, 156-157
American Newspapers, 26
Anderson, James Thomas, 121, 130
André, R.P. Alexis, O.M.I., 147
Archambault, R.P. Papin, 166, 173
Ariel, Mme France, 172
Arles, Henri d', 156
Aspects de la vie française, 170
Asselin, Olivar, 152-153
Association canadienne-française de l'Alberta (A.C.F.A.), 22-23
Association canadienne-française de l'Ontario (A.C.F.O.), 110, 112
Association catholique des Franco-Canadiens (A.C.F.C.), 39-41, 46, 70-71, 110, 113, 118-121
Association d'Education des Canadiens-français du Manitoba (A.E.C.F.M.), 52, 82, 93, 110, 122-128, 130, 168
Aubry, R.P. Jean-Paul, O.M.I., 20
Au Cap Blomidon, 157
Auclair, R.P. Achille, O.M.I., 24, 39-42, 44, 69
Au coeur du Québec, 173
Au service de l'Eglise, 166, 173
Auteurs canadiens (Congrès des), 52
Autour de la maison, 158, 172

Bachynsky (député de Fisher Branch), 136
Bacuez, Charles, 18
Baie Saint-Paul, 18
Baillargeon, R.P. S., CSSR, 172-173
Ballu, Mlle, 170
Baloche, Louis 18
Barbeau, Marius, 173
Barkerville, 14
Bastien, Hermas, 167, 173
Belcourt, abbé Georges-Antoine, 14
Béliveau, Mgr Arthur, 20, 44, 70-71, 83, 100, 111, 123
Bellevue, (New York), 61
Benoist, Marius, 8, 44, 69
Bergeaud, J., 64
Bergevin, Hector, 18
Bernard, Harry, 161-162, 172

Bernier, Alberta, 172
Bernier, P. Alfred, S.J., 69
Bernier, Joseph, 141
Bernier, Noël, 7, 53, 69
Bernier, Raymond, 171
Bethléem, abbé, 7
Bismarck, N.D., 48
Blanchette, 171
Boileau, 134
Bonald, Louis-Gabriel, 78
Bonneau, Solomon-Marcien, 25
Bourdel Constant, 23
Bourque, R.P. Henri, S.J., 170
Boutal, Mme Arthur (Pauline), 16-17
Boutal, Arthur et Pauline, 171
Bouvier, R.P. Frédéric, S.J., 166, 173
Bovey, Wilfred, 93, 106
Bracken, John, 141
Brecville, André, 64
Bretagne, 7
Breton, R.P. Paul-Emile, 23
British Colonist, 14
Brown, Clément, 144, 153
Brun, René, 17-18
Bryant (et Currie), 141
Buckingham, William, 14
Buffet, Claude, 17
Bugnet, Georges, 22, 159, 172, 176, 178
Buies, Arthur, 15

Cabannes, Jean, 169, 173
Cactus, 178
Canadian Ukrainian, 46
Cantons de l'Est, 41
Cariboo Sentinel, 14
Carnot, 8
Carrier, 31
Cartier, 12
Castellin de la Lande, 170
Cathelineau, 31
Causerie agricole, 69
Causerie aux Français au début de l'invasion en Normandie, 64
Cercle dramatique L'Aiglon, 171
Cercle Langevin, 171
Cercle du Bon Parler, 79
Chante-clair, 107
Chapais, Thomas, 41
Chaplin, Charlie, 137
Charette, 31
Charlebois, Mgr Ovide, O.M.I., 23
Charette Guillaume, 151
Châteaubriant, 29

Chauvé, Collège de, 31
Chef de file, 36, 93, 106, 166
Chevrier, Horace, 18
CJGX (Yorkton), 105
CKSB (Saint-Boniface), 107
CKY (Winnipeg) 52, 105
Cochut, 171
Coldwell, William, 14
Collomb, 18
Colombie-Britannique, 11-14
Colombie-Britannique (écoles), 110
Colonist, 12
Comité de l'Information en temps de guerre, 54, 57-58
Comité de Vigilance, 129
Commission Rowell, 104
Compagnie de la Baie d'Hudson, 14
Congrès de la Langue française (Québec), 94
Congrès de la Langue française (1937), 143-144
Constantin-Weyer, Maurice (ou Constantin, Maurice), 8, 32-33, 39, 49, 73, 146-153, 163-165, 175
Cossard, Jacques, 31
Courrier de la Nouvelle-Calédonie, 12-13
Courrier de l'Ouest, 69
Courrier du Canada, 41
Courrier du Nord-Ouest, 17
Crémazie, Octave, 59
Cris, 14
Currie (et Bryant), 141

Dakota Historical Quarterly, 48
Daveluy, Marie-Claire, 166, 173
David Athanase, 78
Debden, 86
Delavoye-Durand, Louis, 55
Demers, Mgr Modeste, 12-14
Denis, Raymond, 24, 70, 118
Denus, Blanche de, 170
Département de l'Immigration, 97
D'Eschambault, abbé Antoine, 62, 69
Desjardins, R.P. Georges, S.J., 170
Desrosiers, Léo-Paul, 157, 172
Désy, Jean, 59
Dictionnaire général du Canada, 26
Dion, Rosaire, 173
Dionne, Marie, 41
Doncoeur, R.P. Paul, S.J., 170, 173
Douarnenez, 7
Doyen, Albert, 16
Drew, George, 113
Drummondville (Comté de), 41
Dubuc, Joseph, 15-16
Duck Lake, 23-24, 86

Dugré, R.P. Adélard, S.J., 160, 172
Duhamel, Roger, 156, 162, 172
Dunning (député), 119
Duplessis, Maurice, 144
Duprat, Armand, 172
Durocher, R.P. Raymond, O.M.I., 20

Editions de La Liberté, 49
Edmonton, 21, 22, 36
Emory, 14
Erbray, 29
Essai sur la littérature française au Manitoba, 26
Est-ce la fin de la Confédération? 143
Ethier, (ecole), 120
Etude de M. Frémont sur les Français de l'Ouest canadien, 64
Etudes, (Paris), 151
Evans, James, 14

Fabre, Sir Hector, 21
Fantasio, 69, 169
Feguenne, V.-E., 22
Figaro (Le), 16
Forbin, Victor, 173
France, 32-33
France et Belgique, 170
Francoeur, Louis, 178
François Villon, 170
Frémont, Alphonse et Joseph, 35
Frémont, Henri, 29
Frémont, Marie, 42, 60, 190
Frémont, Donatien, - préface, 7-8; Histoire du journalisme dans l'Ouest, 19-20, 24 à 26; biographie de, 29 à 39; au *Patriote de l'Ouest,* 39 à 44; à *La Liberté,* 44 à 54; à Ottawa, 54 à 57; pseudonymes, 67 et s.; ses collaborateurs, 69 et s.; rayonnement du journal, 72 et s.; F. vu par Paule St-Amant, 73 et s.; oeuvres de F., 26, 48-51, 57, 59, 61 à 63; titres reçus, 53, 57, 63-64, 69; travaux divers, causeries, radiophoniques, 58-59; F. et la culture nationale, 77 et s.; F. et le Bon Parler, 78 et s.; F., les enseignes bilingues et la refrancisation des centres canadiens-français, 83 et s.; F. et la formule d'impôt, 84; F. et l'étude de l'histoire, la culture, l'éducation des jeunes, et la culture nationale, 86 à 96; F., l'immigration, l'attachement à la terre, la culture mixte, mentalité rurale et profession agricole, 96 à 102; F. et la famille, 102 et s.; F., problèmes politiques, impérialisme, 102-103; F., et la radio, 105; F. et la question scolaire: en général, 109; en Saskatchewan, 110 à 121; en Ontario, 112 et s.; au Manitoba, 121 et s.; F., le *Grincheux,* 133 à 139; F., le *Star* et le *Winnipeg Free Press,* 140-1; F., Ls.-Philippe Gagnon et Julius, 141-2; F. et le séparatisme, 142-145; F. et Constantin-Weyer, 145 à 152; F., Le *Liseur* et Le Critique, 155 à 168; F. et l'Alliance française, 169-170; F. et *Le Cercle Molière,* 170-171; F. et la *Tournée de la Liberté,* 171-172.

Gobeil, R.P., O.M.I., 141
Godbout, Adélard, 59
Goncourt, (Académie, prix), 48-49, 146
Goulet, Maurice, 171
Grands Lacs, 12

Gravel, abbé Pierre, 42
Gravelbourg, 24-25, 42
Gregory, Winnifred, 26
Grignon, Claude-Henri, 158-159, 172
Grosse-Isle, 32
Groulx, Chanoine Lionel, 48, 67, 68, 76, 143, 157, 173
Guénard, Maurice 55
Guyot, Gilles, 171

Hamel, Marcel, 144
Harvey, Jean-Charles, 160, 161, 172
Hellencourt, Henri d'H., 19
Hello, Ernest, 175
Henry Jackson et l'insurrection du Nord-Ouest, 60-61
Hepburn, Mitchell, 112-113
Héroux, Hector, 20, 26, 44-45, 70
Héroux, Omer, 43, 50
Higgins, David William, 12
Histoire de la littérature canadienne-française, 36
Hornby, général (de Lethbridge), 98
Howell, 86
Hudon, R.P. Théophile, S.J., 143

Ile-du-Prince-Edouard (écoles), 109
Inland Sentinel, 14
Institut Pédagogique des Soeurs de la Congrégation, 42
Itinéraires philosophiques, 167, 173

Jackson, Henry, 8
Jacqueline des Erables, 70
Jaxon, Honoré-Joseph, 8, 61
Jean d'Erbray ou *Jean Derbray,* 69
Jeanne Mance, 166, 173
Jones, Meredith, 170
Journée des Ecoles, 118
Journées sociales, 52
Juffet, Claudius, 19
Juifs, 98, 107
Julius, 142
Jutras, abbé, Joseph-Norbert, 24, 70, 101
Jutras, Norbert, 171

Kamloops, 14
Kateri Tekakwitha, 166
Keewatin (écoles), 110
Ku-Klux-Klan, 58

La Berceuse de Jocelyn, 75
La Bonne Chanson, 126
La Bonne Parole, 42
La Bourrasque, 148, 151, 161
La Bretagne, 170
La Campagne canadienne, 160, 172

La Chevrotière, 41
L'Action Catholique, 42, 71-72, 144
L'Action française, 72
La dame blanche, 162, 172
La Flèche, Armand, 171
La Flèche, L.R., major-général, 59
La Forêt, 159
Lafrenière, R.P. Léo, O.M.I., 20
Lajoie, Antoine-Gérin, 158
La Liberté, 19-21, 25, 39, 43-54, 69-73, 78, 91-96, 101-110, 120-124, 140-156, 169
La Liberté et le Patriote, 20-21, 54
La Libre Parole, 18-19
L'Alliance française, 52, 155-169
La Loi 59, 129
La Loi 113, 129
La Maison aux phlox, 158, 172
La maison vide, 162, 172
La Minerve, 16
Lamoricière, Général de, 31
Lamy, Denis (abbé), 44
La Nation, 144-145
Langevin, Mgr Adélard, 19-20, 51
Langlois, 24
Lanterne [La], 15
La Page agricole, 70-71
La Page féminine, 70, 78
La Parole (L'Avenir), 151
La Patrie française, 32
La Petite Poule d'Eau, 63
Laplante, Rodolphe, 22-23
Laporte, Maurice, 36, 55
L'appel de la race, 156, 160, 172
La Presse, 46, 57, 64, 72, 151
Lardon, Paul, 19
La Revue canadienne, 15
La Revue française, 49
La Revue moderne, 73, 151
La Revue nationale, 73
La Revue populaire, 149
Larivière, Alphonse-Alfred Clément-, 17, 26
L'Arlésienne, 75, 161
L'Art d'être heureuse, 48
La Survivance, 22-24, 72, 143, 151, 178
La Terre vivante, 161
La tournée de "La Liberté", 171, 173
Latta (député), 119
Latulipe, Mgr Elie-Anicet Chanteloy-, 111
Laurier-Greenway (Règlement), 122
Laurier, Sir Wilfrid, 21, 166
Lavallée, P.G., 106
L'Avenir (Québec), 41-42
La Vérendrye, 52-53, 63, 166

La Vie catholique, 24
La Voix du Canada, 60-61
Leathers, Victor, 170
L'Eau vive, 21
Leblanc, Paul-Emile, 130
Le Bleu du Ciel, 169, 173
Le Bolchévisme en Russie, 170, 173
Le bon Roi Henri, 170
Le Canada (Montréal), 61, 64, 148, 155
Le Canada français, 73
Le Canada parle à la France, 59, 64
Le Carnet du Grincheux, 69, 134-139
Le Cercle Molière, 155, 171
L'échelle cassée, 171
Le Chemineau, 7
L'Echo de Paris, 71
L'écho du Manitoba, 17
Le Coin des Enfants, 78
Lecompte, R.P. Edouard, S.J., 167, 173
Le Courrier de l'Ouest, 21-22, 36
Le Critique, 156-158, 172-173
Le Démocrate, 19
Le Déserteur et autres récits, 158, 172
Le Devoir, 42-43, 46, 50, 58, 72, 134, 158
Le Droit, 43, 72, 151
Lefebvre-Boulanger, Oscar, 96
Le Flibustier, 7
Le Franc, Marie, 161
Le Franco-Albertain, 23
Léger, Jean-Marc, 178
Le Goff, Pauline, 18
Le Grincheux, 69, 113-139
Le Groupe canadien-français de Winnipeg et de Saint-Boniface, 106
Le Jeune, R.P. Louis, O.M.I., 22, 26, 167, 173
Le Journal (Québec), 178
Le Journalisme français hors du Québec, 25-27
Le Liseur, 69, 156-173
Le Lys de sang, 22
Le Manitoba, 14, 16-19
Lemieux, Alice, 167, 173
Lemieux, Sir François, 169, 173
L'émigration des Canadiens aux Etats-Unis, 170
Le Messager de New York, 73
Le Métis, 14-19
Le Monde collégial, 36
Le monde où l'on s'ennuie, 171
Le Nationaliste, 33, 72
Le Nom dans le bronze, 157, 172
Le Normand, Michelle, 157, 172
Le Notre, Gustave, 8
Le Nouveau Monde, 15
Le Nouvelliste, 17-20, 44

L'Enseignement français au Manitoba, 130
Le Patriote de l'Ouest, 20-25, 36, 39-44, 50, 54, 69-72, 78, 95, 110-121, 140, 151
Le Petit Journal, 106, 149, 178
Le Petit Prince, 135
L'Epopée canadienne, 147, 149, 163
Le Progrès albertain, 21-23
Le Progrès du Saguenay, 151, 178
Le Rancher, 19
Les aborigènes du Nord-Ouest au temps de La Vérendrye, 60
Les Bienheureux Martyrs de la Compagnie de Jésus, 166, 173
Les Canadiens français d'aujourd'hui, 94, 106
Les Cloches de Saint-Boniface, 151
Les Editions de La Liberté, 62
Les Editions Lévesque, 51
Le Service d'Information France-Libre, 59
Les établissements français à l'Ouest du lac Supérieur, 60
Les Etrangers dans la Cité, 80, 91
Les Fils de l'Angleterre, 115, 119
Les Français dans l'Ouest canadien, 8, 26, 60, 62
Les grands Garçons, 171, 173
Les Habits rouges, 160, 172
Les Métis, 62, 146-153, 169
Les Métis de l'Ouest canadien, 60
Les Nantais au Canada, 36, 63
Le Soleil, 17, 46, 72
Le Soleil de Colombie, 14
Le Soleil de l'Ouest, 18
Les Orangistes, 115, 118-119
Le Sou de l'Ecolier, 127
Les Romanesques, 171, 173
Lessard, Prosper-Edmond, 21
Les Secrétaires de Riel, 64
Le Star (Regina), 118, 121, 130, 140-141
Les trois secrétaires de Riel, 8
Les vieilles légendes de France, 170, 173
Letellier, 70
Le théâtre français au Moyen-Age, 170
L'Etoile de Saint-Albert, 22
L'Etoile de Willow-Bunch, 25
Le Travailleur (Worchester), 151
L'Evénement, 46, 72
Le vieux fermier, 69
L'Express de l'Ouest (Nantes), 32, 73
L'homme qui va, 160, 172
L'homme tombé, 161, 172
L'honorable Joseph Royal, sa vie, ses oeuvres, 26
Linehan, Mme Paule, 36, 73-76
L'Interprovinciale, 118
Livres et lectures (Issy-les-Moulineaux, Seine), 64
Loire-Atlantique, 29
Lorrain, Léon, 80-81, 91

L'Oublié, 159, 172
L'Ouest canadien, 19, 21-22
Louvigny de Montigny, 59
Luneau, Eugénie, 29
L'Union, 22, 72
L'Union canadienne, 52

Macon de la Giclais, 19
Maistre, Joseph de, 136
Mme de Pompadour, 170
Manitoba, 151, 164
Manitoba, 11, 14, 16, 18, 44, 48, 54
Manitoba, A History, 151
Manitoba, (écoles), 110
Marchand, Charles, 172
Margerie, Antonio de, 70
Maria Chapdelaine, 157, 166
Marin Gouin, 69
Martin, 19
Martin (député), 119
Martyrs du Manitoba, 166, 173
McCarthy, John, 117
Mélançon, Mgr Arthur, 24
Mélançon, Claude, 58
Mellinet, général, 31
Mémoires, 63
Mennonites, 97
Mère-Grand, 70-75
Métis, les, 15, 48
Meyronne, 119
Mgr Provencher et son temps, 51
Mgr Taché, écrivain, 173
Mgr Taché et la naissance du Manitoba, 48, 169
Michelet, Alex, 21
Minvielle, Mme Charlotte, 170
Montréal, 16, 30, 33, 39
Morice, R.P. Adrien-Gabriel, O.M.I., 23-24
Morinville, 21
Morissette, Julien, 64
Morton, William Lewis, 151, 153
Morrier, 24
Motherwell (député), 119
Mourez, E. 139
Myre, abbé Pierre-Elzéar, 23

Nantes, 31-33
Nazis, 98-99
Nipsia, 22
Nord-Sud, 157, 172
Normandie, 49
Norris, Tobias Crawford, 122-123, 130, 139
Norway House, 14

Nor'Wester, The, 12, 14
Notre-Dame des Couëts (Petit Séminaire de), 31
Notre Temps, 64
Nouveau-Brunswick (écoles), 109
Nouvelle-Angleterre, 49
Nouvelles catholiques, 57-58
Nouvelles littéraires, 49

Oblats, les Pères, 20-23, 54
Oeuvre de la Propagation de la Foi, 13
Ontario (écoles), 110-111
Orange Sentinel, 121
Orientations, 168, 173
Osborne (le professeur W.P.), 170
Ottawa, 39, 57
Ouest (Ouest canadien, Nord-Ouest), 11-14, 18-19, 22-35, 41, 49-51, 63, 67, 79, 85, 94-99, 104, 142-155, 165, 175-177
Ouest-France, 36
Oxbow, 119

Pages féminines, 42
Panhaleux, 24
Papineau, 166
Paris-Canada, 73, 148
Paris, Lourdes, Rome, 170
Pascal, Mgr Albert, 40, 71
Patoine, P. Jean, 23
Pearson, Lester, 105
Pertinax, 71, 101
Picot, Antoine, 18
Pie XI, 112
Piéchaud, Louis, 18
Pierre Radisson, roi des coureurs de bois, 57
Plourde, R.P. Joseph-Omer, O.M.I., 19, 51, 54, 72, 74
Poèmes, 167, 173
Poliquin, Jean-Marc, 64
Pontbriand, Mgr Henri-Marie du Breil, 30
Popaul et Virginie, 171
Prendergast, James, 19
Prince-Albert, 24-25, 33, 36, 71, 120
Provencher, Alfred-Norbert, 60
Provencher, Mgr Joseph-Norbert, 8, 14, 147
Province de Québec (écoles), 110
Prud'homme, Mgr Joseph-Henri, 24, 71
Prud'homme, Louis-Arthur, 26, 167, 173

Québec, 12, 15, 17, 29-30

Radio-Canada, 58, 106, 145
Radisson, Pierre, 8, 51
Raymond, Mme William, 70
Réflexions sur la crise agricole, 101
Règlement Pyne-Ferguson, 110
Règlement XVII, 111-112

Richepin, 7
Riel, Louis, 16-17, 62, 147, 151, 169
Ritchot, Mgr Joseph-Noël, 147, 167, 173
Rivard, Adjutor, 170, 173
Rivière-Rouge, 14, 18, 48
Robert, 18
Romier, Lucien, 101, 107
Roquebrune, Robert de, 160, 172
Rose Beaulieu, Canadienne, 166, 173
Rostand, Edmond, 171
Roy, Mgr Camille, 90, 143-144, 169
Roy, Gabrielle, 63
Roy, Michel, 90
Roy, Philippe, 21
Royal, Mme Henri, 70
Royal, Joseph, 15-16
Rumilly, Robert, 36, 93, 106, 149-153, 155, 165, 172, 177-178

Saint-Albert, 22
St. Albert Star, 22
Saint-Amant, Annette, 39-42, 45, 47-48
Saint-Amant, Joseph, 41
Saint-Amant, Maria, 42
Saint-Amant, Paule, 70
Saint-Claude, 49, 146-150
Sainte-Marie (paroisse de), 20
Saint-Exupéry, 135
Saint-Norbert, 16
Sarah Bernhardt, 170
Saskatchewan, 11, 21, 23, 29, 33, 39, 41, 43, 54
Saskatchewan (écoles), 110, 113, 115-118
Saskatchewan Trustees' Association, 117, 119, 130, 141
Schmidt, Louis, 8
Sébastien-Pierre, 161, 172
Service international de Radio-Canada, 61
Shell River, 86
Shields (pasteur), 58
Sinnott, Mgr Alfred-Arthur, 71
Sir Joseph Dubuc, 167, 173
Siraf, 159
Société historique de Saint-Boniface (SHSB), 52, 60, 151, 190
Société Radio-Canada, 58, 106, 145
Société Royale du Canada, La, 60-61
Soeur Marie-Diomède, SNJM, 26
Soeurs de l'Assomption, Les, 42
Stages d'études en journalisme, 178
Star of Willow Bunch, 24
Statut de Westminster, 105
Sur le ranch de Constantin-Weyer, 49, 73, 146-153, 178

Taché, Mgr Alexandre-Antonin, 8, 14, 48, 51
Taschereau, Louis-Alexandre, 134
Tassé, Elie, 16
Tavernier, 24

T.B.R. (du *Winnipeg Free Press*], 140
Territoires du Nord-Ouest, 16
Territoires du Nord-Ouest (écoles), 110
Tessier, Mgr Albert, 166, 173
The Gazette, 151
The Manitoban Liberal, 16
Toronto Telegram, 58
Tougas, Gérard, 32, 36
Trémaudan, Auguste-Henri, 18
Trois-Rivières, 20, 22, 44, 52, 166
Turck, René, 53
Turgeon (député), 119

Un Canadien sous la Croix du Sud, 170, 173
Un coin des Cantons de l'Est, 42
Une étudiante canadienne en France, 173
Un Français de l'Ouest, 69
Un homme et son péché, 159
Un homme se penche sur son passé, 49, 146
Université de Manitoba, 16, 88
Université d'Ottawa, 120
Université Laval, 21, 41
Un jeune homme qui se tue, 171
Ursulines de Québec, Les, 42

Vachon, Mgr Alexandre, 58
Valois, Joseph, O.M.I., 23-25, 55
Valois, Marcel, 64
Vancouver Island Gazette, 13
Vanier, Brigadier-général et Mme Georges, 59
Verne, Jules, 31
Vers l'Ouest, 148, 164
Victoria, 12, 14
Victoria Gazette, 13
Victoria Press, 12
Villeneuve, Fred, 21
Villeneuve, Cardinal Rodrigue, O.M.I., 59, 145
Von Bullow, 117
Vonda, 21, 70, 118

Wakaw, 120
Wanner, Pierre, 148-150, 153
West Canada Publishing (la Cie), 46-47
Wilbois, Joseph, 169
Willoughby, W.S., 113-114, 129, 141
Willow-Bunch, 86, 113
Winnipeg, 17, 21, 43, 46
Winnipeg Free Press, 141, 151
Winnipeg Tribune, 139, 151
Woodsworth, Grace, 170
WRUL (Boston), 58

Yelle, Mgr Emile, 71, 128, 143, 145

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE : L'HOMME

CHAPITRE I: INTRODUCTION

LA PRESSE FRANÇAISE DANS L'OUEST CANADIEN — pages

Une presse française dans l'Ouest canadien - Sa raison d'être - En Colombie-Britannique - Au Manitoba - En Alberta - En Saskatchewan - Conclusion ... 9

Renvois et notes ... 26

CHAPITRE II

PRÉPARATION AU JOURNALISME

Naissance, enfance, études - Influences marquantes - Départ pour le Canada - Premiers contacts - Sur un homestead en Saskatchewan - Premiers coups d'ailes ... 39

Renvois et notes ... 36

CHAPITRE III

JOURNALISME ACTIF

Au *Patriote de l'Ouest,* 1916-23: débuts, apprentissage - A l'A.C.F.C. - Rencontre d'Annette St-Amant - Appréciations - Difficultés, départ — A *La Liberté,* 1923-41: innovations - Appréciations et épreuves - Publications - L'affaire Constantin-Weyer - Au service des nôtres - Fusion des deux hebdos et départ pour Ottawa ... 36

Renvois et notes ... 55

CHAPITRE IV

JOURNALISME AMPLIFIÉ

A Ottawa, 1941-47: à la Commission de l'Information en temps de guerre - *Nouvelles Catholiques* - Causeries radiophoniques - A la Société Royale du Canada - Honneurs bien mérités - A Montréal, 1947: retour au journalisme (*Le Canada*) - Publications diverses - Conclusion ... 57

Renvois et notes ... 64

DEUXIÈME PARTIE : L'OEUVRE

pages

CHAPITRE V

JOURNALISME PAR VOCATION ET AVANT TOUT

L'idéal du journaliste - L'idéal en pratique - Pseudonymes - Collaborateurs - Relations avec l'épiscopat de l'Ouest et le clergé - Rayonnement de son oeuvre - Le rédacteur vu dans l'intimité 67

Renvois et notes 76

CHAPITRE VI

LE JOURNALISTE, ARTISAN DE CULTURE NATIONALE

Thèmes exploités par le journaliste - Pureté de langage - Contre l'anglicisme - Pour une atmosphère française au foyer - Pour le français officiel partout - Pour des enseignes bilingues - Pour la refrancisation dans tous les domaines - Pour la fidélité aux traditions - Pour la culture nationale par l'histoire - Pour une culture générale 77

Renvois et notes 90

CHAPITRE VII

JOURNALISTE ET CHEF DE FILE

Le chef de file - Immigration et colonisation - Paroisses homogènes - Mentalité rurale - Elite rurale - Chômage - Culture mixte - La famille - Problèmes économiques et sociaux - Problèmes politiques - Drapeau canadien - Du français à la radio 93

Renvois et notes 106

CHAPITRE VIII

LE JOURNALISTE ET LA QUESTION SCOLAIRE

Le problème scolaire en général dans les provinces à minorité française - En Ontario - Dans la Saskatchewan - Au Manitoba - Avenir des minorités 109

Renvois et notes 129

CHAPITRE IX

HUMORISTE ET POLÉMISTE

Le Grincheux - L'humoriste - Controverse et polémique: politique, sèparatisme, Constantin-Weyer 133

Renvois et notes 152

CHAPITRE X

LE JOURNALISTE ET LA VIE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Critique littéraire par goût autant que par devoir - Genres d'ouvrages recensés - Quelques jugements du *Critique* - Autres aspects de la vie intellectuelle

pages

et artistique soulignés par M. Frémont - Congrès divers - L'Alliance Française - Le Cercle Molière 155

Renvois et notes 172

CONCLUSION 175

Renvois et notes 178

BIBLIOGRAPHIE

I OUVRAGES DE DONATIEN FRÉMONT

A. Manuscrits 179
B. Imprimés 181
C. Ouvrages en collaboration 181
D. Articles de revues 182

II OUVRAGES CONSULTÉS SUR DONATIEN FRÉMONT

A. Manuscrits 182
B. Ouvrages généraux 182
C. Les oeuvres de Donatien Frémont devant la critique littéraire 184

a) Articles de journaux 184
b) Articles de revues 188

APPENDICES

Appendice A: Frémont, critique littéraire 191
Appendice B: Frémont et le théâtre 194
Appendice C: Frémont et les conférences de *l'Alliance Française* 194
Appendice D: Frémont, l'agriculture et l'économie 195
Appendice E: Frémont et la question nationale 196
Appendice F: Frémont, l'histoire et la politique 202
Appendice G: Divers
a) *Le Carnet du Grincheux* 208
b) Sujet variés 209

INDEX ONOMASTIQUE 213

TABLE DES MATIÈRES 225

Les Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie du Manitoba ont accordé une subvention pour aider à la publication de cet ouvrage et encourager ainsi les Editions du Blé.

Composition typographique: Les ateliers de
LA LIBERTÉ, Saint-Boniface [Manitoba]

Hélène Chaput est née au Manitoba de parents canadiens-français. Après avoir terminé ses études secondaires à Saint-Adolphe, sous la direction des Filles de la Croix, elle choisit comme profession l'enseignement. Elle y fait ses débuts dans des écoles rurales, puis entre dans la congrégation des Soeurs des Saints Noms de Jésus et de Marie et poursuit sa carrière d'enseignante durant de nombreuses années, toujours au Manitoba. Outre un B.A. et un B.Ed. de l'Université du Manitoba, elle détient un M.A. (français) de l'Université de Montréal et un doctorat d'université de la Sorbonne. Elle est professeur de méthodologie du français et de linguistique appliquée à la Faculté d'Education de l'Université du Manitoba.